

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

NE PAS MOURIR

*SUIVI DE*

POINT D'ORGUE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

LYSANDRE TRUDEAU

JUILLET 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à ma directrice Martine Delvaux, pour ses encouragements constants tout au long de l'écriture, pour sa lecture sensible, ses commentaires éclairants, pour sa générosité, son écoute, et d'avoir rendu cette expérience universitaire si humaine. Et merci pour *Ventriloquies*, et tous les autres écrits qui m'habitent et m'habiteront longtemps.

Merci à Karine Rosso, pour les longues conversations stimulantes, pour l'enthousiasme et la confiance, pour les opportunités d'apprentissage.

Merci à Lori Saint-Martin, pour les cours de littérature les plus passionnants de tout mon parcours universitaire et pour ses commentaires dans mes travaux qui ont transformé ma manière d'écrire.

Merci aux ami·es du « petit groupe » de la maîtrise d'avoir été des allié·es pendant ces années d'études, et à Jaëlle et Marie-Catherine en particulier pour la lecture bienveillante que vous avez faite de mes textes.

Merci à mes parents pour le plus beau des cadeaux : l'amour de la lecture, qui a nourri tout le reste.

Merci à Olivier pour l'espace et le temps que tu m'as aidé à m'offrir pour ce projet, pour l'écoute et le soutien à toutes les étapes de rédaction, du découragement à la détermination. Merci de croire en moi, merci pour ta présence indispensable dans ma vie.

Merci à Philippe et à ma mère, d'avoir été des modèles de proches aidant·es et d'avoir partagé avec moi cet espace précieux auprès de votre mère.

Merci à l'enfant à naître, de m'avoir donné la possibilité de recommencer.

Et finalement, merci à ma grand-mère. Ce projet, c'est aussi le tien. Merci pour ton amour de l'écriture, pour tous les moments partagés, pour ton imaginaire débordant, pour ton ardeur de vivre.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ</b> .....	iv
<b>NE PAS MOURIR</b> .....	1
<b>POINT D'ORGUE</b> .....	114
L'ATTENTE.....	115
RETROUVER LES MO(R)TS.....	131
RECOMMENCER .....	149
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	162

## RÉSUMÉ

*Ne pas mourir* est une autofiction dans laquelle est racontée l'expérience de proche aidance de la narratrice auprès de sa grand-mère maternelle vieillissante et atteinte de démence. Le texte est constitué en courts fragments qui relatent les visites de la petite-fille à son aïeule. En second plan de la trame narrative principale, la narratrice aborde également le chagrin que lui cause son impossibilité de devenir mère. La relation grand-mère/petite-fille lui permet de réfléchir à la filiation et à la maternité en se détachant de sa propre (non-)expérience. Le sujet de l'écriture occupe également une grande place dans le récit, car la grand-mère a tenu des journaux intimes pendant de nombreuses années, que la narratrice possède et intègre à sa propre démarche d'écriture. La trame narrative progresse de façon linéaire, sans date ou indice de temps, mais est ponctuée de réflexions métatextuelles, de souvenirs de la narratrice, et d'extraits des journaux écrits par la grand-mère au cours de sa vie. Le récit est écrit au temps présent et narré au « je », avec une adresse au « tu » qui incarne la grand-mère. Les thèmes principaux du projet sont la démence, les relations filiales et l'écriture.

*Point d'orgue* est un essai réflexif en trois temps, dans lequel j'explore les sujets de l'attente, du deuil et du recommencement. Le sujet initial de l'essai, l'attente, s'interrompt à cause de la mort de ma grand-mère et d'une fausse couche, survenues en cours de rédaction. L'écriture de l'essai est alors « avortée » et reprise quelques mois plus tard, alors que le sujet du deuil s'impose. L'impact des événements réels sur l'écriture est alors intégré à ma réflexion, nourrie par des auteu·ices ayant réfléchi à la question du deuil et de la mort, comme Annie Ernaux, Simone de Beauvoir, Roland Barthes et Maurice Blanchot. L'essai aborde également le sujet de la nécessaire présence de la littérature dans le processus de deuil, et explore les liens entre la proche aidance et la littérature. Puis, alors qu'une seconde grossesse s'entame, l'essai change de trajectoire pour aborder le sujet du recommencement, qui sera lié à la pratique d'écriture de ma grand-mère, reprise au cours de sa vie.

MOTS-CLÉS : démence, vieillesse, filiation, relation grand-mère/petite-fille, écriture, attente, mort, deuil, recommencement.

NE PAS MOURIR

À ma grand-mère,  
et à Maman et Philippe.

J'ai peur qu'elle meure, je la préfère folle.

Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* »



Je cherche dans mes souvenirs une image de toi, l'image d'une grand-mère aimante, qui cajole et qui chante, qui fait des gâteaux, qui tricote des pantoufles en phentex, qui offre des surprises, des catins, des livres, une grand-mère qui vient prêter main forte aux parents débordés, qui remplit le frigo de lasagnes et de ragoûts de boulettes, qui veille sur les enfants, qui leur donne le bain puis qui les berce, je la cherche cette image de toi, elle existe puisque c'est la grand-mère que tu as été, je le sais car je suis cette enfant à qui tu as chanté *ah les crocos ah les crocos ah les crocodiles* en changeant sa couche, je fais aussi partie de ce tableau, mais le tableau s'embrouille, je ne vois plus que l'image d'une vieille femme affalée dans un fauteuil bleu, dans une chambre mal décorée, mal éclairée, une vieille femme qui oublie autant qu'elle invente, qui prononce des phrases sans queue ni tête, qui mange mou, qui porte des culottes d'incontinence, une vieille femme pour qui je n'existe que dans le présent, dans l'instantané, et plus comme l'enfant à qui l'on chante *ah les crocos*, la petite fille que j'étais est disparue en toi, et à mon tour la grand-mère de mon enfance m'échappe, je ne vois plus que toi, là, maintenant, devant moi.

Dorénavant, il n'y a plus rien à faire pour combler le temps lors de nos rencontres.

Nous jouons aux cartes sans jouer vraiment, car tu ne comprends plus la logique des jeux, ni l'alternance, ni les règles que je tente de t'expliquer.

Nous ne regardons que rarement les albums photos, car ta vue est mauvaise et tes lunettes disparaissent sans cesse. Ne pas pouvoir te souvenir de certains membres de la famille te rend triste. Tu demandes où toutes ces personnes aimées sont passées, pourquoi tu ne les vois plus, pourquoi elles ne sont pas ici, avec toi.

Nous sortons rarement de ta chambre. Il faut te convaincre de la quitter. Tu ne marches presque plus sans être vraiment consciente de tes limitations, alors tu t'impatientes lorsque je veux t'aider à passer de ton fauteuil au fauteuil roulant. Une fois assise, tu cherches sans cesse à te lever. Tu n'en as pas la force, il faut te surveiller, une chute est vite arrivée. Te sortir de ces quatre murs est une lutte épuisante.

Nous sommes souvent trois : toi, moi, et Frédéric Chopin. La musique t'apaise, ce compositeur plus que tous les autres. Nos rencontres sont des séances de bavardage sur fond de piano classique. Enfin, toi, tu parles, Chopin joue, et moi, j'écoute.

Tu répètes souvent les mêmes phrases, les mêmes histoires impossibles, dont les prémisses sont toujours les mêmes : ta mère qui ne t'a pas aimée, ton ultime récital de piano alors que tu étais adolescente, les camps guides que tu as menés comme cheftaine, et finalement mon grand-père, ton mari *divinement beau*, mais qui n'a jamais été à la hauteur de tes attentes.

Tu me poses toujours les mêmes questions : *où il est celui-là, jamais à l'heure*, et, *quand est-ce que je retourne chez moi*, ou encore, *est-ce que ta mère a fait un beau voyage ?* La plupart du temps, je réponds, *il est en route, ça ne sera pas long, et bientôt, quand tu auras pris des forces, puis oui oui, un très beau voyage en Europe.*

La plupart du temps, mes réponses à tes questions sont des mensonges.

Je mets parfois des épisodes du *Temps d'une paix*, de *Call the Midwife*, ou de *Downton Abbey*. Nous regardons ces émissions de télé parce qu'elles éveillent en toi un souvenir : tu les as déjà vues. Si ce n'était pas le cas, tu ne saisis pas le sens des intrigues, tu perdras le fil, tu serais vite distraite.

Quand je veux vraiment te faire plaisir (et à moi aussi), j'installe le film *The Sound of Music*, que nous avons vu ensemble des centaines de fois. Je me reproche chaque fois de venir te rendre visite et d'ouvrir la télévision, mais il y a un seuil au-delà duquel je ne parviens plus à tolérer tes humeurs, tes émotions, tes tragédies, les vraies, les fausses, les imaginées, les inventées.

Parfois, je n'en peux plus de t'écouter parler.

Tu ne sais absolument rien de ma vie. Tu ne sais pas qui est l'adulte que je suis devenue, pas plus que tu ne te souviens de l'enfant que j'ai été.

Il y a un an, dans un cadre sur ta table de chevet, une photo de mon frère et moi, enfants. Tu regardais la photo avec des yeux attendris, tu disais, *je vous ai tant gardés, tant aimés*. Tu me racontais des souvenirs des enfants que nous étions.

Maintenant, cette photo ne t'évoque plus rien. Tu m'interroges, *c'est qui, elle ?*, en pointant mon image.

Je suis pourtant un visage familier, une personne aimée, aimante. Tu me reconnais, tu dis mon nom, tu m'appelles encore *ma chouette*. Tu te souviens que j'ai appris le piano durant mon adolescence. Tu sais que comme toi, j'aime la musique. Tu es parfois méfiante avec les préposées, les infirmières, les résident·es, mais jamais avec moi. Je suis un membre de ta famille, tour à tour fille, petite-fille, nièce. Le titre que je porte est sans importance. Un fil est tendu entre nous, impossible à couper.

Je suis pour toi une personne qui apparaît et disparaît, visite après visite, semaine après semaine. J'appartiens au décor de ta chambre, tu ne sais pas qui je suis hors de ton champ de vision. Tu ne sais pas à quoi je m'intéresse ni où je vis, ou ce qui occupe mon temps. Tu ne sais pas que j'aime cueillir les champignons sauvages, observer les oiseaux, aller au théâtre.

Tu ne sais pas que j'écris, encore moins que j'écris sur toi.

Tu ne te souviens pas que je suis propriétaire d'une maison et mariée. Tu ne te souviens pas de mon amoureux, tu ne sais pas qu'il est sensible, drôle, empathique, généreux. Tu ne sais pas que j'ai le cœur brisé parce que nous ne pouvons pas avoir d'enfants.

Un après-midi, Maman m'apporte une grosse boîte mauve qui contient des journaux intimes, des lettres, des carnets de voyage, un récit autobiographique intitulé « Il était une fois une femme ». Tout le contenu est de ta main. Elle me dit avec hésitation : *tu peux tout lire*.

Tu as écrit des centaines, des milliers de pages, presque entièrement à la main. Il y a quelques rares écrits datant de l'époque de ton adolescence, quelques lettres rédigées avant ton mariage, mais surtout, des dizaines de cahiers remplis depuis 1991, année où tu sembles avoir pris, ou repris l'habitude de tenir un journal personnel.

Pendant des années, jusqu'à ce que ta démence te prive de ta capacité à écrire, tu écris presque tous les jours le temps qu'il fait et tes va-et-vient quotidiens. Tu écris l'heure à laquelle tu te lèves et te couches, si tu fais de l'insomnie. Tu écris minutieusement tous tes rendez-vous, tes achats et tes sorties au restaurant, tu précises le prix (surtout les rabais) auquel tu paies tes biens et tes repas. Tu écris le titre des livres que tu lis, des émissions que tu écoutes, si c'est bon ou mauvais. Tu écris tous les appels téléphoniques de la journée. Je peux savoir précisément ce que tu as fait du matin au soir, et si, en relevant ta tête de ta lecture pour regarder par la fenêtre, il neigeait abondamment ou il faisait un soleil radieux. Tu mentionnes rarement l'actualité. Tu n'écris pas tes aspirations, tes rêves, tes projets. Tu marques le temps présent avec parfois un peu de rage au cœur. Voilà ce que tu fais. Tu inscrais ta vie dans la ligne du temps qui passe, le temps quotidien, le temps ordinaire.

1996

Lundi 19 fev  
Dau - 14° Lundi inattendu " large  
et mirage. Après la gage de savoir toujours  
ben nécessaire. Après dîner [redacted] est allé chez  
[redacted] jusqu'à 3<sup>h</sup>. Alors prendre un café chez  
des habits. Soirée tranquille

Mardi 20 fev. Pluie 0°  
Journée ben mate. Dans l'après midi comme allé  
à flette chercher ces moteurs pour l'atelier.  
Soirée tranquille, mine pas un téléphone!

Mercredi 21 fev. Pluie 7°  
Ce matin l'eau recouvre la glace sur le fleuve  
et il pleut à force debout. [redacted] n'a pas réussi  
à monter la cote ans le canon. [redacted] est allé chez  
la souffler puis après dîner départ pour Mt.  
Alors chercher Sypandre vers 3 heures et [redacted]  
à 4<sup>h</sup> après une peur fleur de la voir en retard!  
L'interelle esquinte! Que j'ai donc peur de perdre  
un enfant! Aujourd'hui pleuvant et temp!<sup>o</sup>

Jeudi 22 fev.  
Vendredi 23. Neigeux doux 4°  
Mauvaise nuit. chargé de [redacted] lors de Sypandre  
est jusqu'à 5<sup>h</sup>30!! Ça va miracle. Journée

*Lundi 19 fév*

*Beau -14° Lundi conventionnel lavage et ménage. Après la gang de samedi toujours bien nécessaire. Après dîner L. est allé chez M. jusqu'à 3<sup>15</sup> ! Allons prendre un café chez Tim Horton. Soirée tranquille.*

*Mardi 20 fév. Pluie 0°*

*Journée bien moche. Dans l'après midi sommes allés à Joliette chercher un moteur pour l'atelier. Soirée tranquille, même pas un téléphone !*

*Mercredi 21 fév. Pluie 7°*

*Ce matin l'eau recouvre la glace sur le fleuve et il pleut à boire debout. L. n'a pas réussi à monter la côte avec le camion. Suis allée chez la coiffeuse puis après dîner départ pour Mtl. Allons chercher Lysandre vers 3 heures et V. à 4<sup>00</sup> après une peur bleue de le voir en retard ! L'éternelle inquiète ! Que j'ai donc peur de perdre un enfant ! Aujourd'hui pluvieux et doux 1°.*

*Jeudi 22 fév.*

*Vendredi 23. Nuageux doux 4°*

*Mauvaise nuit. Malgré tout levée tôt. Lysandre dort jusqu'à 8<sup>30</sup> !! Un vrai miracle. Journée —*

La conversation tourne en rond, autour d'une seule phrase, celle que tu répètes inlassablement à chacune de mes visites : *ma mère était in-ca-pable de me féliciter. A me disait* (et tu pointes du doigt un bulletin imaginaire devant toi, en l'imitant) : « *regarde là, t'as eu 99 ? Ben t'aurais dû avoir 100 !* ». *Elle était in-ca-pable de me féliciter.*

Les intonations toujours aux mêmes endroits, sur le 99 et sur le mot *incapable* dont tu détaches les syllabes, le même regard qui cherche à partager la rancune que tu entretiens envers ta mère, la même déchirure au fond de ta voix. J'essaie d'avoir de l'empathie, une attention particulière, mais je ne réussis pas toujours, je n'arrive pas à recevoir cette confiance chaque fois comme si c'était la première fois.

Aujourd'hui, je me sens disposée, je t'écoute, et je te dis que moi, je suis fière de toi. Tu me souris, mais tu n'es pas dupe, nous savons toutes les deux que Henriette ne perdra jamais son statut de mère acariâtre. Ce manque d'amour qui vit au plus profond de ton être a survécu au temps, il ne disparaîtra pas, il est impossible à combler.

Comme toutes les fois où tu parles de ta mère avec tant d'amertume, tant de regrets, je me demande ce qu'elle t'a fait pour que dans cette maladie qui te dépouille de tes souvenirs et d'une part de ton identité, s'accroche désespérément en toi le sentiment qu'elle ne t'a pas aimée.



Des années s'écoulent, tes facultés cognitives déclinent, ta santé physique aussi, on ne comprend pas, on cherche des solutions qui n'existent pas, l'aide à domicile ne fait pas de miracles, les déménagements qui se succèdent non plus, tu chutes, ta cheville est cassée, tu mets le micro-onde en feu, tu as d'innombrables infections urinaires, tu contractes le zona, tu es hospitalisée, tu passes quelques semaines au centre de réadaptation, tu deviens agressive, tu cries, tu angoisses, tu appelles tes enfants en pleine nuit, et un jour la fameuse phrase est prononcée, *on ne peut plus garder votre mère*, le verdict tombe, tu es devenue *un cas trop lourd*, il n'y a plus qu'un seul endroit qui t'attend, celui que l'on redoute, toi la première, le CHSLD.

Dès le premier signe de démence, je détourne le regard, je préfère choisir de voir ce qui me plaît, que tu joues encore aux cartes, que tu chantonnes toujours par-dessus la musique, que tu es toujours la même grand-mère rassembleuse, bavarde, théâtrale. Pendant toutes ces années, j'évite de m'avouer que tu vieillis, je préfère continuer de prétendre que tu es la même, et que bien sûr, tu es éternelle.

Il est presque 10h30 et tu dors toujours. Une préposée me dit que tu t'es recouchée après avoir déjeuné. Tu es étendue sur le dos, un peu en angle dans le lit, tes mains sont déposées au-dessus de tes seins et elles tiennent fermement les couvertures vers le haut. Ta bouche est grande ouverte, les commissures de tes lèvres s'étirent vers l'oreiller, on dirait que ton visage veut tomber de chaque côté. Tes yeux sont deux fines lignes dans des orbites creuses. Ta peau est lustrée et semble un peu enflée. Les muscles de ton visage s'agitent parfois, peut-être des réflexes ou des réactions à tes rêves. Je te regarde dormir, ça ne m'émeut pas, ça ne me répugne pas non plus. Tu es vieille et tu dors, je ne m'attends pas à ce que tu aies un air pur de nourrisson. Une quantité de salive reste au fond de ta gorge tandis que tu respirez, et produit un petit râle à chacune de tes expirations, un son qui n'a rien d'élégant. Je m'assois dans ton fauteuil sans faire de bruit, en espérant que tu te réveilles, pour que je serve à quelque chose, pour que ma visite ne soit pas sans but. Je pourrais te sortir de ton sommeil, mais je trouve une sorte de calme à être près de toi ainsi, et je ferme les yeux moi aussi, je relâche mes joues et ma langue, ma tête tombe vers la gauche, je m'assoupis, et ton râle me berce. Tu es ma grand-mère et tu me berces encore.

Expressions bien à toi, qui teintaient déjà ton langage il y a vingt, trente ans, et qui le teintent encore, comme des lignes mélodiques qui persistent :

*Ça fait que...* quand tu donnes l'explication d'une action, d'un comportement, ou la conclusion d'une histoire : *ça fait qu'il l'a jamais revue, sa maîtresse !*

*Grouille pas un peu...* quand tu cherches une idée, un mot, un souvenir, et que tu veux que j'attende que ça te revienne.

*La première des choses*, et alors je sais que la liste *des choses* sera longue.

*À cœur de jour* et *Autant comme autant*, pour dire que tu as écouté une pièce de musique un nombre incalculable de fois.

*Oupeläi !* quand tu échappes quelque chose, et tout de suite après, un grand éclat de rire.

Parfois je pense à te dire que je ne peux pas tomber enceinte.

J'imagine que tu me prends dans tes bras pour me consoler, que je pleure dans ton cou alors que tu caresses mes cheveux, que tu chuchotes au creux de mon oreille, *vas-y, pleure ma chouette*. C'est ce que tu ferais, même aujourd'hui, même dans ton état actuel, si je me laissais aller. Et quand je me redresserais de notre étreinte, nous resterions en silence un moment, tu tournerais la tête, je sèche mes larmes, et pendant ce temps ton esprit se déposerait sur autre chose, tiens, peut-être sur la photo du chat fixée au mur, tu dirais quelque chose comme, *ah, qu'il était donc fin, ce chat !*, et ce serait la phrase qui annoncerait que tu as déjà oublié mon petit drame, tu ne remarquerais pas mes yeux rougis, ou alors tu penserais que c'est le souvenir du chat qui m'émeut. Quelques instants plus tard, nous parlerions de tout et de rien, et alors tu me demanderais peut-être, *qui sont tes enfants, à toi, ma chouette ?*

Tu me le demandes souvent, si j'ai des enfants, un bébé, et ça ne me heurte pas. Ça me fait oublier à mon tour, comme si tu possédais le pouvoir d'effacer l'impossibilité, comme si tu me rendais ma capacité à devenir mère. Mon espoir d'avoir un enfant un jour se loge précisément là, dans l'espace de ton esprit qui oublie.

Ça se passe six mois avant que tu n'entres au CHSLD.

Tu vis alors dans un logement pour personnes semi-autonomes, où je suis venue te rendre visite avec Maman. Tu as déjà des troubles de mémoire importants, et je veux garder des traces de toi qui racontes ta vie et ton enfance. Tu acceptes que je t'enregistre.

Je te pose un tas de questions auxquelles tu me réponds avec enthousiasme. Tu racontes des épisodes de ta jeunesse pendant près de deux heures. Après cinq minutes cinquante-sept secondes, l'enregistreuse s'éteint et je ne m'en apercevrai pas avant le lendemain, en voulant te réécouter. Notre conversation s'est évaporée. J'ai voulu t'enregistrer à nouveau, mais deux semaines plus tard, tu attrapes le zona, tu es admise à l'hôpital, la confusion s'installe. Pour de bon.

Aujourd'hui, j'écoute en boucle les cinq minutes cinquante-sept secondes, à la recherche de l'origine de mon envie de raconter qui tu es.

J'entends Maman, au loin, qui prépare le café et qui donne des précisions à ce que tu dis, *t'es sûre, Maman ? Elle n'était pas à Montréal la maison de chambres de ta grand-mère, elle était à Ottawa...*

Je t'entends toi, la fierté dans tes exclamations, *il avait un degré universitaire, mon père !*, ton rire, tes temps de réflexions, tes expressions, *oh boy oh boy, grouille pas un peu, tu m'en poses une bonne, là, ma chouette...*

Mais c'est dans ma voix que je trouve une part de réponse, dans mes intonations exagérées, *Ah oui ? C'est vrai ?*, à tout ce que tu affirmes, dans mon désir que tu te sentes écoutée, importante, et je pense que j'entends même ma surprise de découvrir que tu es une femme, une personne entière, et pas seulement une grand-mère. Elle est là, l'origine.

Downton Abbey, saison 3, épisode 9.

La famille Crowley rend visite à des proches en Écosse. La direction photo est époustouflante, le vert des montagnes et le gris des nuages sont saisissants. Tu ne lâches pas l'écran des yeux. Tu m'offres toutes les versions de ce que cela t'évoque :

— *Je suis allée une fois en Écosse, seulement une nuit ou deux. C'était beau, je ne sais pas pourquoi nous ne sommes pas restés plus longtemps.*

— *Je suis allée souvent en Écosse, mais quelqu'un a dû jeter les photos parce que je ne les trouve plus. Ton grand-père, sûrement...*

— *Je ne suis jamais allée en Écosse. C'est vraiment dommage, aujourd'hui, je suis trop vieille. Me vois-tu, avec des jambes comme ça (tu empoignes le gras de tes cuisses), aller marcher là-bas...*

— *Est-ce qu'on s'organise un voyage en Écosse, ma chouette ? Ta mère pourrait venir aussi ! Je te paie le voyage !*

Cette dernière idée te plonge dans un bonheur indicible. Je me réjouis de ton enthousiasme soudain, et j'ignore volontairement la nature impossible de ce voyage : *bonne idée, grand-maman, on part en Écosse !* Nous imaginons ensemble ce voyage, pendant lequel nous visiterons tous les châteaux, nous parcourrons les plaines, nous serons enchantées et épuisées à la fin des longues journées de promenades. Nous noterons tout méticuleusement dans nos journaux respectifs et enverrons des cartes postales, écrivaines que nous sommes toutes les deux. Tu rayannes.

Sauf que le mensonge s'accroche. Pendant des semaines, tu me demandes la date de départ, si les billets d'avion ont été achetés, les chambres d'hôtel réservées. Tu as modifié la destination : désormais c'est en Autriche que nous irons, pour assister à des concerts à Vienne et visiter le pays des Von Trapp. Maman s'inquiète de la résistance inhabituelle du mensonge dans ton esprit et se demande comment nous allons te le faire oublier. Nous restons évasives et suggérons un voyage *l'été prochain* pour avoir le temps de bien planifier. Tu n'abandonneras pas de sitôt : ce voyage, tu le désires

avec chaque cellule de ton corps, même celles que la démence s'applique à dévorer.

Vienne, 1985.

Samedi 3 août. Lévi à 7 h.  
Départ pour le tour de ville à 9 h. par le  
tramway par la route de Schenbrunn à 12<sup>20</sup>  
qui attend. Je loue les filles et  
prend un taxi (100 schillings) et se trouve au  
poste tel que convenu. Nous nous rendons  
à l'Opéra attendre les filles et avec elles nous  
allons prendre le lunch au célèbre restaurant  
Acker. Très délicieux malgré la simplicité  
et gâteaux succulents. Puis nous nous dirigeons  
vers la cathédrale St-Etienne et parvenons  
dans cette rue merveilleuse jusqu'à 3<sup>30</sup> et  
revenons à l'hôtel par le métro. Bien à  
l'usage de cheveux après à l'extérieur de  
Hesse dans le Dinzgij puis au Palais  
pour une soirée "Vesuvius". Spectacles de  
ballet viennois. Ça fait rire. Retour  
à l'hôtel à 10 h. car demain Lévi à 6 h.  
Chère Lévi, de toute les villes européennes  
tu devrais ma préférer. A quoi ça sert  
en plus?



*Samedi 3 août. Levée à 7 h.  
Départ pour le tour de ville à 9 h qui se termine par la visite du château de Schönbrunn à 12<sup>20</sup>. B. qui attend. Je laisse les filles et prend un taxi (100 shilling) et le trouve au poste tel que convenu. Nous nous rendons à l'Opéra attendre les filles et avec elles allons prendre le lunch au célèbre restaurant Sacher. Repas délicieux malgré la simplicité et gâteau succulent. Puis nous nous dirigeons vers la cathédrale St-Étienne et fouinerie dans cette ville merveilleuse jusqu'à 3<sup>30</sup> et revenons à l'hôtel par le métro. Bain et lavage de cheveux. Repas à l'extérieur de Vienne dans le Grinzing puis au Palais pour une soirée viennoise. Spectacle de valse viennoise. Ça fait rêver ! Retour à l'hôtel et dodo car demain levée à 6 h.*

*Chère Vienne, de toutes les villes européennes tu demeures ma préférée.  
Te reverrais-je un jour ?*

Mon grand-père, ton mari, je l'ai aimé d'un amour fou de petite-fille. Il était taquin, discret, très doux. Il était aimé de tous. Comme son père avant lui, il a été horloger et bijoutier, et passait beaucoup de temps dans son atelier rempli de tout-petits objets et d'outils. Il aimait la nature, les oiseaux, naviguer sur le fleuve en bateau et rouler en voiture. Un jour, il m'a offert une magnifique horloge en bois d'acajou qu'il avait trouvée sur Ebay et remontée pour moi. Elle trône dans mon salon. J'aime le bruit de son pendule qui me ramène à lui.

Vous n'aviez à peu près rien en commun : tu aimais Chopin, Mozart et Bach, à qui il préférait de loin Elvis Presley et les Bee Gees. Il aimait le ski, tu trouvais cela dangereux. Tu lisais jusqu'à tard dans la nuit alors qu'il s'endormait devant la télévision au cours de la soirée. Il ne levait jamais le ton, évitait les conflits, alors que tu as toujours eu un caractère mordant, impérieux, que tu n'hésitais pas à nommer tes insatisfactions. Vous avez été un duo improbable.

Dans tes journaux, j'ai lu d'innombrables récriminations et reproches que tu lui adressais, mais aussi, une fois, dans une entrée de 1995, *je l'aime, je n'ai jamais aimé personne d'autre*. Et pendant les trois années qui ont précédé votre mariage : d'innombrables lettres que tu lui as adressées, remplies d'espoir et d'amour, auxquelles il répondait brièvement, mais tendrement.

Quand tu parles de lui maintenant, tu le vilipendes, tu déformes entièrement qui il était. Tu ne sélectionnes que les mauvais souvenirs et réorganises la vérité à son désavantage. Ça me blesse. Parfois, ça me met en colère contre toi.

Je n'écris pas pour comprendre la trajectoire de votre histoire, comment elle est passée de cet espoir naïf qui a précédé votre mariage à toute l'amertume qui nourrit ton souvenir aujourd'hui. J'écris pour comprendre pourquoi, dans ta démence, tu ne conserves pas ou peu de souvenirs heureux de ton mari, mon grand-père, un homme que j'ai profondément aimé. Pourquoi la maladie s'accroche-t-elle aux déceptions, aux regrets ?

J'allume le poste de radio classique et des pièces de compositeurs variés s'enchaînent. Nous discutons de tout et de rien, et tu t'interromps, chaque fois qu'un morceau commence, pour le nommer : *Le chœur des esclaves* de Verdi, *La danse hongroise no5* de Brahms, *La valse des fleurs* de Tchaïkovsky. Tu n'as pas à fournir d'effort, tu donnes les titres de ces pièces comme tu respirez. La musique n'est pas seulement un langage, une forme de mémoire pour toi. C'est ton souffle.

Maman propose que l'on t'offre une peluche. Je fouille dans mes boîtes d'enfance pour t'en trouver une. Je me suis mis en tête qu'il était préférable que ce soit un chien ou un chat, je ne sais pas pourquoi je trouve qu'un ourson est plus infantilisant. Peut-être que je m'accroche à l'idée que tu puisses prétendre avoir un véritable animal de compagnie.

Je trouve dans une boîte une paire de pantoufles en phentex que tu m'as tricotées il y a longtemps, et je me souviens soudainement de toi qui me demandes d'en choisir la couleur — vert forêt. Les pantoufles sont maintenant usées, trouées. En les retirant de la boîte, je trouve juste en dessous un petit chien beige et brun, il est mignon, je me dis qu'il fera l'affaire.

Je te l'offre et je crains un peu ta réaction, car tu pourrais très bien me dire que c'est un cadeau inapproprié, mais finalement tu l'accueilles avec bonheur, tu l'adoptes au premier regard, tu lui donnes déjà des consignes, *secoue tes petites pattes sales, mon coquin !*, tu l'embrasses, tu le caresses, ça m'émeut. Il a un seul défaut : tu penses qu'il n'a pas d'yeux, parce qu'ils sont bruns dans le pelage brun et que tes yeux à toi ne parviennent pas à les voir.

La fois suivante, je trouve le visage du chien marqué de deux immenses taches d'encre bleue sur le front : tu lui as affreusement refait le portrait. Je suis un peu sous le choc, comme si j'étais attachée à ma peluche d'enfance, et peut-être que je le suis, peut-être que je l'aimais le petit chien, ou peut-être que ça à voir avec les pantoufles en phentex vert forêt trouvées dans la boîte d'enfance, mais ça n'a pas d'importance. Tu aimes le chien, même taché, et lorsque je te demande quel nom tu lui as donné, tu réponds, *souviens-toi*. Je ne comprends pas, tu répètes, *il s'appelle souviens-toi*. C'est absurde, c'est bien ce que tu m'as dit, ça ne s'invente pas.

Très souvent, au début de la nuit, juste avant de m'endormir, ma tête se remplit d'images, d'idées, de phrases. Je lutte inutilement pour rester couchée, sachant que je ne trouverai pas le sommeil tant que je ne me serai pas relevée pour écrire mes pensées.

Une nuit, j'ai rallumé, et il est apparu : le désir de mettre ta vieillesse dans la lumière. Dans la lueur de la lampe de chevet.

C'est en lisant tes journaux que j'ai appris que le sommeil te fuyait aussi. Je m'étonne que tes insomnies persistent au fil des années, et de ta façon presque machinale, indifférente, de noter que tu t'endors fréquemment au petit matin.

À chaque fois je me demande à quel moment tu écris ces détails. Te levais-tu, comme moi, pour écrire ? N'est-ce pas cela que révèle ton écriture fine, délicate et difficile à déchiffrer ? Que sous l'éclairage incertain d'une ampoule faiblissante, tu tenais le crayon de peine et de misère, les paupières à demi-closes, au milieu de la nuit ?

Domage que nos vies d'écrivaines n'aient pas eu lieu en même temps. Nous aurions pu nous retrouver pour traverser la nuit.

Quand je reprends la route qui longe le fleuve, après t'avoir rendu visite, je mets le volume de la musique au maximum dans ma voiture. Je fais jouer Les Colocs, Whitney Houston, Hubert Lenoir, tout ce que tu détesterais, et je chante à tue-tête.

Je m'efforce de te laisser derrière moi. Je m'efforce de ne pas me laisser envahir par ces visites, de ne pas me laisser emporter par une tristesse infinie.

Éprouver de la culpabilité continuellement ne servirait à rien, et ça ne m'aiderait pas à revenir auprès de toi.

Il y a une sorte de limite dans ton réassemblage de souvenirs et d'idées. Un instant où toi-même tu trouves que ça va trop loin, que l'histoire ne se tient pas, que les pièces de ton casse-tête imaginaire ne s'emboîtent pas facilement (ta voix émerge de mon enfance, je t'entends me dire, *si tu forces pour le placer ma chouette, c'est qu'il ne va pas là, le morceau !*). Tu te mets à reformuler les phrases et tes manières te trahissent. Tu joues avec ce qui se trouve devant toi, tu manipules, tu tripotes, tu passes tes doigts dans tes cheveux et tu tapes du bout du pied, jusqu'à ce que cette impression d'incohérence disparaisse. Ton corps signale que ce n'est pas tout à fait cela, qu'il y a une faille, une faiblesse dans ton discours, mais il ne faut rien admettre, surtout, ne pas douter, car comprendre que la mémoire faillit serait terrorisant, voire fatal.

2003

Expos à 9 heures sous pont expédié et à 9:30  
je suis au lit!!

Dimanche 31 août - Beau & frais. 28° - 13°

Reveillée à 6 heures je me lève qu'à 6:30 -  
trop bien dans la chaleur de mon lit...

Ce midi je sors les [redacted] et après  
ça sera vraiment la "Fête du Travail" je  
me la "célébre" aussi

Ici je meux noter un phénomène étrange  
qui m'arrive de plus en plus souvent...  
Dans l'espace de quelques secondes - je suis  
"transportée" dans le passé - comme si j'y étais.  
Cela survient en regardant la mer ou  
en pensant à des événements spécifiques -  
très vite alors. Étrange!!

Les [redacted] ont arrivés vers 11:00 pour  
regarder vers 4:15 - Ont bien aimé un dîner  
pendant mon dîner. - Enfin c'est fini pour  
la popote - Appel de [redacted] - On va les  
chercher mardi mercredi. Voilà ma semaine  
charnière - Garder lit - épuisée!!

Lundi 1<sup>er</sup> septembre - 23° - 14° Cool mais  
maux pleurés en soirée

"Voyage" à Ste Madeleine sur le lac - pour  
aller parler à l'horloge à [redacted] et  
leur apporter le cadeau de mon premier



*Enfin à 9 heures tous sont repartis et à 9<sup>30</sup> je suis au lit !!*

*Dimanche 31 août — Beau et frais. 22 ° 13°*

*Réveillée à 6 heures je me lève qu'à 630 — trop bien dans la chaleur de mon lit...*

*Ce midi je reçois les B. et après ça sera vraiment la "Fête du Travail". Je me la "coule douce".*

*Ici je veux noter un "phénomène" étrange qui m'arrive de plus en plus souvent... Dans l'espace de quelques secondes je suis "transportée" dans le passé comme si j'y étais. Cela survient en écoutant la musique ou en pensant à des instants spécifiques – bien réels alors Étrange !!*

*Les B. sont arrivés vers 1<sup>15</sup> pour repartir vers 4<sup>15</sup>. Ont bien aimé mon dîner surtout mon dessert. – Enfin c'est fini pour la popote – Appel de M. – On va les chercher mardi mercredi. Voilà ma semaine chambardée. Couchée tôt.. épuisée !!*

*Lundi 1<sup>er</sup> septembre — 23° 14° Ciel variable mais plutôt ensoleillé.*

*"Voyage" à Ste Marthe sur le lac pour aller porter l'horloge à S. et lui apporter le bureau de mon premier —*

Je te regarde.

Tu portes une petite blouse fleurie sans manches. Les bretelles de ton soutien-gorge tombent de tes épaules. Chute hier soir : ta cheville foulée est entourée d'un bandage, te faisant une jambe gigantesque, disproportionnée. Une petite bosse au front, légèrement proéminente. Tes cheveux de plus en plus longs, soyeux, qui font des petites vagues. Tes yeux gris-verts, pâles et vitreux, et ce regard qui persiste sous tes paupières affaissées, sans cils, sans sourcils. Quelques plaques rouges sur tes joues. Une peau qui s'amincit. Une peau de vieillesse.

Je démarre la musique, *Nocturne opus 9 no 2*, tu t'émeus instantanément, et tu dis faiblement, *c'est moi qui joue*, en pointant le lecteur CD. Tu pleures à chaudes larmes en affirmant, *c'est l'enregistrement de mon dernier récital de piano...*

Je te regarde.

Je crois voir ton cœur blessé s'emplir lentement sous l'effet des airs de Chopin. Personne ne sait mieux t'apaiser que lui. Tu me dis, *je pense que le bon Dieu s'est dit, elle, on va y donner la musique, pis a va être correcte.*

Je me demande sans cesse si j'ai le droit de faire ce que je fais, d'écrire sur toi alors que tu es en vie, que tu es là devant moi.

Je me demande si cela te rend justice, si j'ai le droit de dévoiler ainsi ton intimité alors que tu n'es plus apte à donner ton consentement. Je n'arrive pas à déterminer si ce que j'écris t'humilie, ou te réhabilite. Si cela t'humanise ou ne soulève que de la pitié. Si écrire est un véritable geste d'amour. Mais si ce n'en est pas un, qu'est-ce que c'est ?

Je sais seulement qu'apparaître devant toi toutes les semaines ne suffit pas, je veux consigner ta réalité, ne pas la laisser s'envoler en fumée. Je veux faire quelque chose de ton héritage, celui qui appartient au temps d'avant la maladie, mais surtout celui que tu me lègues encore aujourd'hui, et qui appartient à ta mémoire déformée. Je veux écrire que nous continuons de bâtir quelque chose ensemble, entre les quatre murs de ta vieillesse, je veux écrire que malgré tout, il y a connivence, rires, tendresse, je veux écrire que tu n'es pas inutile ni ordinaire. Tu es incohérente, mais pas ordinaire.

*Dis-moi donc, ma chouette, est-ce que j'ai un bébé, moi ?*

*Je te réponds tendrement que ton plus jeune bébé a 57 ans, pour te taquiner. À cette réponse, tu réfléchis, visiblement bouleversée, et me livres une explication : 57 ans ? Oh... Alors j'ai dû rêver. J'ai rêvé que j'avais un petit bébé, et qu'il avait disparu. On me l'avait enlevé ! Je pensais que j'allais mourir.*

*Tu prends une pause et ajoutes, c'est drôle comme on peut aimer un bébé qui n'a pas existé.*

Nous appelions la maison où tu as vécu toute mon enfance *le chalet*. C'était une maison blanche, avec des volets bleus. À l'arrière, il y avait une grande galerie qui donnait sur le fleuve, où l'on se berçait des heures durant. Tu aimais aménager de jolies plates-bandes de fleurs. J'y ai passé d'innombrables séjours. J'adorais ce lieu, ses odeurs, son décor, sa lumière, son terrain, son fleuve.

Une fois, avec mon grand-père, nous avons planté un arbre sur le terrain. Je l'ai regardé pousser jusqu'à ce que le chalet soit vendu, l'été de mes seize ans. Il me semble que c'était un chêne.

Il y a quelques mois, ta maladie a jeté un brouillard sur ce lieu, il est devenu sans contours, sans fleuve, sans vie. Elle a commencé par déplacer les meubles : mouvement de la commode près de la fenêtre dans la chambre, échange des cadres sur les murs du couloir, réorganisation de l'espace au salon. Puis, le revêtement extérieur et la couleur de la porte d'entrée ont changé. La maison a été téléportée dans une ville voisine, puis dans une autre province. Tout est devenu méconnaissable. Dernièrement, je t'ai dit *tu te souviens, au chalet, dans la chambre du milieu...* et tu m'as interrompue : *où ça ?*

Tu ne sais pas que j'ai recommencé à suivre des cours de piano, tu m'en as donné l'envie, à force de te regarder pianoter sur un instrument imaginaire et d'écouter en boucle la musique de Chopin, de Bach, de Schumann. Je ne jouais plus depuis dix ans.

Je crois que tu apprécierais Jean, mon professeur, parce qu'il aime la musique classique, d'abord, mais aussi parce qu'il est brillant, doux, attentif. Il a l'âge de mon père, il met des bas dans ses sandales, et il caresse affectueusement ses chats, en prononçant des phrases comme, *bon, tu veux de l'amour, maintenant, Audrey ?* Je l'aime beaucoup.

Quand je joue, je ne pense à rien d'autre, je ne pense pas au vide dans mon ventre, je ne pense qu'à enfoncer les touches, délier mes doigts, tomber sur la bonne note sans suivre ma main du regard. Je pense à la position de mes poignets, je pense à la tonalité en fa majeur, je ne pense pas à l'absence des cris d'un bébé dans ma maison, je pense à l'appui mesuré de mon pouce sur la note, je pense aux marteaux qui résonnent à l'intérieur de l'instrument, je ne pense pas à l'appel de la clinique de fertilité que j'attends depuis des mois. J'arrive à oublier pendant quelques instants, le temps de déposer mes mains, de les mettre en mouvement, et ça, c'est grâce à toi. À toi et à la musique qui joue en continu dans ta chambre, à toi et à tes phrases comme *veux-tu que je te dise, ma chouette, la musique, ça m'a sauvé la vie...*

Quand je lis tes journaux, je ne peux pas m'empêcher de me chercher entre les lignes, de chercher l'enfant que j'ai été dans ton regard, ta présence régulière dans ma vie. Mais dans le journal que tu tiens en 1991, je n'existe pas encore. Il n'y a que toi que je peux trouver, toi qui te mets à tenir un journal avec assiduité, comme ça, sans avertissement, toi qui rechoisis l'écriture. Dans la deuxième de couverture de ce journal, tu écris : « Première journée du reste de ma vie ».

J'apprends en te lisant qu'à cette époque, en plus d'être grand-mère cinq fois déjà, tu as un travail. Tu parles du *bureau*, de ton patron, de tes collègues. Tu sembles faire de la transcription d'enregistrements sur dictaphones et de procès-verbaux dans une clinique médicale. Parfois, tu traduis des documents de l'anglais au français. Tu es occupée, tu te déplaces beaucoup, tu finis tard. Tu passes de longues journées à écouter, à lire, et à écrire les mots des autres.

Le jour, tu transcris. Le soir, tu remplis des pages et des pages de ton journal intime. Le soir, tu écris.

1991

5 mars -4°

Bonne journée sans problèmes. Peu de courrier (concert adossé!) [redacted] téléphone [redacted] a fait une petite amie à la garderie qui joue à la nini avec lui (2ans). Ils se font des joies quand ils se voient! Ce soir ventif -6° mais on a l'impression que c'est très froid.

6 mars -5° le matin Plus doux dans la journée. Bonne journée et je dois rencontrer [redacted] à 6 heures. Départ à la Bte à spigili (Ordre). Concert adossé aussi! Arrive à 11<sup>45</sup> l'autobus n'arrivait plus!

7 mars. [redacted] part pour Acapulco)

~~W. 12 00~~  
à day! "Risante au toilette" comme devant les jeans. J'ai remis la version anglaise de mon projet à mon boss. Puis j'ai terminé un verbal extrêmement long. En partant il neige, vente -6° avec facteur vent -21°! Arrive à 7<sup>45</sup> à demi gelée!

8 mars

Bonne journée. J'ai gardé [redacted] pendant que [redacted] allait chez la coiffeuse. Le bus à 6 heures. Marche dans la neige. Il a fait beau et froid -17° avec facteur vent -28°



5 mars -4°

*Bonne journée sans problèmes. Peu de courrier (Concert demain !) L. téléphone. V. s'est fait une petite amie à la garderie qui joue à la mère avec lui (2 ans !). Ils se font une joie quand ils se voient. Ce soir venteux -6° mais on a l'impression qu'il fait très froid.*

*6 mars -5° le matin. Plus doux dans la journée. Grosse journée et je dois rencontrer C. à 6 h. Souper à la Bte à spaghetti (ordinaire). Concert ordinaire aussi ! Arrivée à 11<sup>45</sup>. L'autobus n'arrivait plus !*

*7 mars (C. part pour Acapulco).*

*What a day! Rushante au boutte comme dirait les jeunes. J'ai remis la version anglaise de mon projet à mon boss. Puis j'ai terminé un verbal extrêmement long. En sortant il neige, vente, -6° avec facteur vent -21° ! Arrivée à 7<sup>45</sup> à demie gelée !*

*8 mars*

*Bonne journée. J'ai gardé V. pendant que L. allait chez la coiffeuse. Retour à 6 heures. Marche dans la soirée. Il a fait beau et froid - 17° avec facteur vent -28°.*

Tu récites les noms des membres de ta fratrie comme une prière, comme tu égraines un chapelet : *Donald, Marie-Thérèse, Jacqueline, Denise, Gisèle, Fernande, Henriette, Armand, Joseph, Aline, Arthur, Françoise*, puis tu recommences, *Donald, Marie-Thérèse, Jacqueline...*

Tu peux nommer avec aplomb l'adresse de ta maison d'enfance sur la rue Somerset à Ottawa, et tu l'accompagnes nécessairement de l'énumération des prénoms de tes frères et sœurs. Je ne sais pas pourquoi. Les distribues-tu dans chacune des pièces ? Est-ce ta façon de reconstruire les lieux dans ton esprit ? Tu peux aussi décrire parfaitement les chemins qui mènent à l'église et au collège, et chez ta meilleure amie. Tu n'y as pas mis les pieds depuis près de cinquante ans, et plus personne de ta famille n'y réside, mais les lieux de l'enfance semblent imprimés en toi, indélébiles.

On dit que la mémoire est comme un coffre : ce qu'on en retire d'abord est ce qui a été déposé sur le dessus, ce qui a été rangé le plus récemment. Alors que ce qui est tout au fond y restera tant et aussi longtemps qu'on n'aura pas retiré les effets du haut. Ta démence a épluché tous les événements des dix dernières années : rien de marquant n'est resté, pas même la mort de ton mari que, souvent, tu oublies. Mais l'enfance, elle, est tout au fond du coffre, soigneusement rangée.

Je navigue sur Google Maps pour voir ce qu'est devenue la maison de la rue Somerset, qui est devenue une artère commerciale. Je n'y suis jamais allée. On reconnaît l'architecture des vieux bâtiments, mais au lieu qui t'a vu grandir est maintenant installé un restaurant nommé « Saigon Royal House ». Il ne reste donc de ta maison rien d'autre que cette image qui persiste en toi. Ce souvenir, qu'il soit vrai ou faux, reconstruit par ta démence ou non, demeure la représentation la plus fiable de l'endroit où tu as grandi. Tu possèdes au moins cela. C'est aussi mon seul accès à l'endroit d'où tu viens, et c'est un peu d'où je viens moi aussi.

JANUARY, 1951

Mon. 8

part des très bon à manger. Je vais traverser la mangrove - j'ai été malade toute la journée! Une indigestion.

Tues. 9

Enfin les places. Ce fait d'être après deux mois d'absence. Que je suis heureux de reprendre ma place!

Wed. 10

Mon Dieu donnez-moi du courage. Mes nuits sont rendues à l'hôpital. Qu'as-tu cette fois-ci. Mes larmes et mes abaisse!

Thur. 11

Aujourd'hui je suis un peu consolée. L'air est si bon. Tu me donne de l'espoir. Qu'ils m'aient fait passer du espérance! Et il avait un man

JANUARY, 1951

Fri. 12

Toujours à l'hôpital. Sur le temps est très bon. Les sont venus me voir. Elles sont très gentilles.

Sat. 13

m'a acheté une belle juquette jaune. Parce qu'elle fabrique et tu es pour me faire plaisir.

Sun. 14

La vicie: la vicie! Je ne peux me plaindre que je n'ai pas de bicétes. Makaw est tout ce sont sans venir que Godwin.

Memo.

Cette première semaine à l'hôpital n'est pas très pire. De la fièvre, j'en ai une chaque matin.

*Mon. 8*

*A. part de très tôt à matin. Je vais beaucoup le manquer — J'ai été malade toute la journée. Une indigestion.*

*Tues. 9*

*Enfin les classes. Ça fait drôle après deux mois d'absence. Que je suis heureuse de reprendre ma place !*

*Wed. 10*

*Mon Dieu donnez-moi du courage. Me voilà encore rendue à l'hôpital. Qu'ai-je cette fois-ci! Me [mot illisible] mes classes !*

*Thur. 11*

*Aujourd'hui, je suis un peu consolée. Qu'est-ce que ça me donne de pleurer. Qu'ils m'en font passer des examens ! Il y avait au moins 20 examens.*

*Fri. 12*

*Toujours à l'hôpital. Que le temps est long ici. [Sr] P. et [Sr] H. sont venues me voir. Elles sont très gentilles.*

*Sat. 13*

*D. m'a acheté une belle jaquette jaune. Pauvre D. elle pourrait se tuer pour me faire plaisir.*

*Sun. 14*

*La visite ! La visite !*

*Je ne peux me plaindre que je n'ai pas de visites. Maman et tante I. sont venues ainsi que [nom illisible].*

*Memo*

*Cette première semaine à l'hôpital n'est pas trop pire. Des piqûres, j'en ai une chaque matin !*

Le temps passé avec toi est sans mesure ni rythme. Mélodies qui commencent et recommencent et recommencent encore, le seul indice des heures qui passent, ce sont les albums de musique classique qui s'arrêtent et que tu cherches aussitôt à remettre en marche. Aujourd'hui, tu as écouté le *Liebstraum* de Liszt les yeux clos, et à la fin du morceau, tu m'as demandé : *Est-ce que c'est moi, la musique ?*

Je les aime, ces moments perdus dans l'infini avec toi, qui donnent l'impression d'un temps sans danger, sans frontières, sans la violence des mots « avant », « après », « début », « fin ». Nous ne sommes rien, nous ne devons rien à personne, aucune attente ne pèse sur nos épaules, aucun désir n'est à combler. Je ferme les yeux, je plonge avec toi dans le son des touches du piano qui s'enfoncent. Je prends une pause du monde. Je prends une pause de l'absence d'enfant qui fait écho partout dans ma vie, sauf ici.

Madame L. circule en fauteuil roulant dans le couloir, tu lui cries, *voyons la bicyclette dans le salon ! Ça va toute cochonner la maison ! Ça fait plusieurs fois que je t'avertis : les bicycles, c'est dehors !*

Madame L. hausse les épaules, continue sa route en reprenant la même comptine qu'elle chante en boucle : *la peinture à l'huile, c'est bien difficile, mais c'est bien plus beau que la peinture à l'eau...*

Au moment même où la scène se déroule, tandis que tu continues de gronder ta voisine de chambre, je l'inscris dans un carnet. Je me rends compte que je cherche à conserver tes paroles, attendrissantes et drôles, comme une mère le ferait pour son enfant.

Maman, dans un instant de découragement, me dit : *À quoi bon ? Elle ne se souvient pas de m'avoir vue une heure après que je sois venue...*

Elle ne le pense pas vraiment, tu sais, que c'est vain, elle est simplement fatiguée, parce que c'est épuisant de te rendre visite plusieurs fois par semaine, en plus de tes appels répétés, parfois des centaines dans une journée, et de tes longs messages décousus sur sa boîte vocale, à toute heure du jour et de la nuit.

Moi, tu ne m'appelles pas, et contrairement à Maman je ne gère pas tes soins, tes vêtements, tes affaires, tes finances. Être petite-fille, c'est comme être grand-mère : les privilèges sans les responsabilités.

Maman sait pourtant qu'être avec toi est tout sauf inutile, même si ta mémoire du temps rapproché est défaillante, même si nous nous effaçons dès que nous sortons de ton champ de vision. Elle le sait parce que, malgré tout, la récurrence de nos visites t'est familière, nos visages reviennent, nous réapparaissons devant toi, et ton corps le sait, ton esprit le sait, et ton sourire le sait, lorsque nous passons le seuil de ta porte : tu existes, encore et toujours, pour nous.

Il ne faut pas chercher à accumuler ces rencontres ni à en faire des événements mémorables, il ne faut pas « profiter » de toi avant qu'« il ne soit trop tard », ou essayer de rattraper un passé qui t'échappe depuis déjà bien longtemps. Il ne faut pas penser comme les êtres de mémoire que nous sommes, non. Il faut t'accompagner dans ton tumulte, même dans ce qu'il y a de plus moche, répétitif, ennuyant, et décevant de nos rencontres.

Il faut être, nous aussi, excessivement démentes.

Pendant des années, tous les lundis matin, tu as envoyé un courriel adressé à toute la famille, écrit entièrement en majuscules. Quelque chose comme

«BONNE SEMAINE À TOUS, TRÈS CHERS ENFANTS! TENDRES BAIERS! SOYEZ HEUREUX! (GR) MAMAN.»

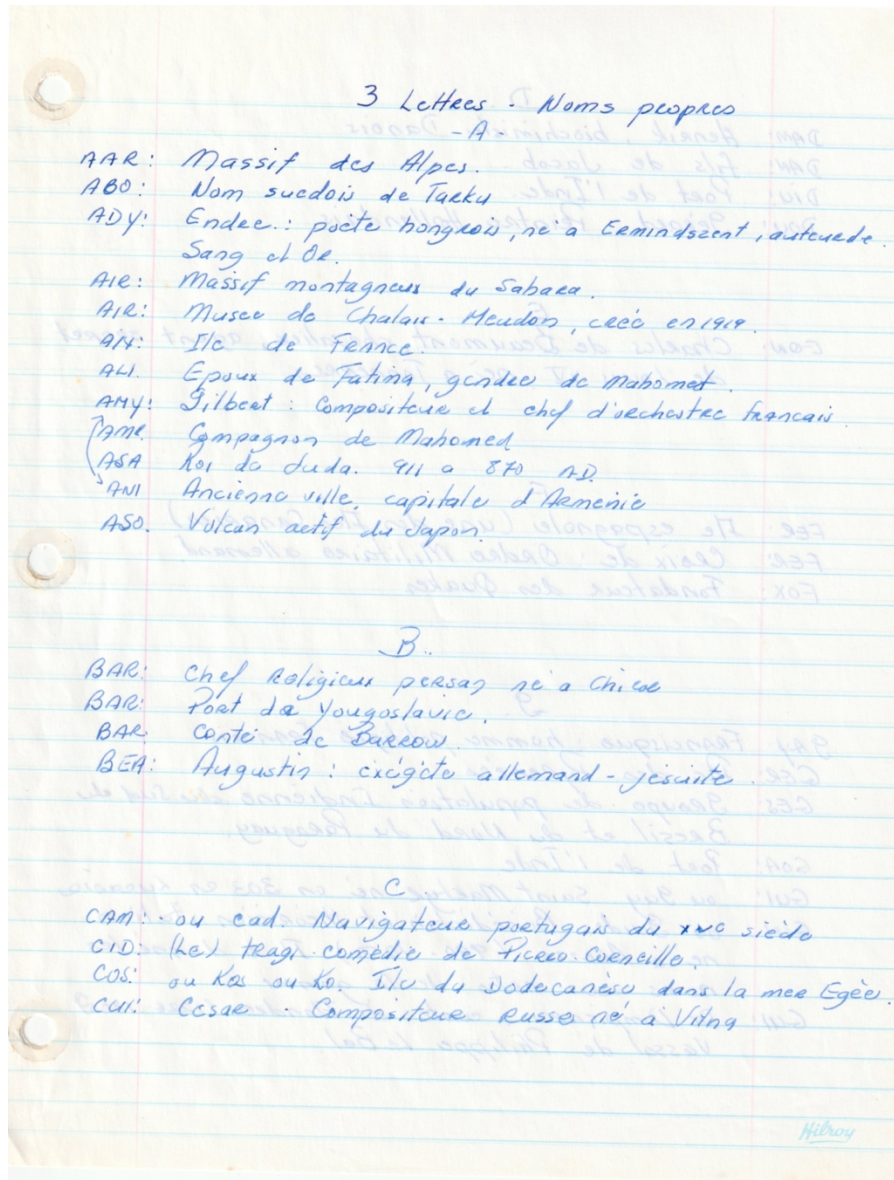
Un message bref, dans lequel tu disais rarement plus que des souhaits de bonne semaine, sinon quand il y avait un anniversaire à souligner ou un rassemblement familial à venir. Je ne sais pas si tu attendais un retour à ces courriels ni si tu l'obtenais, mais tu n'y manquais jamais.

Tu écrivais aussi des cartes de souhaits, des lettres à tes amies et aux membres de ta famille, des cartes postales lorsque tu étais à l'extérieur de chez toi. Tu recopiais des recettes, tu notais toutes tes entrées d'argent et tes dépenses, tu dressais la liste des livres que tu lisais, tu faisais des mots croisés.

Tes mains ne cessaient jamais d'écrire.



## Répertoire pour les mots croisés



3 Lettres — Noms propres

— A —

*AAR* : Massif des Alpes

*ABO* : Nom suédois de Turku

*ADY* : Endre : poète hongrois, né à Erindszent, auteur de *Sang et Or*.

*AIR* : Massif montagneux du Sahara.

*AIR* : Musée de Chalais — Meudon, créé en 1919.

*AIX* : Ile de France.

*ALI* : Époux de Fatima, gendre de Mahomet.

*AMY* : Gilbert : Compositeur et chef d'orchestre français.

*AMR* : Compagnon de Mahomed

*ASA* : Roi de Juda. 911 à 870 A.D.

*ANI* : Ancienne ville capitale d'Arménie

*ASO* : Volcan actif du Japon.

B.

*BAR* : Chef religieux persan né à Chine.

*BAR* : Port de Yougoslavie.

*BAR* : Conté de Barrow

*BEA* : Augustin : exégète allemand — jésuite

C.

*CAM* : ou cad. Navigateur portugais du XV<sup>e</sup> siècle.

*CID* : (Le) tragi-comédie de Pierre Corneille

*COS* : ou Kos ou Ko. Ile du Dodecanèse dans la mer Égée.

*CUI* : César. Compositeur russe né à Vitna.

Maman m'a écrit hier, à 23h00, pour me prévenir que tu avais fait un choc vagal, que ton pouls était presque imperceptible pendant de longues minutes et que tu es restée inconsciente quelques instants. L'infirmière a cru qu'il était temps de t'offrir des soins de confort, mais tu as repris tes esprits, et ce matin tout était redevenu normal.

Je pense souvent à ta mort qui n'arrive pas. Je pense à ton cœur qui continue de battre et de pomper ton sang, qui maintient tes systèmes au minimum de leurs fonctions, sans jamais flancher entièrement. Je pense à ta vie qui se prolonge presque malgré toi, et je me demande pourquoi ça résiste : attends-tu encore quelque chose de cette vie ?

Tu aurais pu mourir ainsi, en une petite demi-heure, sans préavis, sans au revoir, sans rien exiger de plus. C'en aurait été fini avec ces conditions insensées dans lesquelles tu mènes ta vie, ou plutôt, qui te privent de la mener à ta guise. Fin de la souffrance, de l'indignité, de la colère, de l'incompréhension, de l'angoisse. Et pourtant, alors que je t'imagine libérée, j'entends Chopin qui nous convie autour de la radio, je pense au bonheur quand je réussis à te sortir de ta chambre, et puis à ton sourire lorsque tu sens le soleil qui lèche ta peau, je pense à combien tu me fais rire, m'émeus, me donnes la sensation d'être utile et aimée. L'idée de ta mort ne peut contenir aucun soulagement.

Paradoxe impossible à résoudre : je veux que tu cesses de souffrir, mais je ne veux pas que tu meures. Tu mérites de quitter cette vie et pourtant, je veux que tu restes. J'ai encore besoin de toi. J'ai encore besoin que tu aies besoin de moi.

Expressions anglophones qui subsistent de ton enfance franco-ontarienne :

*La cookerie*, pour dire la cuisine.

*Worrying bug*, pour te décrire comme une mère poule.

Une *phony*, à la place d'hypocrite, pour caractériser plusieurs personnages de tes histoires.

*It takes two to tango*, pour me dire que jamais tu n'as cédé aux avances de tous les hommes qui *se sont essayés*.

*Out of the blue*, quand tu exagères ton effet de surprise.

*Spic and span*, pour dire combien c'était propre chez ta grand-mère Elizabeth.

Nous sommes assises dehors, dans le jardin du centre d'hébergement. Le temps est radieux, la lumière du soleil t'éblouit, tu plisses les yeux, mets ta main à la hauteur de tes sourcils pour te faire un peu d'ombre. Tu me parles de nos vacances à venir en Autriche, l'été s'installe, ce serait le moment idéal pour partir, j'essaie de détourner la conversation, mais tu n'abandonnes pas. Tu t'impatientes au sujet des billets d'avion qui ne sont pas encore achetés. Tu brandis ta menace : *si tu ne te décides pas je vais finir par y aller seule !*

En même temps que tu prononces cette phrase, tu as une envie pressante d'aller à la salle de bain. Tu tentes de te lever à l'aide de ton déambulateur une fois, deux fois, trois fois, ça y est, tu cherches à accélérer le pas pour te rendre aux toilettes avant d'uriner dans ta couche, mais tu finis par t'écrouler dans le fauteuil roulant que je glisse sous tes fesses lorsque je me rends compte que tu chancelles. Tu ne portes aucune attention au fait que tes jambes ne te supportent presque plus, et certainement pas suffisamment pour sillonner les rues pavées de Vienne. Je pense au détour que ton esprit arrive à prendre pour ignorer la réalité, je pense à ta capacité à nier l'évidence. Je te dis gentiment, *il faudra que tu prennes des forces avant le départ*, et tu me transperces du regard, mon commentaire ne te fait pas du tout plaisir, je t'ai atteinte dans ton orgueil et tu boudes le reste de l'après-midi.

Je pense à l'inutilité d'essayer de te faire voir la vérité en face : au jeu des mensonges, c'est toujours la démence qui l'emporte.

Ne rien tenir pour acquis.

Ne pas avoir d'attentes.

Être patiente.

Ravaler mes larmes, exagérer mes rires, feindre quelques réactions.

Ne pas craindre ton corps vieillissant, ta nudité, l'incontinence.

Connaître la valeur d'un bon café chaud, le plaisir de croquer dans une pomme bien ferme, mesurer combien ces détails sont importants.

Ne pas t'infantiliser, ne pas hiérarchiser les rôles.

Mesurer l'importance de la chaleur humaine, du regard, du toucher, de la durée, la fréquence, la récurrence.

Apprendre que tenir une main dans la sienne est un geste d'une tendresse sans égal.

Savoir revenir.

Constater que la démence n'atteint pas le cœur.

Qu'elle n'atteint pas l'amour.

Ce soir, je te trouve angoissée, préoccupée, inquiète. Tu m'annonces, *je garde un terrible secret, ma chouette...* Tu prononces cette phrase à voix basse, le regard effaré, le menton enfoncé, avant de m'avouer, *c'est ma mère qui a tué Françoise, ma petite sœur...*

Ce soir, dans ton esprit, Françoise n'est pas morte d'une pneumonie à l'âge de sept mois, comme c'est le cas dans la réalité. Non, ce soir, tu m'offres une version de l'histoire dans laquelle ta mère dépose Françoise dans la neige en plein hiver, toute nue, pour qu'elle attrape froid, parce qu'elle n'en peut plus d'entendre le bébé pleurer. *Elle est morte gelée, te rends-tu compte de l'horreur...* Tu mets ton visage dans tes mains, tu pleures silencieusement.

Ce soir, voici ta vérité, voici ta vilaine mère qui tue ta sœur en la déposant dans la neige et toi, âgée de quatre ans, qui ne sait pas la défendre, qui ne peut pas la sauver. Tu dis, *elle savait que j'avais tout vu, ma mère, c'est pour ça qu'elle m'a toujours détestée.* Voici ta façon de trouver une origine à l'absence d'amour de ta mère.

Je ne sais pas quel genre de traces la perte d'une petite sœur laisse sur une enfant de quatre ans. Je ne sais pas non plus combien une mère non aimante peut nous hanter jusqu'à la fin de nos jours. Cette histoire, tu me la raconteras encore, à plusieurs reprises, suivant différentes versions : Françoise meurt de froid, Françoise meurt étouffée, Françoise meurt malade. Toujours, c'est la faute de ta mère. J'aimerais que cette horreur que ta démente a trouvé le moyen d'inventer disparaisse, mais je n'y peux rien.

Il y a quelques semaines, après que tu te sois désintéressée de la peluche-chien, nous t'avons offert un « chat thérapeutique » qui s'est avéré trop réaliste pour toi. Il avait la taille normale d'un chat, et grâce à des piles, il ronronnait, miaulait, ouvrait et fermait les yeux, levait une patte. Tu t'y es démesurément attachée. Lorsqu'il était hors de ta vue, tu le cherchais partout, jusqu'à tenter de te lever, de te déplacer sans ta marchette, d'arpenter ta chambre beaucoup plus que tes jambes ne pouvaient le supporter. Tu le nourrissais avec tes repas, le poil synthétique de son visage était recouvert de nourriture séchée. Un après-midi, ses piles sont tombées à plat. Maman t'a trouvée en larmes, inconsolable. Tu croyais qu'il était mort. Nous l'avons fait disparaître de ta vue.

Après le chien et le chat, les préposées t'ont apporté une poupée-bébé, comme celles que l'on donne aux petites filles pour qu'elles jouent à être des mères. Elle ne produit aucun bruit et a toujours les yeux ouverts. Toi-même, tu dis, *c'est pas un vrai bébé, hein, c'est juste une poupée, ça ?* et à la réponse affirmative tu ajoutes, *c'est pas grave, elle est fine quand même, toujours tranquille à part de ça...* Tu ne la déposes presque jamais, tu l'embrasses, la complimentes, lui donnes un biberon jouet, tu l'habilles, la déshabilles, c'est choquant, on s'habitue.

Parfois, tu oublies qu'elle est dans tes bras, et quand tu t'en aperçois, tu t'exclames, *c'est à qui, ce beau bébé-là ?*, ce à quoi je réponds toujours, *c'est le tien !*, ce qui te remplit de joie. La poupée te calme, te donne la sensation d'être aimée, utile, importante.

Hier, ton esprit a additionné ma présence à celle du bébé dans tes bras, et tu m'as dit, *elle est belle, ta fille*. J'ai manqué de volonté pour te corriger, pour te dire que ce n'était pas mon enfant. J'ai aimé que tu te méprennes sur l'identité de la poupée, que tu fasses de moi une mère. J'ai aimé imaginer avec toi que cette rencontre à trois avait lieu, que je te la présentais, que je pouvais en être fière. J'ai aimé te répondre, *merci, grand-maman, oui, elle est parfaite*.



Je ne sais pas beaucoup de choses sur les circonstances de ton mariage avec mon grand-père. Les détails que j'en connais ne suffisent sans doute pas à représenter la réalité. Je ne sais plus ce qui appartient à ce que tu m'en as dit autrefois, à ce que tu m'en dis aujourd'hui, ou à ce que vos enfants ont pu me raconter. Je ne sais plus à quel moment la version que je me raconte s'est cristallisée dans mon esprit. Mais je sais qu'elle est en partie inventée, construite, que j'ai moi-même ajouté le contexte d'une époque et de vos vies respectives pour remplir les trous qui resteraient vides autrement.

Je sais cependant, avec certitude, que tu as laissé ta famille et tes amies à Ottawa pour venir t'établir à Montréal avec ton jeune époux. Je sais aussi que même si tu désirais réellement avoir des enfants, tu aurais aimé poursuivre tes études, te cultiver, et avoir un mari avec qui nourrir ce désir d'apprendre. Mon grand-père n'a jamais satisfait ce désir. Je sais qu'il n'était pas un homme avec qui discuter musique, littérature et histoire.

Je ne sais pas ce que l'on ressent lorsque, dans son propre mariage, on se dit que l'autre n'est pas à la hauteur, que l'amour ne suffit pas. Je ne sais pas ce que produit en soi cette déception, additionnée de la résignation à rester mariée, coûte que coûte, pour le meilleur et pour le pire. Pour ces raisons, je ne t'en veux pas de déformer la réalité, de n'avoir conservé que le mauvais, d'oublier les moments heureux qui ont malgré tout existé. Je ne t'en veux pas de ne pas te souvenir de mon grand-père si tendre, si sensible, au cœur si grand. Je me souviendrai pour deux.

1956, quatre mois avant votre mariage

Ottawa, le 7 février, 1956  
mardi

Cher Trésor:

Hein qu'un petit mot  
pour te remercier de m'avoir  
téléphoné hier soir. Ça m'a valu  
plus qu'un million! Comme tu es  
gentil et comme je t'aime!

Aussi je veux te dire  
que je suis bien heureuse pour toi  
que tout soit réglé. Maintenant  
nous prions bien fort et tout  
ira bien tu verras! Si tu le veux  
j'écrirai à tante [redacted] pour que les  
religieuses puissent prier en action  
de grâce et également pour toi  
peux-tu en penser-tu?

Puis si tu le veux,  
je n'écrirai plus d'ici samedi  
me que nous nous verrons. Ça  
nous fera plus de choses à nous  
dire.

Ottawa, le 7 février 1956

*Cher Trésor :*

*Rien qu'un petit mot pour te remercier de m'avoir téléphoné hier soir. Ça m'a valu plus qu'un million ! Comme tu es gentil et comme je t'aime !*

*Aussi je veux te dire que je suis bien heureuse pour toi que tout soit réglé. Maintenant nous prions bien fort et tout ira bien tu verras ! Si tu le veux j'écrirai à tante C. pour que les religieuses puissent prier en action de grâce et également pour ton succès. Qu'en penses-tu ?*

*Puis si tu le veux, je n'écrirai plus d'ici samedi vu que nous nous verrons. Ça nous fera plus de choses à nous dire.*

Je suis en route vers toi. À la radio, j'écoute des gens discuter de la « fin de vie » et des conditions des personnes vivant en CHSLD, comme toi. C'est un échange intéressant, mais je sourcille en entendant l'expression *fin de vie*, que je déteste, utilisée presque systématiquement pour décrire les personnes âgées qui ne mènent plus une vie dite « normale », « utile », « productive ». On utilise à tort *fin de vie* alors qu'on cherche à dire simplement *vieillissant·e, âgé·e, aîné·é*.

Je ne cesse de me répéter que tu n'es pas en *fin de vie*, mais *en vie*, simplement. Le mot *fin* me fatigue, on dirait une béquille, un *diminuendo* à accoler à *la vie* pour en réduire l'importance. Il n'y a pas de raccourci à prendre pour raconter ta vieillesse, je ne veux pas qu'il soit possible de la résumer en y rapprochant ta mort prochaine présumée, en la contenant entre les murs de béton du centre d'hébergement où tu vas probablement mourir. Pour l'instant, ton cœur bat comme il le faisait au premier jour de ton existence et tu mérites que j'écrive chaque jour où tu continues de vivre.

Cours de piano, jeudi matin, 9h00.

Entre deux gammes, nous parlons de tout et de rien, Jean et moi, du temps qu'il fait, de politique, de Leonard Cohen, des Îles de la Madeleine, de la vieillesse, de la mort, et soudain, Jean déclare : « Ce sera le suicide avant le CHSLD, pour moi. »

Je pense immédiatement à toi qui, au même instant, es sans doute dans la solitude de ta chambre beige, sombre et mal aérée. Je pense aussi que si tu t'étais enlevé la vie, il y a quelques années, en ayant une quelconque intuition des pertes cognitives à venir, sans aucun doute je t'en aurais voulu, je ne te l'aurais jamais pardonné. Je pense à ce *nous* que nous formons et qui n'aurait pas existé, je pense que je n'aurais appartenu à aucun *nous*, que je n'aurais eu personne avec qui combler l'absence.

L'après-midi a été agréable, sans drame, sans incident. Tu étais de bonne humeur et nous avons fait une longue promenade au bord du fleuve. Je t'ai mis *The Sound of music* avant de partir. Tu berçais ton bébé et tu étais calme. Lorsque je t'ai dit que j'allais revenir samedi, tu m'as dit, *je vais t'attendre avec anxiété*. Je t'ai corrigée : *tu veux dire que tu vas m'attendre avec impatience ?* et tu as répété, *oui, c'est ça, je vais t'attendre avec anxiété*.

La dernière fois que tu fais une tarte.

La dernière fois où tu vas au salon de coiffure.

La dernière fois que tu vois un lac.

La dernière fois que tu fais un achat, que tu manges chez St-Hubert, que tu envoies un courriel, que tu lis un livre.

La dernière fois que tu prends une douche debout, que tu montes dans une voiture, que tu déposes tes doigts sur les touches d'un piano, que tu t'habilles seule, que tu croques dans un épi de maïs, que tu parviens à te rendre à la toilette avant qu'il ne soit trop tard, que tu peux dire le nom de tes six petits-enfants, que tu te lèves sans aide, que tu écris une phrase lisible.

La première fois où tu ne sais pas dans quelle ville tu te trouves.

La première fois où la ligne du temps se fige, se casse, puis se raccommode dans une chronologie impossible.

La première fois que tu te demandes pourquoi tu n'es pas chez toi, où est ton mari, quel âge tu as.

La première fois que tu regardes *The Sound of Music*, et que l'histoire ne te dit rien.

La première fois que tu penses que ta mère est encore vivante, qu'elle va surgir, te causer du tort.

La première fois où, plutôt que de prendre la fourchette qui se trouve tout près de l'assiette, tu plonges tête première, dents devant, pour manger ton repas.

La première fois que tu me dis, *qui es-tu, toi, ma chouette ?*

Tu dors quand j'arrive, comme souvent, mais cette fois, ton réveil n'est pas brusque (parfois, tu cries), tu as seulement un air de surprise en entrouvrant les yeux. Tu restes étendue, ne tentes aucun geste pour te lever, commences à bouger les lèvres, mais ne produis aucun son. Je m'approche et saisis ta main, t'interroge du regard, me penche vers toi. Tu me chuchotes, *embrasse-moi*, et bien sûr, je m'empresse de le faire, je t'embrasse la main, puis le front, je caresse tes cheveux, qu'est-ce qui se passe grand-maman, *le bon Dieu s'en vient me chercher*. Tu le sens, il y a une place au ciel qui t'attend, ce sera mieux qu'ici, il y a beaucoup de gens aimés là-haut et, tu l'espères, beaucoup de musique classique, *hein il y a de la musique au ciel, ma chouette*? Sans doute, grand-maman, puisque Chopin, Beethoven, Mozart y sont, et ils doivent bien s'occuper à quelque chose, peut-être même qu'ils ont écrit de nouvelles compositions? Cette idée te fait plaisir, alors tu veux partir, *je pars, je n'en peux plus*, et je panique, non, pas tout de suite, je ne peux pas, reste encore, je vais mettre l'album des Préludes de Chopin que tu aimes, je t'en prie, reste encore, reste encore, reste encore, reste encore.

Tu m'as mise dans un tel état. Je tremble et je pleure, convaincue tes émotions et tes paroles, par ce réveil/sommeil irréel dans lequel tu t'es trouvée. Nous avons joué la scène finale, tu m'y as entraîné, mais c'en était trop alors je suis sortie de ta chambre pour respirer un grand coup. Quand j'y suis entrée à nouveau, tu étais assise sur le bord de ton lit, immobile, comme l'enfant que l'on tire du sommeil, et tu as dit tout bonnement, *je te prendrais un bon café, ma chouette*. Tu t'es mise à parler de chats (affichés sur ton mur), de ton fils astronaute (il est ingénieur), et des épisodes rafistolés de ton enfance ont émergé, tu as entamé ton bavardage habituel, et le rideau est tombé, fin de l'acte pour aujourd'hui.



Une autre nuit sans sommeil.

Je voudrais t'écrire, mais ça ne vient pas non plus. Je m'installe plutôt au clavier, les écouteurs sur les oreilles, et je commence à jouer la *Rêverie* de Debussy que je travaille depuis six mois. J'aimerais te la jouer à Noël. La deuxième page de la partition me pose un défi, les écarts entre les doigts sont grands, je n'arrive pas à produire des sons nets. Jean me répète chaque semaine, *ça viendra, il faut persister*. Mes doigts se déposent sur les touches, j'entame la première phrase de la main gauche, je suis lancée, je me répète *continue, n'abandonne pas*, mais je ne sais pas si je pense à la musique, à ma recherche de sommeil, à toi, ou à mon bébé qui n'existe pas.

2006

Mardi 26 décembre Neige 10 08

Mauvaise nuit, réveillée souvent et long temps  
Je me lève vers 7 heures décidée de faire un  
bon ménage, le lavage et le repassage qui  
s'accumule depuis lundi dernier. Ce que je  
fais et termine vers 230. Comme je suis  
passablement je prends du sirop et me couche  
dans le lady-boy et dors, dors, me lève pour  
commencer à reprendre à [redacted] mais incapable  
de me tenir les yeux ouverts je retourne à ma  
chaise, dort jusqu'à 5 heures mange des toast

*Mardi 26 décembre                      Neige                      1°                      0°*

*Mauvaise nuit, réveillée souvent et longtemps. Je me lève vers 7 heures décidée de faire un bon ménage, le lavage et le repassage qui s'accumule depuis lundi dernier. Ce que je fais et termine vers 2<sup>30</sup>. Comme je tousse passablement je prends du sirop et me couche dans le lazy-boy et dors, dors, me lève pour commencer à répondre à P. mais incapable de me tenir les yeux ouverts, je retourne à ma chaise, dors jusqu'à 5 heures, mange des toasts.*

Nous regardons un album photo. Celui de l'époque où tu étais guide dans le mouvement scout catholique. Tu en as fait partie pendant cinq ans. Cinq ans à faire des expéditions, à chanter, à apprendre la survie en forêt, à travailler de tes mains, à t'amuser, à créer des liens d'amitié avec d'autres filles. Tu te rappelles les noms des complices de ces aventures : Solange Brisebois, Marie Villeneuve, Esther Séguin. Tu me racontes qui elles étaient, leur personnalité, leurs forces. Tes souvenirs sont précis, tu n'hésites pas.

Sur une photographie, tu es grimpée sur les épaules d'une copine, un maillet à la main, et tu fais un grand geste pour enfoncer le pieu de la tente dans le sol. L'expérience ne semble pas concluante, plusieurs filles autour de vous, toutes riant, ta copine et toi aussi. Je ne connais rien de toi dans cette image.

Une autre : au bord d'un cours d'eau, tu te relèves, un air de surprise au visage, la jupe toute mouillée, tu es tombée à l'eau. Tu tends les mains vers la photographe, l'air de dire, *viens m'aider !*

Ma préférée : tu es couchée dans l'herbe folle et sèche, les yeux clos, comme aveuglée par le soleil. On ne voit que le haut de ton corps, et celui d'une amie couchée près de toi, le visage tourné vers le tien. Elle te regarde, tu souris.

Dans la marge : juin 1954. Dix-neuf ans. La vie devant toi.

Petite vengeance réjouissante, que seule la démence rend possible :

*Une fois, ma mère m'a dit que quand j'arriverais au ciel, le bon Dieu m'enverrait direct chez le diable. J'y ai dit, c'est parfait Maman, tant que vous êtes pas là où on va m'envoyer ! Oh qu'elle était pas contente !*

Et tu éclates de rire.

Ce qui est encore toi, l'a toujours été :

Ton petit côté malcommode, ton intransigeance, tes répliques tranchantes.

Ce que tu aimes dans ton café (deux laits et un sucre et demi, même si tu prétends n'en vouloir qu'un seul).

Les mouvements incessants de tes mains lorsque tu écoutes de la musique.

Ta manière de froncer les sourcils et de pincer ta bouche quand tu n'aimes pas ce que je raconte ou ce que je porte (des jeans troués, par exemple).

Ton inquiétude sans cesse renouvelée qu'il arrive quelque chose de grave à tes enfants et petits-enfants.

Les inclinaisons de ta voix, le ton que tu emploies, ton rire aigu.

Ta manière de tapoter mes mains comme geste d'affection.

Les mots que tu utilises pour me dire au revoir, toujours les mêmes, à *bientôt ma chouette*, en me soufflant des baisers.

Je te trouve encore au lit et en jaquette à 14h00. Une préposée m'informe que tu as refusé de te lever et de recevoir ton bain ce matin. C'est assez évident à l'allure de tes cheveux, relevés vers le haut, et les plis de l'oreiller imprimés sur le côté droit de ta tête. Je t'encourage à sortir du lit, tu n'en as pas envie, la préposée m'aide en jouant la corde de la culpabilité, *allez Madame, vous avez de la belle visite*, et tu finis par accepter. Faire ta toilette et t'habiller prendront plus de vingt minutes, tu fais chaque geste les yeux mi-clos, la bouche pâteuse, en marmonnant, ton corps tendu vers le sommeil qui ne te lâche pas.

Il fait un temps magnifique et je t'emmène à l'extérieur. Tu es mignonne avec ton chapeau de paille et tes lunettes de soleil (tu les as gagnées au bingo la semaine dernière). Tu t'endors encore. Par intermittence, tu te réveilles et me racontes une anecdote décousue avant de te réassoupir.

Je pense : ton placotage incessant me manque. Je pense : tu ne peux pas mourir.

Je fais un rêve récurrent dans lequel j'ai un enfant, mais c'est une personne âgée. Ce n'est pas toi, c'est un garçon, ou plutôt un vieux monsieur, replié sur lui-même, avec de grandes pantoufles et une robe de chambre rayée bleu et vert. Je l'observe, je sais qu'il est mon enfant, mais je ne suis pas là, avec lui. Il est seul, malade, il n'a plus personne pour prendre soin de lui et pourtant, il survit. Dans mon rêve, je suis désemparée et impuissante, je ne peux pas lui venir en aide. Il survit à l'absence de mon amour de mère et je n'ai jamais rien ressenti d'aussi terrible.

Je ne sais pas comment il est possible que mon désir d'enfant résiste, mais voilà, il résiste. Je ne sais pas comment il est possible que tu sois toujours en vie, mais voilà, tu es toujours là, vivante envers et contre tout. On ne peut pas toujours expliquer la résistance des corps, des cœurs, de l'amour qui cherche à s'offrir. On ne peut pas toujours expliquer pourquoi on s'accroche avec tant d'ardeur sur le fil le plus fin, sur la corde la plus fragile. Le sais-tu, pourquoi, grand-maman ?



2011

Samedi 20 septembre Beau et chère,

Quelle pelotee!! Et comment raconter  
ce qui est arrivé quand ta mère s'est  
déroulée entre les murs de l'Hôpital et  
en passant chez IGH! Heureusement  
qu'il y a la télé seulement tes derniers  
jours (folle). Mercredi visite à Dr [redacted].  
Mon scan cérébral a démontré qu'il n'y  
avait aucune dégénérescence à mon service  
"pour une femme de 78 ans!" c.a.d. qu'il n'y  
pas "idéci" comme dans le cas de l'Alzheimer  
ou de démence! Bravo je suis ravie  
avec tout ça! En lisant je suppose!

*Samedi 20 septembre. Beau et chaud.*

*Quel silence !! [8 jours sans écrire dans ton journal] Et comment raconter ce qui est arrivé quand ta vie s'est déroulée entre la maison, l'Hôpital et en passant chez IGA ! Heureusement qu'il y a la télé autrement tu deviens fou (folle). Mercredi visite à Dr. C. Mon scan cérébral a démontré qu'il n'y avait aucune dégénérescence à mon cerveau 'pour une femme de 78 ans !! c.a. d qu'il n'a pas « rétréci » comme dans le cas de l'Alzheimer ou de démence ! Bravo je vais mourir avec toute ma tête !! En lisant je suppose !*

Tu m'exaspères aujourd'hui. Tu ne cesses d'émettre des critiques et d'adresser des reproches à tes victimes habituelles, ta mère et ton mari. J'installe *The Sound of Music* avec l'intention malhonnête de te faire taire. Dès que les premières notes de la musique d'ouverture se font entendre, je suis transportée dans le salon de ta maison, couchée sur le ventre au milieu du gigantesque tapis rose et fleuri, le menton appuyé dans les paumes de mes mains, les pieds qui s'agitent dans le vide. Je m'emballe à l'idée de chanter avec les Von Trapp dans un anglais d'enfant qui ne parle ni ne comprend cette langue. Et toi, tu es derrière moi, tu repasses des vêtements, ou tu tricotes, ou tu fais du casse-tête, et tu fredonnes déjà. Maria apparaît à l'écran et tu te mets à chanter avec elle : *The hills are alive, with the sound of music...* Ta voix est claire, elle est juste, feutrée, tendre. Je joins la mienne pour la suite du couplet : *with songs they have sung, for a thousand years...*

Je suis tour à tour dans la chambre du CHSLD, en Autriche, et dans le chalet de mon enfance, avec toi. Nous trouvons un terrain d'entente dans la musique, un espace d'apaisement, de sérénité, car nos cœurs, comme celui de Maria, préfèrent chanter.

Tu ne liras jamais ces lignes.

Je sais tout de même que ce n'est pas le récit que tu aurais voulu que j'écrive sur toi. Tu n'aurais pas aimé que je montre tes failles et tes faiblesses, tu aurais sans doute voulu que je te présente sous ton meilleur jour, en pleine gloire, en plein contrôle. Mais je n'essaie pas de faire un portrait de toi, je n'essaie pas de raconter ta vie entière ni de traduire la manière dont tu expérimentes la démence, la vieillesse. Je ne peux pas entièrement dire qui tu es, qui tu as été, car il y a une mise en texte, un assemblage, une chronologie qui donneront toujours un angle à ton histoire : le mien. Malgré mes tentatives de te céder la parole, cette limite existe, ce n'est pas toi qui te livres. Comment faire pour écrire moins *sur* toi, et davantage *avec* toi, *vers* toi ?

Quelque chose de particulier dans ton attitude, ton humeur. Plus pimpante qu'à l'habitude, plus facile à faire rire, plus lucide. Nous écoutons un album de valse, c'est joyeux, tu adores cette musique. Tu essaies de siffler l'air d'une pièce et aucun son ne sort — tu te fais rire.

Nous réussissons même à jouer aux cartes, ou à peu près (c'est à ton tour et ça fait quatre fois que tu piges). Tu trouves que j'ai trop bien brassé, *pas moyen de faire ma suite de quatre !* À mon tour, je réfléchis un instant aux cartes dont je veux me débarrasser. Nous nous laissons bercer par la musique, puis, tu me demandes, comme ça, sans préavis, *qu'est-ce que tu veux le plus dans ta vie, ma chouette?*

Ça me prend totalement de court. Tu me poses habituellement si peu de questions. Tu me fixes droit dans les yeux, tu attends une réponse, c'est sincère, et j'ai l'impression que soudain, tu me vois, tu me reconnais entièrement. Je suis décontenancée, je cherche un mensonge, mais rien ne sort de ma bouche, rien d'autre que la vérité, je parle presque malgré moi, je n'arrive pas à retenir les mots, *un bébé, grand-maman, ce que je veux le plus au monde, c'est un bébé.*

Tu dis, *ah oui ?* et je te dis que je ne peux pas. Au bout d'un moment, tu ajoutes : *ah non ?* et je secoue la tête. Nous restons ainsi, en silence, quelques instants.

Tu es la première personne qui tolère ce silence, sans explications.

Certaines de tes histoires récurrentes commencent à pâlir, à rétrécir. Je constate que tu n'as plus parlé de notre voyage à Vienne depuis des mois. Tu l'as oublié, ta mémoire l'a effacé, c'est terminé, le voyage imaginaire n'aura pas lieu parce qu'il était rendu possible par la parole et que nous n'en parlerons plus.

Ton état se dégrade, la physiothérapeute a recommandé que l'on te change de chambre, car celle-ci est trop étroite pour le lève-personne, sans lequel tu ne parviens plus vraiment à te lever. Ta nouvelle chambre est plus grande et plus lumineuse, mais on y retrouve le même éclairage d'hôpital, les mêmes murs beiges écaillés, les mêmes surfaces abîmées et collantes.

Ce déménagement t'insécurise, te fragilise. Nous avons d'abord placé ton fauteuil au bord de la fenêtre, avec vue sur la cour de l'école primaire voisine. On pensait que tu aimerais voir les enfants aux récréations. Ça ne produit pas l'effet escompté : chaque fois que la cloche se fait entendre, tu t'affoles à l'idée d'être en retard pour aller chercher tes enfants. Nous déplaçons le fauteuil. Tu as maintenant une vue sur la toilette.

Malhonnêteté dans l'écriture :

Ne pas écrire que les visites ne durent rarement plus que deux heures, que je ne peux pas te supporter plus longtemps.

Ne jamais mentionner qu'il y a une deuxième grand-mère, la mère de mon père, elle aussi bien vivante. Qu'elle mériterait aussi mon attention, mes soins, mais que je lui rends rarement visite, que je ne suis pas aussi altruiste qu'il y paraît.

Sélectionner les fragments de tes journaux qui m'arrangent, ceux qui parlent de moi, ceux qui m'émeuvent ou qui s'emboîtent bien dans mon récit.

Choisir ce que je révèle de toi, modifier ton histoire pour la rendre plus littéraire, écumer le plus laid, le moins glorieux, ce qui ferait de toi une mauvaise héroïne.

Ne pas écrire que si mon enfant avait existé, comme je l'ai désiré, je ne serais pas aussi présente pour toi. J'écrirais sur l'enfant, et non sur toi.

Ça se passe la veille de mon entrée au secondaire. Tu es chez moi pour quelques jours, tu aides mes parents avec la préparation de la rentrée scolaire. Tu en profites pour me donner une petite leçon sur l'importance de l'éducation.

Tu me racontes que tu étais première de classe à l'école et qu'à la fin de ta douzième année, on t'avait offert une bourse pour poursuivre tes études à l'école normale. En apprenant cela, ta mère est allée rencontrer, à ton insu, les sœurs qui dirigeaient l'école pour exiger que la bourse ne te soit remise que dans le cas où tu t'engagerais à devenir toi-même une religieuse. Lorsque cet ultimatum t'a été donné, tu as refusé net et la bourse a été remise à une autre étudiante. Tu n'as pas pu poursuivre tes études et Henriette est la seule personne à blâmer. Tu me racontes cela pour que je mesure la chance que j'ai d'étudier, mais peut-être aussi celle d'avoir une mère aimante, soutenante.

Henriette reste pour moi insaisissable, fuyante. Aujourd'hui, quand tu parles d'elle sans aucun souvenir tendre, je veux être solidaire, je veux la détester avec toi. Mais je tente aussi d'imaginer sa vie et de comprendre les conditions qui étaient les siennes, j'essaie de me projeter avec douze enfants à ma charge et de m'injecter une fatigue éternelle dans le corps. Je tente d'imaginer ce que c'est d'être préoccupée par l'argent, de subir un mariage sans amour, de ne pas connaître le désir et la liberté sexuelle, de ne pas avoir d'amies, d'avoir les chevilles enflées et un mal de dos constant, de ne pas écrire, de ne pas lire, de prier sans que jamais rien n'advienne, de ne pas se donner le droit de rêver, de perdre une enfant âgée de sept mois. A-t-elle réagi à cet événement avec toute la froideur que tu lui attribues ? Ou a-t-elle été atterrée, désespérée ? Y a-t-il eu un quelconque espace dans sa vie de mère et d'épouse pour qu'elle puisse vivre son deuil, ou a-t-elle simplement prié davantage, cuisiné davantage, nettoyé davantage, jusqu'à l'épuisement ?

Elle est morte à l'âge de 71 ans, d'une très courte maladie, sans doute à bout de souffle, sans avoir eu le temps de découvrir qui elle était, sans avoir éprouvé le luxe de désirer, d'être libre, et à t'écouter la dépeindre, sans être parvenue à trouver un seul élan de tendresse.



C'est une version à la fois magnifiée et horrifiée de sa vie que j'invente. Je ne sais rien de son existence ni de la manière dont elle a pu la mener. Mais je veux reconnaître que cette femme, qui t'a mise au monde, a sans doute vécu dans une abnégation douloureuse. Je veux la faire apparaître, comme toutes les femmes des générations qui nous ont précédées, celles qui se sont battues pour que nous ayons de meilleures vies autant que celles qui n'en ont pas été capables, celles qui ne voulaient pas que leurs filles poursuivent leurs études ou qu'elles connaissent des mariages d'amour. Je ne veux laisser aucune d'entre elles derrière nous. Je possède sans doute la liberté d'écrire grâce à ces femmes, à Maman, à toi, à ta mère.

Tu m'en voudrais pour ceci : je l'aime un peu, Henriette.

Peur de te dépeindre comme une personne désagréable et de me présenter comme si j'étais au-dessus, meilleure que toi. Peur que l'écriture crée une hiérarchie entre nous parce que c'est moi qui écris.

Peur de ne pas laisser suffisamment d'espace à ta voix, à ta musique.

Peur de ne pas respecter ton intimité, en révélant différents aspects de ta vie, en commentant tes journaux, alors que tu es là, vivante.

Peur de t'enlever de la dignité en écrivant des morceaux de ta déchéance, de tes pertes d'autonomie.

Peur que ce ne soit pas touchant.

Peur que la famille lise.

Peur d'imaginer que si tu lisais ceci, tu m'en voudrais.

Peur que l'écriture et le réel se sont si solidement liés que si je cesse d'écrire, tu meures.

Honte d'avoir écrit la dernière phrase.

Honte de te mettre en scène comme un personnage.

Honte de passer plus de temps à écrire ce texte qu'avec toi.

Honte de me demander si je prends soin de toi pour toi ou pour moi.

Honte chaque fois que je fais des rapprochements entre toi et le bébé que j'aimerais avoir.

Honte de rêver encore qu'un jour, tu prendras mon enfant dans tes bras.

Je passe le seuil de ta chambre sans bruit. Je te regarde, assise dans ton fauteuil, les yeux bien ouverts, l'air hagard. Tu n'as pas remarqué ma présence. Tes épaules sont lâches, ta peau molle, tes jambes s'évadent de toi vers les bras du fauteuil, ta tête penchée vers l'avant, des petits cheveux fous en bataille sur ton front. Tes mains sont croisées au-dessus de la poupée qui « dort », son visage dans ton cou. Si le désespoir pouvait être pris en photo, ce serait cette image.

Je te fixe une, deux, trois minutes, en pensant à toutes les heures que tu passes ainsi, dans l'alternance entre le silence de ta chambre, les cris fréquents dans le couloir, le bruit des chariots qui roulent, la musique de la radio du salon syntonisée sur une chaîne de radio commerciale qu'aucun·e résident·e n'a envie d'écouter. Tu es parfaitement immobile. Rien ne veut plus vivre dans ton corps. Tu es épuisée de survivre. Je ne m'y habitue pas.

Cours de piano, jeudi matin, 9h00.

Nous travaillons toujours la *Rêverie*.

J'essaie de jouer avec douceur, de rendre mon interprétation plus tendre encore, je n'y arrive pas, mes doigts sont tendus lorsque Jean m'écoute, je perds ma souplesse. Ce n'est pas simple de partager sa musique avec les autres. Il y a quelque chose de profondément intime dans le geste de jouer, de produire le son et de le donner à écouter. Jean me dit de ne pas négliger l'émotion, mais c'est précisément ce que je cherche à cacher. Si je laisse filer l'émotion par le bout de mes doigts, je perdrai la musique, elle cessera d'être un refuge, l'absence y fera son nid comme dans le reste de ma vie.

Jean ne sait pas, il ne peut pas deviner. Je fais semblant d'incarner le morceau pour lui faire plaisir. Il y a des douleurs qui doivent rester secrètes.

Et toi, as-tu cherché à dissimuler des chagrins sous la musique ?

Tu répètes souvent, *mes enfants, c'est toute ma vie.*

Ton rôle de mère est au cœur de ton identité, et pourtant, je choisis précisément de l'ignorer. Si je fais ce choix, c'est d'abord parce que tout ce que je pourrais dire de ta maternité serait teinté par le regard que je porte sur ma mère, ta fille, par ce que je crois comprendre de la partie d'elle qui vient de toi, de l'amour que tu lui as offert, mais également des souffrances que tu lui as causées. Ma lecture de votre histoire sera toujours injuste : je me rangerai toujours de son côté, comme je le fais pour toi avec Henriette. Les parents ont toujours tort.

Et puis parce que ce n'est pas à moi de raconter ta relation avec mes oncles et tantes, dont j'ai été témoin seulement partiellement, à distance inégale, avec mes yeux d'enfant.

Et peut-être parce que ça m'arrange, aussi, de laisser un trou, de faire un bond sans explications, peut-être que mes excuses ne servent qu'à éviter de parler de l'importance du rôle de mère dans une vie, peut-être que je cherche à me prouver qu'il est possible de raconter toute l'histoire d'une vie de femme sans parler de ses enfants, sans la définir seulement par son rôle de parent. Comme si je tentais de me convaincre que sans les enfants la vie continue de se tenir, qu'elle trouve son sens quand même, que ça ne s'effondre pas.

Je devrais être déjà en route vers toi, mais toutes les raisons sont bonnes pour repousser l'heure de mon départ. J'appréhende ton humeur du jour. Je sens que je ne suis pas dans de bonnes dispositions pour une autre des histoires trafiquées par ta démence, pour t'écouter démoniser ta mère, critiquer mon grand-père, transformer tous·tes les résident·es du CHSLD en voleur·ses. Je n'ai pas l'énergie nécessaire, aujourd'hui, pour regarder ton visage rougi et enflé, ta bouche enfoncée vers l'intérieur quand tu oublies de mettre ton dentier, ton corps affaissé dans ton fauteuil, tes vêtements salis par la nourriture que tu échappes, tes mains mal nettoyées après les repas. Je ne souhaite pas, aujourd'hui, être témoin de ta couche qui déborde et de l'odeur nauséabonde qui se répand dans ta chambre, des cris des autres vieillard·es dément·es qui s'agitent sans cesse dans le couloir, des préposé·es à la course et toujours indisponibles, de la bouillie qu'on te sert comme repas, de la lumière blafarde projetée par les néons et du vacarme incessant du système de ventilation. Je n'ai pas envie de déposer mes mains sur les surfaces collantes de tes meubles ni d'apercevoir les éclaboussures de café au bas des murs, la peinture écaillée, la toilette mal nettoyée, la poussière accumulée, toute cette saleté qui te sert de décor. Je ne sais même pas si j'arriverai à te sourire lorsque tu me diras, comme chaque fois que j'entre dans ta chambre, *Oh ma chouette, la belle visite*, car cet instant de reconnaissance ne durera pas, le cirque qui s'opère dans ta tête va se mettre en marche, et malgré l'habitude, je serai surprise par un de tes propos ou de tes comportements, surprise par mon rôle de funambule dans l'absurdité qu'est devenue ta vie.

Quand je lis ton journal, écrit l'année de tes seize ans, je t'imagine, penchée au-dessus de ce tout petit cahier, grand comme la paume de ma main, pour y noter frénétiquement les événements ordinaires ou singuliers qui meublent ta vie de ton écriture minuscule, propre, d'une droiture exemplaire. Je t'imagine le faire de manière un peu solennelle, comme n'importe quelle adolescente qui confie ses amitiés, ses amours, ses performances scolaires, ses préoccupations, à une destinataire imaginaire.

Je pense à ton désir, qui vient de si loin, de marquer le temps, de l'inscrire, de le souligner, je pense à toi qui soulèves la poussière sur ton passage, à toi qui vis, qui t'animes devant le monde qui s'ouvre à toi. Je pense à ce désir d'écrire qui est né, qui a été nourri, qui ne t'a jamais quitté, qui t'a fait noircir des milliers de pages.

Je pense à toi qui auras passé une vie à laisser des traces des jours qui passent et ne reviendront pas.

Je pense au désir d'écrire que tu as su me transmettre.

2017

Dimanche 20 août!

Je viens de me relire -  
en partie et ma foi! c'est effrayant d'écou-  
si mal.

Jeune, à l'école une religieuse me  
dit: Vous avez une belle écriture et l'écriture  
est le reflet de votre âme! Oh boy! Je  
dois avoir l'âme "barbouillée"! Mais je  
dois m'appliquer à bien écrire! Ça n'a  
pas "d'allure" d'écrite aussi mal.

2000  
Et p.m. j'attends mes filles qui  
viennent enlever rideaux et stores car  
lundi nouvelles fenêtres! J'ai hâte de voir  
cela! Pourvu que ça ne cause pas de  
nouvelles dépenses! On verra bien. En  
attendant je dois "occuper" ma journée!  
Oh! oui? Comment? Lecture et télé...  
Rien de bien existant! J'ai hâte de rece-  
voir mes "Call the midwife".

Dehors c'est beau et  
tranquille même les arbres ont leurs dimanches  
de congé!

Ca me rappelle nos dimanches à



*Dimanche 20 août !*

*Je viens de me relire — en partie et ma foi ! C'est effrayant d'écrire si mal.*

*Jeune, à l'école, une religieuse me dit : Vous avez une belle écriture et l'écriture est le reflet de votre âme ! Oh boy ! Je dois avoir l'âme « barbouillée !! Mais je dois m'appliquer à bien écrire ! Ça n'a pas « d'allure » d'écrire aussi mal.*

*\*2000 \$  
Cet pm. J'attends mes filles qui viennent enlever rideaux et stores car lundi nouvelles fenêtres ! J'ai hâte de voir cela ! Pourvu que ça ne cause pas de nouvelles dépenses ! On verra bien. En attendant je dois 'occuper' ma journée !! Ah ! Oui ? Comment ? Lecture et télé. Rien de bien excitant ! J'ai hâte de recevoir mes 'Call the midwife.*

*Dehors c'est beau et tranquille même les arbres ont leurs dimanches de congé !*

*Ça me rappelle mes dimanches à —*

C'est ton bilan annuel de santé avec l'équipe du CHSLD, je suis fébrile et émotive, comme si j'attendais un miracle, comme s'il y avait un espoir que tu « guérisses ».

Nous n'apprenons rien de nouveau, tes facultés diminuent et la médecin dit qu'il faut maintenir ce qu'il te reste : ta capacité à te nourrir seule et à t'exprimer clairement. Elle dit, *en comparaison à d'autres résident-es, c'est déjà beaucoup*, et je lui en veux pour cette phrase de trop, je lui en veux de te réduire à deux petites facultés et à s'en féliciter, je lui en veux de ne pas s'effondrer en disant que tu ne sais plus que manger et parler.

Elle nous explique qu'avec ton type de démence, on n'assiste pas à des pertes graduelles, mais à des pertes « en escalier », et que du jour au lendemain, tu pourrais cesser de faire ce que tu savais faire la veille. Cela dépend de ton état de santé en général, de la vitesse de progression de la maladie, et on ne peut pas savoir quelle est la prochaine marche sur laquelle tu t'apprêtes à poser le pied. Je comprends la métaphore que la médecin utilise. Pourtant, chaque fois que tu perds soudainement une faculté cognitive, un savoir, une aptitude physique, je n'ai pas l'impression que tu descends un escalier, j'ai l'impression que tu tombes en chute libre.

Nostalgie dérisoire de l'époque où tu pouvais te rendre en marchette à la salle de bain, où tu tentais de faire des suites et des paires avec les cartes à jouer, de gribouiller dans un cahier des phrases illisibles, d'identifier des gens sur des photographies. Maintenant, tu ne cherches même plus à prétendre que tu es capable de faire ces choses-là.

Tu y vas d'un autre aveu scabreux sur ta mère, tu ressasses encore et encore les histoires de bulletins ignorés, de récitals où elle n'est pas venue, de gestes d'affection qu'elle n'a jamais posés. Je hoche la tête, valide tes impressions, te souris, te caresse le dos.

J'apprends beaucoup avec toi. J'apprends à ne pas anticiper, à rester au plus près des mots que tu prononces, un à un, pour éviter de me lasser ou de manquer d'empathie. J'apprends que démêler le vrai du faux est sans intérêt, que je ne suis pas ici pour rétablir les faits sur ta vie et les personnes qui l'ont partagée. J'apprends que la vérité, c'est ici, dans ce que tu me dis, dans la sincérité de ton regard.

J'apprends aussi le pouvoir des mots. Au fond, je n'invente pas grand-chose. Tout ce qui s'écrit vient de toi, de la spirale dans laquelle m'entraînent ton langage et tes histoires.

Rêve terrible cette nuit.

Je décide que je t’emmène en vacances quelques jours, coûte que coûte, malgré ta maladie. Nous sommes dans ta chambre au CHSLD, Maman est là, elle trouve l’idée mauvaise, mais je suis décidée, et toi tu ne pourrais pas être plus heureuse. Ton allure est celle d’il y a vingt ans, tes cheveux sont teints, remontés, tes joues maquillées, les paupières aussi, tes vêtements soignés. Nous sommes prêtes à partir.

Coupure.

La scène suivante se déroule dans une jolie ville, on dirait San Francisco, les rues sont pentues, nous avons rendez-vous pour nous faire coiffer toutes les deux. Tu es en fauteuil roulant, mais je n’éprouve aucune difficulté à te pousser, il n’y a aucun poids, tout est léger. Au salon de coiffure, je me fais couper les cheveux aux épaules, et toi tu fais boucler et teindre les tiens, ton visage est lumineux, ta peau d’une clarté déroutante et tes yeux gris-vert scintillent encore davantage avec ces nouveaux cheveux roux foncé. Tu es magnifique.

Coupure.

Soudainement la ville est la proie de flammes, nous sommes devant l’hôtel et tout le monde fuit à pied. Nous n’arrivons pas à nous échapper, ton fauteuil roulant est maintenant trop lourd pour que je puisse te pousser dans les rues abruptes, je hurle aux passant·es, *comment je fais pour la sauver, comment je fais pour la sauver*, et toi, tu tentes sans cesse de te lever sans y parvenir, tu cries, *JE VAIS MARCHER !* avec une détermination féroce, mais tu n’y arrives pas. Je ne sais pas quoi faire, je te perds de vue dans la fumée épaisse qui nous entoure, la chaleur est étouffante, je panique car je ne sais plus où tu te trouves, je ne sais pas si la difficulté que j’éprouve à respirer est causée par la fumée ou par la peur de t’avoir perdue.

Je me réveille.

Je ne t’ai pas sauvée.

Tu as fondu en larmes en me voyant arriver. Tu étais assise dans ton fauteuil, je me suis empressée de m'asseoir devant toi et tes mains ont immédiatement saisi les miennes. Tu pleurais à gros sanglots, tu as penché tout ton corps vers l'avant jusqu'à appuyer ton front sur le mien, et tu as dit d'une voix presque inaudible, *je suis tellement malheureuse, ici*. Nous sommes restées ainsi, sans bouger, pendant de longues minutes, je suis restée sans mots, car il n'y avait rien à ajouter et parce qu'aucune fausse promesse n'aurait réparé quoi que ce soit.

Sur le chemin du retour vers chez moi, j'ai repensé à tes pleurs et à tes paroles, *je suis tellement malheureuse, ici*, j'ai essayé de me rappeler les mots exacts que tu avais prononcés, j'ai joué à nouveau ton désespoir pour le garder fraîchement en mémoire, et j'ai commencé à formuler des phrases, comme si j'écrivais dans ma tête la scène qui venait d'avoir lieu.

J'ai pensé à la première phrase de ce fragment, *tu as fondu en larmes en me voyant arriver*, je ne pensais pas directement à toi qui souffrais, mais plutôt à mon projet d'écriture et à la façon dont j'allais transposer en mots ta souffrance.

Il y a ça, aussi, entre les lignes du texte : ma honte de transformer ta détresse en objet littéraire.

Constat : mes visites ne changent rien aux conditions intolérables qui sont les tiennes, et les bienfaits de ma présence auprès de toi sont éphémères. Il y a bien le mot « mère » dans *éphémère*, peut-être que cela signifie que même si je tente de t'aimer comme une mère, je n'y peux rien, que tu mourras ainsi, au bout de la souffrance accumulée des années.

Je ne sais plus ce que j'écris. Les récits de vieillesse doivent se terminer avec la mort. Les récits de désir d'enfant doivent se terminer avec la vie. J'ignore comment atteindre l'un ou l'autre de ces dénouements.

La fois où nous cherchons ton dentier partout, sous les draps de ton lit, dans tes tiroirs, ton fauteuil, ton soutien-gorge, pour le trouver dans la poubelle, coincé entre ta couche souillée, une serviette de table usée et un cœur de pomme. Une préposée le frotte longtemps sous l'eau chaude, tu me fais un grand sourire après l'avoir remis dans ta bouche, je suis prise de nausée.

La fois où, à mon arrivée, tu es en train de dévorer ton déjeuner comme un enfant, à pleine bouche, sans manières, il y a de la confiture partout, sur ta table amovible, dans tes cheveux, sous tes ongles, autour de ta bouche, je te laisse faire, et quand tu as terminé, je t'essuie doucement les mains, nettoie ton visage, te change de chemise, lave la table.

La fois où l'odeur de merde dans ta chambre est intolérable, je ne peux pas y rester, alors que toi tu es là, indifférente. J'ouvre la fenêtre, tu as froid, je la referme, je vais chercher une préposée, ta couche doit forcément être pleine, elle vérifie, non, elle n'est pas pleine, *on l'a changée il y a une heure, parfois l'odeur prend du temps à partir...* Toi, tu la respires depuis tout ce temps, habituée, résignée.

La fois où tu me demandes de te gratter les pieds, mais j'ai horreur des pieds, tous les pieds, ça me donne des haut-le-cœur, les tiens c'est encore pire, mais je le fais, pour te faire plaisir, je frotte, frotte encore, les yeux rivés sur tes ongles noircis, sur tes orteils tordus, sur tes chevilles enflées, sur la peau sèche qui pèle à mesure que je gratte, personne ne touche jamais tes pieds, ni ne te coupent les ongles (ce n'est pas compris dans les soins du centre), ils sont d'une longueur impossible, durs comme de la pierre, j'essaie de les tailler, je n'y arrive pas, ça te fait un mal de chien.

Je voudrais éviter de les écrire, ces épisodes, je voudrais qu'en relisant les pages, je n'entende que le son de ta voix chantante qui s'évade, et le bruit de tes doigts qui pianotent sur ton fauteuil, je ne voudrais accéder qu'à cette part de beauté qui existe malgré la démence et la vieillesse, mais il me semble que pour cela, il faut également dire l'horrible, le tragique, le suffocant. Autrement, je ne ferais que magnifier ta vieillesse et ce serait injuste pour toi, ce serait injuste de nier toutes les heures que tu passes dans le silence, dans les mauvaises odeurs, dans la douleur, avec les doigts collants, sans nous, sans Chopin, sans airs à te remémorer, sans musique pour habiter le vide.



2018

LUNDI GRIS !! NOU  
MERCREDI <sup>17 ans</sup> GRIS Je suis

un peu perdue ce matin

NO wonder " avec ce temps

deprimant " à 10.30 hrs il fait

le noir et comme à 9 heures

LE CIEL EST COUVERT DE GRIS  
nuages gris!

Une idée me vient

tout à coup !.1) Ecris un

LIVRE... juste pour me changer

les idées! Allons y!

C'EST UN DÉPART!

LE TITRE: ??

MON CIEL P'EST TOI!

*LUNDI GRIS !! NON*

*Mercredi 17 avril Gris Je suis*

*Un peu perdue ce matin*

*No wonder avec ce temps*

*déprimant. À 10.30hres il fait  
« noir » comme à 9 heures [illisible]  
Le ciel est couvert de gros  
nuages gris !*

*Une idée me vient  
tout à coup !! Écrire un livre... juste pour me changer  
les idées ! Allons y !*

*C'est un DÉParT !*

*Le titre\_??*

*Mon ciel c'est toi.*

Je pars deux semaines en vacances. Ni en Autriche, ni avec toi. J'ai peur qu'il t'arrive quelque chose pendant mon absence, de te trouver changée à mon retour. Je t'annonce, la larme à l'œil, que je ne viendrai pas pendant les prochaines semaines et tu n'as qu'une seule recommandation : *là là, tu vas arrêter de t'en faire pour ta vieille grand-mère et tu vas profiter de tes vacances !* Tu n'es même pas un peu attendrie par mon émotion, elle t'irrite, tu n'as aucune envie d'être un fardeau. Je te dois de pouvoir partir l'esprit tranquille.

À mon retour, tu es là, tu n'as pas changé et en même temps c'est indéniable que ta maladie progresse.

Tes incohérences me semblent plus flagrantes (*Est-ce que c'est la framboise qui joue du piano ?*), tu dors de plus en plus et te fatigues rapidement. Les histoires que tu racontes sont plus courtes et appartiennent de moins en moins au passé, tu inventes davantage avec les éléments de l'instant présent, à partir des objets et des personnes qui se trouvent devant toi.

Tu affubles ton compositeur favori du curieux surnom de *Chopine*, comme une enfant moqueuse, tu fais de plus en plus de blagues grivoises, déplacées, tes réactions sont démesurées, tu cries, tu jures, tu renverses tes choses, tu fais semblant de te battre, de donner des coups, des claques, mais aussi tu t'émerveilles pour des banalités, tu ris plus facilement, tu aimes avec une intensité renouvelée.

Tes inquiétudes se font plus grandes, persistantes : *est-ce que c'est chez moi, ici ? Qui viendra me chercher ? Est-ce que je soupe ici ce soir, moi ?*

Pour la première fois, tu as oublié mon nom. Je t'ai tendu un piège en te demandant de le dire et je l'ai regretté presque aussitôt, dès que tes yeux se sont mis à scruter mon visage, dès que j'ai compris que tu ne le prononcerais pas, malgré mes indices, mon insistance, *je suis ta petite-fille, la fille de L., ta fille à toi, et moi aussi mon nom commence avec un L, comme celui de ma mère...* Rien à faire, tu m'as regardé avec étonnement, et mon identité est restée brouillée.

Naïveté d'avoir pensé que ça n'arriverait jamais, que la maladie ne grugerait jamais le lien qui nous unit.

Mon téléphone a sonné en pleine nuit, et j'ai tout de suite pensé au pire, j'ai tout de suite pensé que Maman m'appelait pour m'annoncer tout doucement, *elle est morte, ma belle, grand-maman est morte*. J'ai décroché la ligne, c'était un inconnu, un faux numéro, ça n'avait rien à voir avec toi, mais je n'ai pas pu me rendormir. J'ai les yeux grands ouverts, je fixe le plafond et je pense au *pire*.

*Le pire*, ce ne serait pas un appel qui m'apprendrait que tu es morte. *Le pire*, ce serait l'annonce d'une autre chute, un épisode de délirium, une infection urinaire, une plaie de lit, une gastro, une crise de panique, un choc vagal, un geste d'automutilation, un étouffement, une perte de repères, encore et encore et encore.

*Le pire*, c'est de te voir survivre.

Je vois bien que je tourne en rond au sujet de ta mort qui ne vient pas. Je ne sais pas faire autrement, je ne sais pas comment tolérer la détresse qui t'habite, je ne sais pas comment m'y habituer. Je ne sais pas comment accepter que tu ne meures pas.

J'avance, mais le texte semble se coller à ta démente. Je navigue moi aussi dans le brouillard, je ne vois pas d'horizon et le passé est confus : quel sens donner à toutes ces pages ? Les visites s'accumulent, les histoires se répètent et les phrases tournent sur elles-mêmes. Combien de souvenirs revisités et d'épisodes de détresse faudra-t-il ajouter ? Je dépose les mots comme des miroirs les uns devant les autres : l'illusion de l'infini, pourtant sans issue.

Peut-être que je cherche à créer un espace textuel qui ne sert pas à raconter ta vieillesse, mais qui agira comme un refuge, un refuge dans lequel je pourrai toujours retrouver ta voix chantante, ton rire, tes grandes émotions, et dans lequel tu existeras pour toujours. Je constate que c'est bien plus pour moi que pour toi, que j'écris.

Ce qui était toi, mais ne l'est plus :

Faire des tartes au *butterscotch*, aux pommes, aux citrons (ma préférée).

Te mettre trop de parfum, trop de fond de teint. Répandre ton odeur familière et réconfortante dans une pièce avant même d'y entrer.

Avoir les mains et le cou parés de bijoux. Épingler une jolie broche sur le revers de ton veston.

Lire beaucoup, faire des casse-têtes, être une experte des mots croisés.

Repasser chaque pouce de tissu qui a été mis dans la machine à laver, même les bas, même les culottes. Brûler quelques cols de chemises au passage.

Aller voir des concerts, adorer les morceaux romantiques, détester les contemporains.

Me recevoir à dîner, échapper le sel dans la recette, mettre le volume de la musique trop fort, crier un peu par-dessus.

Trouver refuge dans l'écriture.

J'étais couchée sur la table d'observation, à moitié nue, recouverte d'un drap, la sonde intravaginale insérée dans mon corps, sous la lumière diffuse des néons clignotants, dans une pièce au plancher couleur vert pomme et aux murs noirs. L'espoir devait reprendre forme dans ce décor, mais comme toutes les autres fois où j'ai pensé que je m'installais sur la ligne de départ, que le bonheur était à ma porte, il m'a filé entre les doigts. Je l'ai vu quitter la pièce en catimini lorsque la fertologue m'a montré à l'écran les petits kystes sur mes ovaires, de jolis kystes tout ronds qui poussent comme des champignons sauvages après la pluie et qui se résorbent quand ils sont rassasiés. Rien de bien extraordinaire, rien de douloureux, rien de dangereux, la nature à son état fondamental, un corps de femme parasité, rien de plus banal.

Cette fois-ci, encore, encore une fois, pas de bébé. Je connais la chanson.

Alors que je suis toujours étendue sur cette table d'observation, toi, tu es assise là, même chambre, même fauteuil, même crasse sous les ongles. Tu ne bouges pas, fidèle à ta maladie, tu lui obéis au doigt et à l'œil, elle te grugera jusqu'à la moelle, mais tu continueras de chantonner des airs de musique, de répéter des histoires insensées, de ne pas mourir.

Si je pouvais, j'échangerais la vie qu'il te reste, contre le bébé que je désire et que je ne parviens pas à porter.



Je suis avec Maman, nous roulons sur la route 55 vers Ottawa, pour aller voir la maison de ton enfance, rue Somerset. J'ai besoin de tangible, de matériaux, de texture. J'ai besoin de sortir des mensonges faussement apaisants et de ton imaginaire mélancolique. J'ai besoin d'un lieu véritable, où je peux t'imaginer en trois dimensions, utile, occupée, déterminée.

Nous trouvons le *Saigon Royal House* qu'est devenue la maison. Ce n'est pas une surprise. La maison fait partie d'une série de quatre adresses collées les unes aux autres, qui partagent le même balcon avant. Nous identifions la tienne, celle du bout, à gauche, mais l'adresse n'est plus là. On remarque que le retrait des chiffres a décoloré la brique rouge au-dessus de la boîte aux lettres, tout près de la porte. Des chiffres fantômes. Je voudrais voir leur absence comme un signe, mais je ne suis pas suffisamment superstitieuse.

Le restaurant est fermé, nous approchons nos visages des fenêtres pour regarder à l'intérieur, c'est un lieu ordinaire avec des tables recouvertes de longues nappes de couleur vert forêt. Je te cherche, j'essaie te projeter l'image de la jeune fille que tu étais dans cet espace, sans y parvenir. Ça ne ressemble en rien à l'idée que je peux me faire d'une maison où tu aurais pu grandir dans les années 1930. Je voudrais être émue de me trouver ici, d'avoir les pieds là où tu as grandi, mais ça ne se produit pas. Je prends une photo pour la forme, elle sera floue, surexposée, mal cadrée.

Nous marchons dans le quartier, nous nous retrouvons devant l'église Saint-Jean-Baptiste, celle que fréquentait ta famille, celle où tu t'es mariée. Nous avons une photo du mariage, nous identifions la même porte majestueuse, en bois de chêne, la même que sur l'image. Je dis à Maman de se mettre devant pour prendre une photo. Un jeune homme apparaît au même moment et nous offre de nous faire visiter l'église et l'ancien collège des Dominicains, maintenant devenu une toute petite université spécialisée en théologie et en philosophie. Le garçon s'appelle James, il étudie ici, parle un français approximatif, mais charmant. Il parle tout doucement, il doit avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Il est beau, il te plairait.

Il nous fait visiter les lieux, c'est très beau, les plafonds sont hauts, il y a de jolies arches dans le couloir central. Il offre de prendre une photo de nous dans le jardin intérieur, et se préoccupe de trouver le meilleur décor,

la meilleure lumière. Je n'ai pas retenu mes abdominaux au moment où il tire le cliché, mon ventre est rond sous la ligne de ma jupe, on dirait que je suis enceinte, je supprimerai l'image en la regardant le lendemain.

Il nous raconte l'histoire des Dominicains, nous fait visiter la salle d'études des douze frères qui habitent encore ici. Il nous demande si on souhaite voir la bibliothèque et les archives. Maman s'empresse de lui dire que j'étudie en littérature et que nous aimerions voir les livres. Je suis gênée.

Nous terminons la visite par la chapelle. En y entrant, James pose le genou au sol et fait le signe de croix devant l'effigie de Jésus. Je l'imites même si je n'ai jamais fait ça de ma vie. Nous lui disons que tu t'es mariée ici, il nous explique que la chapelle a été agrandie, qu'elle était beaucoup plus petite en 1956, au moment de votre mariage. Il doit maintenant retourner à l'accueil, il nous laisse seules. J'essaie encore une fois de t'imaginer, je ferme les yeux pour te voir monter l'allée centrale dans ta jolie robe de mariée cousue par ta belle-sœur Florence. Ça n'opère pas. Je me sens coupable d'être ici sans toi.

Nous repassons par l'accueil pour remercier James avant de quitter les lieux. Il me tend un bout de papier, et me dit timidement *it's a poem I wrote about this place, maybe you'll like it.*

Je pleure à chaudes larmes, le poème est ordinaire, assez convenu, et pourtant il m'émeut, je n'arrive pas à arrêter de pleurer. Je ne comprends pas pourquoi.

Quelques jours plus tard, je veux le lire à nouveau, mais le poème n'est nulle part. Il a disparu, les mots qu'il contenait aussi.

La lumière qu'émet la lune se glisse entre les rideaux de ma fenêtre et se pose sur mon oreiller alors que je fixe une fois de plus le plafond, à la recherche du sommeil qui ne vient pas. Impossible de m'assoupir malgré la respiration régulière de l'amoureux. J'essaie de respirer avec lui. Je pense à sa cage thoracique qui se soulève et se replace. Je pense aux inspirations, aux expirations, aux mouvements du ventre, des poumons, de la gorge. Je suis sur le point de m'endormir enfin, mais alors je pense au souffle chaud des poupons que l'on berce, je pense à combien j'ai envie d'entendre ce souffle, de sentir ce souffle, de respirer ce souffle, je pense à l'absence de ce souffle. La nuit est gâchée.

Durant toutes ces années d'insomnie, toi, à quoi pensais-tu ?

Ça n'avance plus. Ni le récit, ni ta vie, ni la mienne.

J'essaie de trouver l'arc narratif de mon récit, de comprendre vers quoi tous ces fragments me mènent, et quand je pense au mot *arc*, je ne vois que la courbe de ton dos, la posture dans laquelle tu te trouvais avant-hier, au moment de mon arrivée, endormie comme toujours dans ton fauteuil, mais la tête déposée sur la table devant toi, le visage écrasé contre la surface dure, les bras pendants de chaque côté, et ta colonne vertébrale qui dessinait une parabole quasi parfaite.

Faut-il laisser le texte être tiré vers la fin ?

Il faudra bien que ton supplice s'achève.

Septembre 2019

FÊTE DU CANADA.

Lunch à 1130 dans la  
salle 'commune.'

Et moi je cherche  
mon LifeLine qui a  
disparu ?!!

Ça fait 1 dieu que je  
cherche sans rien trouver.  
Où diable est-elle passée !!.

Ça commence à me  
fatiguer de me faire  
voler ainsi!

D'abord des verres. (2).

2 beaux vases. et maintenant  
mon LifeLine!

Va falloir qu'on se LifeLine

*FÊTE DU Canada.*

*Lunch à 1130 dans  
la salle commune.*

*Et moi je cherche mon  
LifeLine qui a disparu!!!!  
Ça fait 1 h que je cherche SANS rien trouver. Où  
diable est-elle passé!!!*

*Ça commence à me fatiguer de me faire voler  
ainsi !*

*D'abord des verres (9)  
2 beaux vases et maintenant  
mon LifeLine !  
Va falloir aviser Lifeline*

*La Polonaise* de Chopin retentit dans la radio, alors que tu me racontes un autre épisode où ta mère te déçoit, te blesse. Tu t'interromps pour porter attention à la musique, *ah c'est-tu assez beau ça*, et tu commences à pianoter sur la table devant toi. Tu reproduis le rythme avec précision, tu n'oublies pas une seule note, tes doigts connaissent cette pièce par cœur. La musique est encore tout entière en toi, aucun air ne t'échappe, surtout pas ceux de Chopin, surtout pas *la Polonaise*. Tu ajoutes, *c'est la pièce que j'ai jouée à mon dernier récital de piano*, et je ne crois pas que ce soit vrai, alors je réplique avec enthousiasme, *wow, c'est pas facile à jouer*, et tu hoches la tête sans arrêter d'appuyer sur les touches imaginaires. Je mets mes mains sur la table, je commence à pianoter à mon tour, tu souris et fermes les yeux, je joue quelques fausses notes, mais je te suis, et soudainement tu te mets à chanter la mélodie, alors moi aussi, et on hausse le ton, on s'emballe avec la musique, on hurle presque, *pa-pam-pa-dam-pa-pa-pam-pa-dam*, on fait un tapage inouï, on s'époumone et nos doigts tambourinent sans retenue sur la table, on rit parce qu'on sait que c'est trop fort, qu'on dérange probablement la sieste de Madame L., mais c'est sans importance, parce que le temps de *la Polonaise*, il n'y a rien d'autre que nos doigts qui se déplacent sur l'instrument devant nous et notre amour commun de la musique. Le rythme décélère, la pièce s'achève, tu cesses de bouger les mains et les remets sur tes genoux. Tu te redresses dans ton fauteuil, replaces un peu tes vêtements, comme gênée de t'être laissée aller. Puis, en chuchotant, complice, tu declares : *on fait un bon duo !*

Tout au long de l'écriture, j'aurai cherché à déterminer qui nous sommes toi et moi, ensemble, j'aurai cherché un mot ou un terme qui saisisse entièrement le sens de notre lien. J'aurai cherché en vain, puisqu'on ne parle pas de la relation grand-mère-petite-fille comme on le fait de la relation mère-fille. Je n'ai rien trouvé pour résumer cet amour indescriptible, sinon la somme de ces pages, comme une preuve qu'il y a un fil tendu et solide entre nous, comme un *legato* qui lie toute une lignée, toute une portée.

Tout au long de l'écriture, j'aurais tenté d'exclure ma mère de l'équation. Je ne sais pas pourquoi, elle apparaît dans les pages comme un personnage secondaire alors qu'elle tisse avec nous, qu'elle aussi s'applique sans cesse à recréer le fil que la démence cherche à rompre à tout prix. Je l'exclus comme s'il n'était pas question d'abord et avant tout d'amour maternel, peut-être pour éviter la question des corps qui enfantent, comme pour te dépouiller toi aussi de ta posture de mère, oui, comme pour effacer toutes les mères, pour écrire le moins possible le mot *maman*. Mais tu vois, j'échoue, sa présence est partout, les mères sont partout : même Henriette morte depuis cinquante ans trouve un moyen de se faufiler entre les pages.

Les écrits restent, et les mères aussi.



J'ai la tête dans tes journaux à nouveau : je cherche une manière de m'approcher de toi autrement, hors du présent infini.

J'ai passé des heures à les lire et les relire, et pourtant, il y a encore des éléments de ton écriture qui me surprennent, dont je ne saisis pas entièrement le sens. Comme ta manie d'écrire des détails qui me paraissent sans importance, comme le temps qu'il fait, l'heure à laquelle tu te lèves et te couches, le nom des gens à qui tu as parlé au téléphone dans la journée (sans jamais écrire comment ils vont, ce que vous vous êtes dit). Comme ton obsession de dresser la liste des choses que tu achètes et le prix auquel tu les as payées (*Ai trouvé une jolie blouse à 50 % chez Marie-Claire : seulement 16,99 \$ !*). Comme ta manière de nommer les lieux où tu vas, même les plus ordinaires, le centre d'achats, le bureau de poste, le restaurant où tu t'arrêtes prendre un café. Comme l'absence de tes réflexions personnelles, alors que tout s'agite autour de toi, que des événements importants de ta vie surviennent. Comme l'omniprésence de ta colère, ton amertume, ton indignation, mais rarement des émotions heureuses, l'enthousiasme, la tendresse, la joie profonde. À te lire, je pourrais te suivre à la trace sur une carte routière, jour après jour, pendant des décennies, sans vraiment saisir ce qui t'a rendue heureuse, ce qui a constitué le cœur de ta vie.

Mais j'apprends autre chose grâce à tes journaux. Je sais que le 29 octobre 1996, tu t'es réveillée à 5h30, levée à 6h00, que tu as bu un café puis tu as pris la route de ta maison vers la mienne. Je sais que je t'ai sauté au cou lorsque tu es arrivée, que nous avons passé la journée ensemble, que tu as fait tout le lavage et le repassage de notre maisonnée et préparé le souper. Je sais que nous avons été sages, mon frère et moi, que tu nous as donné le bain.

Tu as écrit tous ces détails, et je les lis. C'est à la fois sans importance et d'une importance capitale. Je ne sais pas si ces détails constituent le cœur de ta vie et s'ils t'ont réellement permis d'accéder à une forme de bonheur. Mais on dirait que tu t'adresses à moi dans ces pages, et que tu tentes de me dire, *n'oublie pas*.

Il y a tant d'éléments que j'aurai négligé ou évité d'écrire.

Je n'aurai pas réussi à faire une place, dans le texte, à ta foi en Dieu, à ton chien Bonnie que tu aimais tant, à cet amour déçu de ta jeunesse dont tu parles souvent, à ce voisin mort noyé à l'âge de 18 ans, à cette grande amie avec qui tu faisais du guidisme. Je n'ai pas su trouver l'espace pour tous tes fantômes.

J'aurai soigneusement évité de mentionner les blessures familiales, les déchirures qui existent entre tes enfants, la colère que j'éprouve envers celles et ceux qui choisissent de ne pas te rendre visite, de faire comme si tu n'étais déjà plus là.

J'aurai éjecté du récit mon oncle P., ton fils dévoué, aimant, présent, à qui nombre des anecdotes que j'ai décrites plus haut sont arrivées, et pas à moi. J'ai orchestré le récit pour paraître comme ton interlocutrice principale, unique, pour renforcer mon fil narratif, sans égards aux autres qui ont pris soin de toi.

Je n'aurai rien dit à propos de la pandémie, qui a pourtant agi comme trame de fonds pendant la plupart des mois passés à tes côtés. Et je n'aurai pratiquement rien écrit sur le travail des préposées qui te soignent, sur leur dévouement, leur fatigue, sur le temps qu'elles n'ont pas à t'accorder. J'aurais pu écrire un tout autre livre pour ne parler que du travail que ces femmes font. Elles le mériteraient. Ces femmes qui te soignent, elles existent. Je les dépose ici.

Mon cahier de notes est encore rempli des histoires sans queue ni tête que tu me racontes. Je ne parviens pas à trier, à mettre de côté, je n'arrive pas à déterminer ce qui est anecdotique ou important, j'ai l'impression que tout ce que tu dis mérite d'appartenir au récit, que rien ne doit être écarté. J'ai tout noté avec une telle frénésie, je voudrais qu'aucune de tes histoires ne quitte ma mémoire, je voudrais que toutes tes tragédies soient écrites, que toutes tes amours déçues deviennent des romans, que tu sois la source de tous mes écrits, je voudrais que la démesure de cette maladie terrible qui t'afflige se transpose dans l'écriture, et peut-être qu'enfin j'aurais l'impression de t'avoir suffisamment écoutée, de t'avoir suffisamment honorée, de t'avoir suffisamment aimée.

Un jour, quand j'aurai fini de nous porter, toi, moi et nos douleurs, j'écrirai de belles histoires, avec des phrases imagées, et des fins prévisibles, des histoires comme tu les aimes, des épopées merveilleuses avec des personnages dont le destin est aussi tragique que romantique. L'écriture survivra à la peine, à la maladie, à l'attente, à l'absence, à la mort. Il le faudra.

Petite, avant de me mettre au lit, tu me disais de m'agenouiller au bord du lit pour réciter une prière. Tu me disais de remercier le petit Jésus pour ce qu'il m'apportait, et d'émettre un souhait.

Je ne me souviens pas des prières récitées ni de mes demandes formulées à Jésus, sans doute des choses matérielles insipides, mais je me souviens de toi qui me bordes une fois la prière terminée, de ta main qui caresse mon dos et de ta voix qui chuchote à mon oreille, pour m'endormir, *Isabeau se promène, le long de son jardin...*

Cette nuit, je voudrais m'agenouiller encore, joindre mes mains ensemble et supplier le petit Jésus de m'envoyer un enfant, même si je sais que les prières ne sont pas entendues, qu'elles ne servent qu'à prétendre que l'on tient nos douleurs captives au creux des mains, ou à ne plus laisser s'échapper les désirs, comme si on pouvait les contenir, les contrôler, les réaliser.

Je sais aujourd'hui que les prières sont des mensonges, mais je ne t'en veux pas, au contraire, merci pour les caresses, merci pour les berceuses.

Je trouve une photographie dans le désordre du tiroir de ta commode : moi, âgée d'un an ou deux, assise sur tes genoux. J'ai la tête relevée vers ton visage, je te regarde, la bouche entrouverte, un bras levé, je semble vouloir attirer ton attention. Toi, tu es de profil, tu regardes ailleurs, un air sérieux, la bouche pincée, les sourcils froncés. On voit une main apparaître dans le cadre de la photo, tendue vers moi, comme pour me prendre. On dirait que tu penses : *pas question, elle reste avec moi*, et qu'à mon tour, je pense : *je ne bouge pas d'ici, c'est elle que je veux*.

Tu as barbouillé la photo. Avec un stylo noir, tu as rayé ton nez et ton menton. Tu as épargné mon image. Mais derrière, tu as écrit, vis-à-vis mon visage : *mon amour*. Et vis-à-vis du tien, en lettres majuscules, comme un geste ultime pour ne pas sombrer dans l'oubli : *TOI*.

Ta mort arrivera sans doute un jour, mais je ne parviens plus à y croire. Elle est déjà trop en retard, elle t'a déjà trahie. Ta vie ne tient qu'à un fil, mais restent encore la solitude, les déceptions, la colère, la détresse.

Je te fais une promesse : je serai près de toi aussi longtemps qu'il le faudra, aussi longtemps que la mort te négligera. Je ne me détournerai pas.

Mais ici, entre les pages, c'est la fin. Je dois couper le fil, fixer au hasard le point final de ce texte, pour mettre fin au supplice de l'écriture qui cherche à guérir sans y parvenir.

Pour l'instant, tu ne meurs pas. Pour l'instant, je n'ai pas d'enfant. Voilà qui nous sommes, voilà qui nous aurons été, liées par les solitudes de nos corps, par la musique qui a su nous apaiser, par nos vies de femmes qui écrivent dans la nuit.

POINT D'ORGUE

L'ATTENTE



Quelques fois il reste seulement  
quelques instants avant l'échéance.  
Et dans l'intensité de ce qui se vit,  
c'est un surcroît infini de temps. Une grâce, a *Mercy*.

Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*

J'entreprends la rédaction de cet essai l'ordinateur sur les genoux, assise au bord du lit de ma grand-mère qui est allongée, endormie.

Jusqu'à tout récemment, sa vie était une suite de jours sans chronologie ni dissemblance, teintés par sa démence et les conditions qui sont celles d'une vie en CHSLD. Tout a basculé la semaine dernière lorsqu'elle a contracté une pneumonie. Désormais, elle ne sort plus de son lit, refuse de manger, s'hydrate à peine avec des gorgées de jus de pomme épaissis. On ne sait pas combien de temps elle peut rester dans cet état de fragilité. Difficile de savoir si elle prendra du mieux ou pas, nous dit la médecin. Il faut attendre, attendre de voir si elle va l'emporter contre la maladie, si elle en a la force, l'envie.

\*

J'ai su rapidement, après avoir entamé mon projet de création, que la mort de ma grand-mère ne serait pas l'événement qui mettrait fin au texte. Je savais qu'il ne fallait pas attendre, que l'écriture ne pouvait pas dépendre de cette attente d'une mort qui allait être tôt ou tard inévitable. Au contraire, j'ai pensé que l'écriture devait à la fois incarner et défier l'attente, qu'elle devait trouver sa résolution sans elle. J'ai fixé au hasard la fin de mon projet de création il y a quelques semaines, un après-midi pendant lequel ma grand-mère attendait ma visite, un après-midi pendant lequel j'attendais toujours un enfant qui ne venait pas.

\*

Pendant des années, j'ai couru vers l'objet de mon désir, avoir un enfant, sans me rendre compte de l'attente. Je ne voyais que l'enfant à venir. Pourtant, elle était là, patiente, et elle cherchait insidieusement à faire son entrée triomphale dans ma vie, à se substituer au désir.

Mon désir d'avoir un enfant s'accompagnait de la certitude que cet enfant existerait. J'ai construit ma vie, mon couple et mon mariage avec cette certitude, sans jamais la remettre en doute. Un jour, coup de théâtre, une médecin nous annonce que *ce ne sera pas possible*. À partir de cette phrase que l'on nous adresse, je perds de vue le désir, il s'évapore. Il ne reste que l'attente, rien d'autre.

Maurice Blanchot a écrit, au sujet de l'attente qu'elle « commence quand il n'y a plus rien à attendre, ni même la fin de l'attente<sup>1</sup>. » La mienne commence avec cette phrase que la médecin prononce, une phrase qui ne suggère aucune fin, aucune résolution. À partir de ces mots, la seule chose qui m'apparaît comme une certitude, c'est que j'appartiens désormais au cycle éternel de l'attente et qu'il n'y a pas d'horizon.

On dit « attendre un enfant » pour signifier « être enceinte », mais cette expression n'a pas de sens : on attend les enfants depuis bien plus longtemps qu'à partir du jour où on les porte.

\*

L'attente est sans prise, sans contours. L'attente est un entre-deux, elle appartient à un temps parallèle au temps quotidien, qui fait des boucles sur lui-même. Elle se dérobe, me file toujours entre les doigts. L'attente « ignore et détruit ce qu'elle attend<sup>2</sup> ». Elle est ce qu'on place au lieu du désir, mais elle n'est pas lui. Le désir a un visage, tandis que l'attente est masquée. Elle est absence, fantôme.

On ne peut pas écrire l'attente. On écrit ce qui se place au lieu de l'attente. On écrit ce avec quoi on tente de combler le vide, de remplir l'espace. On ne peut pas écrire les heures, les semaines, les années qui passent, car elles ne peuvent pas se contenir par des mots, des pages. On écrit sur une grand-mère plutôt que sur un bébé qui ne vient pas. On écrit des journaux intimes pendant des décennies pour ne pas sombrer dans l'attente intolérable d'une vie plus riche, plus satisfaisante. Mais l'attente est toujours une sorte de débordement, elle déborde du texte. L'écriture n'y peut rien.

\*

Ma grand-mère attend qu'on vienne l'aider à se lever. Elle attend son déjeuner, que sa couche soit changée, qu'on lui tende son dentier et qu'on place ses lunettes sur son nez. Elle attend que le téléphone sonne, que l'on allume son lecteur CD, que l'on fasse jouer de la musique. Elle

---

<sup>1</sup> Maurice Blanchot, *L'attente, l'oubli*, Paris, Gallimard, 1962, p. 39.

<sup>2</sup> *Idem*.

attend le jour de son bain, que ses douleurs s'estompent, de retourner chez elle (c'est impossible), que le vacarme cesse dans le couloir, que son mari vienne la chercher (c'est impossible aussi). Elle attend Noël, sa mère, sa tante, ses sœurs, ses enfants. Elle attend qu'on lui explique ce qu'elle fait ici. Elle n'en peut plus de cette attente. Au moment où j'écris ces lignes, dans la lumière tamisée de sa lampe de chevet, elle dort, elle fait même des petites bulles avec sa bouche, mais en vérité, elle attend la mort. Ce matin, c'est ce qu'elle m'a dit : *j'attends la mort.*

Je ne sais pas si on peut vraiment parvenir à circonscrire l'attente. On est toujours *dans* l'attente. On ne peut pas la mesurer, anticiper sa fin. De même, la mort, qu'on ne parvient jamais à comprendre entièrement, de notre côté du monde. Ma grand-mère ne meurt pas, pas encore. Impossible de déterminer l'échéance, malgré la menace. C'est la mort qui décide de son heure d'arrivée.

\*

Je suis toujours dans la chambre, ma grand-mère se repose. Tandis que j'attends qu'elle se réveille, j'écris. J'écris pour rétrécir l'attente, ou m'en donner l'illusion. Les premières notes de *Für Elise* retentissent dans le couloir, indiquant qu'un·e résident·e tente de se lever de son fauteuil roulant. Le trille célèbre de Beethoven fait office de son d'alarme pour nous prévenir qu'un risque de chute est imminent. Les signaux d'alarme, ici, sont comme le pendule d'une horloge qui va et vient, marquant une cadence régulière : ils sont si fréquents que personne ne s'en préoccupe plus. Toute la journée, on attend qu'un·e préposé·e mette fin aux avertissements sonores, mais on apprend vite à cesser d'espérer. Cette fois-ci, c'est la dame de la chambre d'en face qui tente de se lever, bien que ses jambes ne la supportent plus. Lorsqu'elle entend *Für Elise*, ma grand-mère marmonne dans son demi-sommeil : *ah non, pas encore ça.*

« Comment sort-on du temps de l'attente, par quelle brèche dans la paroi dure du temps<sup>3</sup> ? », se demande la narratrice du roman *La memoria*, écrit par Louise Dupré. Cette question me taraude, je ne sais pas comment il est possible de rendre l'attente tolérable, supportable. Tout ce avec quoi on meuble le temps, l'espace, le silence, semble le résultat de notre échec à déjouer

---

<sup>3</sup> Louise Dupré, *La memoria*, Montréal, Éditions XYZ, 1996, p. 98-99.

l'attente. C'est une fausse piste de croire qu'il faut tout mettre en œuvre pour essayer de parvenir à l'oublier. L'attente reste sans issue et le véritable oubli ne change rien à l'attente : ma grand-mère, dont la mémoire est sens dessus dessous, en est la preuve. Elle restera prisonnière des mille et une manifestations de l'attente, jusqu'à la dernière seconde.

\*

Dans le dictionnaire, on trouve les définitions suivantes de l'attente<sup>4</sup> : « Se tenir, rester en un lieu (jusqu'à l'arrivée de qqn, de qqch.) » ; « Ne rien faire avant (l'arrivée de qqch. ou qqn) » ; « Rester dans un lieu pour attendre qqn ou qqch » ; « Être prêt pour qqn » ; « Compter sur (qqn ou qqch.) ».

En lisant ces définitions me vient l'image d'une vieille femme debout, figée, les yeux perdus dans le vide. Un portrait. Une statue.

L'attente est immobile.

\*

Maintenant que l'attente a englouti le désir, je passe sans doute plus de temps à penser et à réfléchir à l'attente qu'à l'enfant que je rêve de voir grandir. « Quelque chose nous manque, mais plutôt que de transfigurer cette expérience, nous y projetons nos attentes, et cela ne cesse de nous éloigner de l'objet même de notre quête, qui devient alors une source de souffrance<sup>5</sup> », écrit Hélène Dorion. J'ai cherché par tous les moyens de cesser de me complaire dans l'attente, de la souligner à gros traits, de la nommer, de la nourrir. J'ai pensé qu'écrire sur ma grand-mère démente plutôt que sur l'enfant désiré serait une façon de « transfigurer l'expérience ». J'ai essayé de faire de la démente le lieu de mon propre oubli, d'y noyer l'attente. Finalement, je ne l'ai ni noyée ni asséchée. Je l'ai peut-être partagée.

---

<sup>4</sup> Définitions de *attendre/s'attendre*, dictionnaire *Le Robert*, en ligne, consulté le 20 août 2023, < <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/attendre> >

<sup>5</sup> Hélène Dorion, *Recommencements*, Montréal, Druide, 2014, p. 92.

Bien que je ressente la souffrance causée par l'absence de l'enfant que je voudrais avoir, je ne sais pas véritablement ce que je perds, puisque je n'ai jamais eu d'enfant. Je perds une image à laquelle je m'attache, une projection, un futur que je ne connais pas, mais que j'ai anticipé. Il me semble que dans sa démence, ma grand-mère ressent quelque chose de semblable, puisqu'elle cherche constamment à comprendre ce qui lui échappe, ce qu'elle a perdu, sans pouvoir saisir l'ampleur de sa perte et son essence. Nous savons toutes les deux qu'il nous manque quelque chose, sans en connaître la véritable nature.

Peut-être que nous sommes le miroir l'une de l'autre : je cherche mon avenir, et elle, son passé.

\*

Quand je parviens à écrire quelques phrases sur l'attente, je me heurte rapidement à cette impasse : mon rapport à l'attente est un rapport au vide, et on fait rapidement le tour du vide. Le très long processus de fertilité que je traverse ne contient rien d'autre que de l'attente. Je ne peux pas écrire l'histoire d'un enfant qui n'a jamais existé et dont je n'ai pas l'assurance qu'il existera. Je n'ai pas fait de fausse couche, je n'ai pas de test de grossesse positif, pas de photo d'échographie, aucune trace sur mon corps. Je n'ai rien *perdu*. Je n'ai *rien*. Ce vide me ramène vers l'attente. J'ai donc au moins cela, l'attente. Elle vaut peut-être mieux que le vide. Le plus terrible serait de n'avoir ni enfant ni attente : cela voudrait dire qu'il n'y a plus rien à espérer.

La mort, tout comme l'attente, est-elle une forme d'espoir ? « La mort est le plus grand espoir des hommes, leur seul espoir d'être hommes<sup>6</sup> », écrit Blanchot. Il me semble que tant qu'elle attend la mort, ma grand-mère s'assure d'une chose : elle est toujours en vie.

\*

---

<sup>6</sup> Maurice Blanchot, « La littérature et le droit à la mort » dans *Kafka à Kafka*, Paris, Gallimard, 1981, p. 52.

Mon oncle, ma tante, ma mère et moi nous relayons pour que ma grand-mère ne passe plus aucune journée seule. Ses forces déclinent, ses moments d'éveil sont de moins en moins longs et fréquents.

Quand je suis à ses côtés, ma tâche la plus importante est de faire en sorte que la musique ne s'arrête jamais. Depuis des jours nous écoutons en boucle ses albums préférés, espérant qu'ils lui procurent une sorte d'apaisement, de réconfort, peut-être davantage que nos voix et le brouhaha que nous ne cessons de provoquer dans nos nombreux allers-retours auprès d'elle. La musique est plus fidèle que nous ne le sommes.

En musique, il existe des figures de notes pour exprimer la durée des sons, comme la ronde, la blanche, la noire et la croche. La musique se compose grâce à la mesure des sons qui permettent de construire un rythme, une mélodie. Cela semble aller de soi : pour produire des sons, il faut en indiquer la valeur. Mais il existe aussi des symboles qui permettent d'exprimer la durée de l'interruption entre les sons, que l'on appelle les *silences*. Le silence représentant l'équivalent de la durée d'un temps de noire se nomme le *soupir*.

Les silences en musique sont une forme d'attente, mesurable et circonscrite, qui permettent de mieux revenir vers les sons, les voies mélodiques. Au piano, on soulève une main pour mieux distinguer ce que l'autre main continue de jouer ; au violon, on éloigne l'archet des cordes pour mieux le redéposer ; au trombone, on reprend notre souffle pour donner plus de vigueur au prochain son. Les silences tout comme l'attente, nous font espérer, anticiper. Mais les silences sur une partition contiennent la promesse que la musique reviendra, tandis que l'attente, ne promet rien du tout.

Est-ce qu'en littérature, l'attente se trouve entre les lignes, dans les marges, dans les blancs entre les fragments, à défaut de ne pas pouvoir s'exprimer par les mots ? Si je n'ai pas abordé de front le sujet de l'attente dans mon texte de création, c'est sans doute parce que je tentais, en écrivant, de déjouer l'attente qui nous incombait, à ma grand-mère et moi. J'essayais de camoufler l'attente, de l'enterrer. Mais il me semble maintenant, en me relisant, que l'attente a su se tailler une place partout où l'espace ne s'est pas trouvé comblé par les mots. « [C]e que tu

n'as pas écrit est écrit : tu es condamnée à l'ineffaçable<sup>7</sup> », écrit Blanchot. Combat perdu d'avance que celui que j'ai tenté de mener contre l'attente.

\*

Le verbe *attendre* est à la fois transitif et intransitif : on peut attendre quelque chose, ou quelqu'un, et parfois, on attend, tout simplement. On peut donc savoir que l'on attend sans savoir quel est l'objet de notre attente. On peut affirmer attendre sans avoir à préciser quoi ou qui l'on attend. C'est également un verbe performatif, c'est-à-dire qu'on exerce l'action d'attendre en même temps que l'on affirme attendre. C'est une expérience qui ne se possède pas ni se contrôle. Elle nous force à la fragilité. Il n'y a pas de promesse ni d'avenir possible dans l'attente. Il y a l'usure du temps qui la renforce, et une fois qu'elle prendra fin, elle cessera d'exister entièrement.

On peut également *s'attendre à quelque chose*, c'est-à-dire escompter, prévoir, penser qu'une chose arrivera<sup>8</sup>. On peut *s'attendre* à tomber enceinte. On peut *s'attendre* à ce que les malades guérissent, à ce que les grands-mères survivent.

« Tout vient à point à qui sait attendre », dit le proverbe. Ainsi, faudrait-il *savoir* attendre pour enfin accéder à l'objet de désir, pour faire cesser l'attente ? Pour savoir quelque chose, il faudrait d'abord l'*apprendre*. Comment peut-on faire pour *apprendre* l'attente sans la subir ?

\*

La peau des mains de ma grand-mère est devenue translucide. En la caressant, je devine son squelette, je promène mes doigts sur ses veines chaudes et pleines de la vie qui persiste en elle. Sa peau est douce. Nos mains sont entremêlées. Elle me tient fort, presque trop, même quand elle dort. Je trace des cercles avec mon pouce sur le dos de sa main gauche.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>8</sup> Définitions de *attendre/s'attendre*, dictionnaire *Le Robert*, en ligne, consulté le 20 août 2023, < <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/attendre> >



Dans un entretien accordé à *Voix et Images*, Louise Dupré fait un éloge de la douceur. Elle dit :

Il me semble qu'il faut réhabiliter la douceur, qui va de pair avec la convivialité, l'attention aux autres et au monde — à la nature, en particulier. Cela convoque l'usage qu'on fait du temps : prendre son temps, redonner place à la dolce vita. [...] La douceur aurait donc à voir avec le temps ?<sup>9</sup>

Je n'échangerais aucun temps à celui-ci, passé à tracer des cercles sur les mains de ma grand-mère, je ne voudrais occuper mon temps d'aucune autre façon. Oui, la douceur a à voir avec le temps, celui que l'on perd, celui que l'on oublie. *Prendre* le temps de la douceur, c'est le contraire de *prendre* ; cela concerne plutôt le partage, la rencontre avec l'Autre, avec soi-même, ou le monde. Être proche aidante de ma grand-mère requiert cette douceur.

Le verbe *attendre* provient du latin *attendere*, qui signifiait à l'origine « tendre vers », « être attentif à », « porter son attention sur<sup>10</sup> ». On utilisait également ce verbe dans le sens de tendre physiquement quelque chose, comme « tendre la main ». Il y a peut-être plus de douceur que l'on croit dans l'attente, dans ce temps que l'on croit perdu, mais qui parvient sans doute à nous rapprocher des êtres plus que l'on ne le croyait possible.

\*

Ma grand-mère ne mesure plus le temps qui avance depuis bien longtemps. Sa chronologie fait défaut : en une seule phrase, elle parvient à passer d'une époque à une autre, à changer de saison, à ressusciter ses morts. Malgré cela, le temps lui paraît trop long. Elle trouve les périodes entre les repas trop longues, les changements de couches trop longs, le temps requis pour l'habiller trop long. L'attente est un frein à chacun de ses désirs.

Elle demande fréquemment : *Quand est-ce que ton grand-père arrive ?* et à la réponse *demain, je crois*, elle s'apaise. « Demain comme hier est un continent où la promesse “je reviendrai” est le seul point fixe (la voix, l'invocation) qui fait sens pour l'enfant, lui donnant la force

---

<sup>9</sup> Louise Dupré cité par Paterson, Janet M., « Entretien avec Louise Dupré », *Voix et Images*, vol 34 no2, hiver 2009, p. 18.

<sup>10</sup> Étymologie et histoire du mot « attendre », Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), en ligne, consulté le 20 août 2023, < <https://www.cnrtl.fr/etymologie/attendre>>.

d'attendre, et de faire de ce temps de l'attente, un refuge [...]»<sup>11</sup> », écrit Anne Dufourmantelle. Ma grand-mère ne reconnaît plus les saisons et les heures du jour, mais comme un enfant, *demain* est un mot qui suffit à lui faire tolérer l'attente.

On est si attaché au temps et à l'idée de sa perte. Est-ce pour cette raison que les personnes âgées sont si seules, à cause de la peur répandue de la « perte de temps » ? Entrer dans le temps que ma grand-mère habite implique de tolérer les répétitions et l'éternel recommencement que sa maladie provoque. « Perdre du temps, est-ce seulement accepter ne l'avoir jamais eu, mais avoir été en lui comme dans un temps avant le temps [...] ?<sup>12</sup> », demande Anne Dufourmantelle. Passer des après-midis entiers avec ma grand-mère est improductif. C'est une perte de temps. Mais c'est l'ouverture d'un autre espace, l'espace de la rencontre, qu'il n'est pas possible de chiffrer, de rendre profitable. Le temps de nos échanges ne nous appartient pas, ni à moi ni à ma grand-mère. « La douceur ne se possède pas<sup>13</sup> », et le temps non plus.

L'attente donne cette impression d'une perte de temps, d'un vol, même. Quelque chose nous est dérobé. Et pourtant, « [a]ttendre donne le temps, prend le temps, mais ce n'est pas le même qui est donné et qui est pris<sup>14</sup> », nous dit Blanchot. Quelque chose me serait donc rendu, offert, au bout de toute cette attente ? L'écriture serait-elle ce qui a été obtenu, en échange de ce qui a été pris ?

\*

Est-ce que l'on écrit pour refuser de s'accorder au temps qui passe ? Est-ce que l'on écrit pour les phrases réussies, ou pour celles que l'on efface, que l'on reprend, pour celles sur lesquelles on bute, on s'arrête ? Est-ce que l'on écrit pour ces moments où l'on regarde par la fenêtre et notre attention se fixe sur une feuille qui s'agite dans le vent, pour trouver le mot juste, la formulation exacte ?

---

<sup>11</sup> Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2014, p. 89.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>13</sup> Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2022 [2013], p. 79.

<sup>14</sup> Maurice Blanchot, *L'attente, l'oubli*, *op. cit.*, p. 72.

L'écriture est un art de la lenteur, dit Louise Dupré. Et ma vision de la douceur a nécessairement à voir avec le souci que j'ai de donner un espace, dans mes textes, aux petites choses, aux détails. Prendre le temps de vivre, c'est d'abord prendre le temps de regarder autour de soi, échapper à l'enfermement [.]<sup>15</sup>

L'écriture est la rencontre paradoxale entre le temps que l'on se donne, le « don », et sa perte. Est-ce pour « échapper à l'enfermement » que ma grand-mère a écrit des milliers de pages remplies de détails sur la météo, sur ses allées et venues les plus ordinaires ? Est-ce pour insuffler de la douceur dans ce quotidien qui la décevait, qui la laissait insatisfaite de sa vie ? Est-ce qu'entre les lignes nourries par l'amertume et la colère, il faut lire la douceur qui s'incarne dans le geste d'écrire ?

Comme l'écriture, l'attente se trouve peut-être elle aussi à l'intersection entre le don et la perte. Peut-être que plutôt de tenter une écriture *de* l'attente, il faut imaginer l'écriture *comme* attente, et *contre* l'attente, les deux en même temps. Peut-être qu'en la scrutant à la loupe, en la décrivant sous tous ses angles, une certaine douceur émerge, une patience sous-estimée.

\*

Une infirmière entre dans la chambre et nous discutons de l'état de santé de ma grand-mère. Elle est là, étendue, mais éveillée. Je n'articule plus clairement, je ne la regarde pas, je dis des choses sur un ton qu'elle n'est pas en mesure de comprendre. Elle finit par donner un grand coup sur le barreau de son lit, et se met à agiter ses doigts comme pour mimer des bouches qui jacassent : elle n'en peut plus que notre attention ne soit pas dirigée vers elle. Elle ne veut plus attendre. Elle dit : *Et moi !!* avec indignation. Nous mettons fin à notre conversation, je me rassois près d'elle.

Dans « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Annie Ernaux écrit à propos de sa mère atteinte d'Alzheimer : « Elle veut voir la télé tout de suite. Il lui est impossible d'attendre que j'aie débarrassé la table. Maintenant, elle ne comprend plus rien, que son désir<sup>16</sup>. » Dans sa démence, ma grand-mère a fait de sa parole un rempart contre l'attente. Elle n'écrit plus, mais elle parle,

---

<sup>15</sup> Louise Dupré cité par Janet M. Paterson., « Entretien avec Louise Dupré », *op. cit.*, p. 18.

<sup>16</sup> Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Paris, Gallimard, 1997, p. 15.

répète, bavarde, jase, ne cesse jamais de se raconter. Elle aussi ne « comprend plus rien, que son désir », qui est d'être entendue, écoutée. « La logorrhée est une manifestation d'impuissance, c'est parler pour parler. Tout se passe alors comme si l'excès de paroles, le bavardage, devenait un substitut de pouvoir, une compensation à l'absence de pouvoir<sup>17</sup> », écrit Marina Yaguello dans *Les mots et les femmes*. Lorsqu'elle parle, ma grand-mère s'impose, nous rappelle son existence. Et par conséquent elle met temporairement fin à l'attente. C'est le pouvoir qu'elle a trouvé grâce au langage. C'est à recommencer sans cesse, chaque seconde. Si elle se tait, l'attente surgit, telle une tempête.

Est-ce ainsi qu'il faut faire ? Faire de l'attente « le refus de ne rien attendre<sup>18</sup> » ? C'est-à-dire ne pas se détourner, mais plonger toujours plus profondément, se mettre au plus près du cœur de l'attente, la raconter, l'écrire jusqu'à s'étourdir avec elle, pour la perdre, la négliger, l'affaiblir ?

\*

« Le temps qui va/Le temps qui sommeille/Le temps sans joie/Le temps des merveilles/Le temps d'un jour/Temps d'une seconde/Le temps qui court/Et celui qui gronde/Le temps, le temps/Le temps et rien d'autre/Le tien, le mien/Celui qu'on veut nôtre<sup>19</sup> »

La voix chaude de Charles Aznavour résonne dans la chambre de ma grand-mère, malgré qu'elle se soit endormie il y a quelques minutes. Nous avons si souvent écouté ses grands succès, entre autres, cette chanson, *Le temps*, dont nous chantions allègrement le refrain à l'unisson. La plupart du temps, elle devenait triste en écoutant les paroles, mesurant soudainement le temps qu'elle avait *perdu*, c'est-à-dire dont elle n'avait plus souvenir. Elle me disait : *tu es chanceuse d'avoir du temps devant toi*, mais je crois que ce qu'elle essayait de dire, aussi, c'était que j'étais chanceuse d'avoir du temps *derrière* moi, c'est-à-dire de pouvoir mesurer le temps que j'avais passé à vivre, à aimer, à habiter le monde.

---

<sup>17</sup> Marina Yaguello, *Les mots et les femmes*, Paris, Éditions Payot, 1992, p. 63.

<sup>18</sup> Maurice Blanchot, *L'attente, l'oubli*, op. cit., p. 16.

<sup>19</sup> Charles Aznavour et Jeff Davis, « Le temps », éditions Djanik Music, 1964.

*Avoir* du temps, *prendre* le temps, *perdre* son temps, comme si c'était une chose matérielle que l'on pouvait trimbaler avec soi, que l'on pouvait marchander, échanger, mesurer, saisir. Alors qu'il se dérobe sans cesse, que nous sommes condamné·es à épuiser celui qui nous est donné à notre naissance.

Durant ces trois années de vie en CHSLD, ma grand-mère aura sans doute habité davantage le territoire de son corps fatigué que le temps dans lequel elle vivait. Un corps-trahison, jamais en phase avec ses émotions ou les capacités qu'elle pensait avoir. Lui cherchait par tous les moyens de l'abandonner, et elle, refusait de le croire faillible. Elle luttait, avec son caractère habituel, et une énergie toujours renouvelée. Au moment où j'écris ces lignes, elle lutte encore. Son corps en a fini de vivre, mais elle en a décidé autrement. Elle *prend* son temps, elle l'empoigne, s'en empare, le vole. Son corps malade aura raison d'elle, mais pas le temps. Le temps, elle l'aura vaincu.

\*

Je remets en marche la radio pour une millième fois, depuis des jours. *Réverie* de Debussy retentit dans la chambre. Je viens de terminer d'apprendre à jouer cette pièce, que je pensais jusqu'à tout récemment interpréter à ma grand-mère, sur le piano de la salle commune. Mais elle ne sort plus de sa chambre. Cette possibilité s'est évaporée.

En musique, le temps est malléable, mouvant. Le terme italien *rubato* provient du verbe *rubare* qui signifie littéralement « voler ». Sur une partition, un *rubato* indique que l'on doit voler du temps, c'est-à-dire emprunter du temps à la mesure qui précède ou à celle qui suit, pour étirer le temps de la mesure qui est en train d'être jouée. Le terme *ritenuto* signifie *retenir*, et indique, quant à lui, un ralentissement, un temps retenu, qui ne sera jamais rendu.

Il est donc possible d'étirer le temps, d'en jouer, de s'en moquer en quelque sorte. En musique, le temps n'est pas une contrainte, c'est un instrument supplémentaire.

On retrouve au-dessus du tout dernier accord de la partition de *Réverie*, un « point d'orgue ». On utilise ce symbole pour indiquer le prolongement d'une note ou d'un silence pour une durée

illimitée, au choix de l'interprète. *Rêverie* pourrait donc ne jamais prendre fin si l'interprète choisit de maintenir le dernier accord à l'infini, et même si l'instrument ne produit plus de sons.

En musique, on peut donc rester au seuil de la fin, pour toute éternité.

\*

Un mois s'est écoulé depuis qu'elle a contracté une pneumonie. Ma grand-mère s'enfoncé, et ne remontera plus à la surface. Hier matin, elle était éveillée, et le soir, elle ne l'était plus, elle ne le serait plus jamais. Le protocole médical de fin de vie a été entamé : c'est une question d'heures, de jours.

Je ne sais pas encore comment m'habituer à son nouveau silence. Sa voix, son babillage, me manquent. Je ne sais plus comment tolérer ce temps qui désormais s'accélère, à une vitesse folle, vers sa mort. Et elle ? Dans ce sommeil artificiel provoqué par les soins de confort, où croit-elle se trouver ? Mesure-t-elle que l'achèvement approche ? « Dur travail de mourir, quand on aime si fort la vie<sup>20</sup> », écrivait Simone de Beauvoir.

Maintenant, le temps de l'écriture est celui du souffle de ma grand-mère qui dort et qui s'apprête à mourir. Il n'y a pas d'après, ni d'avant, il n'y a ni urgence ni mémoire. Il n'y a que cette grand-mère que j'aime plus que tout et qui s'accroche avec ténacité à la vie. Chacune de ses respirations déjoue le temps qui avance, les heures qui passent.

Période étrange que ces jours, ces heures, qui précèdent la mort dont on sait qu'elle arrivera éminemment.

Le temps, inconsiderément, est aussi difficile à penser qu'à éprouver comme tel. Constitué dans l'imaginaire, mais armant le réel le plus irreprésentable, il nous convoque à une impossible figuration. Ce temps que nous cherchons éternellement à faire nôtre, à rattraper, semble sans cesse se dérober à notre attente. Le vrai temps n'est que toujours perdu<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, Paris, Gallimard, 1964, p. 113.

<sup>21</sup> Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, *op. cit.*, p. 86.

Je ne sais plus quel jour nous sommes, ni quand il faut manger, boire, dormir. Le temps n'existe plus, l'attente non plus. Je mesure la vie à la peur de la perdre qui grandit en moi. Je ne connais plus rien d'autre que mon amour pour cette femme qui est en train de mourir. Je m'accroche à son souffle qui s'accélère, qui finira par s'arrêter.

On dit que le temps *arrange* les choses. Et pourtant, bientôt, le temps aura raison de ma grand-mère, elle ne sera plus de son temps. J'existerai dans un temps sans elle, et plus les heures, les jours, et les semaines passeront, plus je m'éloignerai d'elle. Est-ce que toutes ces pages écrites sur elle suffiront à me la garder vivante ?

RETROUVER LES MO(R)TS



Je ne sais pas si c'est un travail de vie ou de mort  
que je suis en train de faire.

Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* »

Il s'est écoulé plus de six mois entre l'écriture du paragraphe de la page précédente et cette phrase que je suis en train de composer. Des mois durant lesquels je n'ai rien écrit. Ma grand-mère est morte, je suis tombée enceinte, puis j'ai fait une fausse couche. L'écriture m'a quittée. Je relisais les premières pages de cet essai sans en comprendre le sujet. L'attente m'apparaissait absurde : je n'attendais plus rien. Avortement de l'essai.

Elle est morte par une nuit de tempête du mois de janvier, alors que c'était à mon tour de rester auprès d'elle pour la nuit. Au moment où elle a respiré une dernière fois, je dormais sur un matelas d'appoint au sol, près de son lit. J'aime penser que c'est l'arrêt de sa respiration qui m'a sortie de mon sommeil.

Je me suis levée, je l'ai regardée dans la lueur jaune de la veilleuse, et elle a expiré une dernière fois, sous mes yeux. J'ai entendu sa voix au fond de son souffle.

J'ai marché jusqu'au poste de garde. J'ai dit à l'infirmière et à la préposée de nuit : *je crois que ma grand-mère est morte*. Elles m'ont suivie jusqu'à la chambre et ont confirmé son décès.

La préposée m'a prise dans ses bras, j'ai pleuré, puis elles sont sorties. J'ai appelé ma mère, puis mon oncle. Ma tante m'a téléphoné peu après. Je ne leur ai pas parlé plus de deux ou trois minutes chacune. Je ne me souviens pas des mots que j'ai utilisés pour leur annoncer que leur mère était morte. J'ai mis l'album *Classic reflections* qu'elle aimait tant, je me suis assise par terre à côté de son lit, et j'ai tenu sa main.

À un certain moment, j'ai gribouillé la phrase *elle est morte et je ne sais pas comment quitter sa chambre* dans mon calepin. Je ne me souviens pas de l'avoir écrite, ni d'avoir sorti mon calepin, je ne me souviens pas d'avoir tenu un crayon. Mais la phrase était bel et bien là, je l'ai relue avec étonnement, quelques jours plus tard.

Puis, j'ai défait les draps du lit d'appoint sur lequel j'avais dormi, rangé le matelas, rassemblé mes effets personnels, tout cela alors que le corps de ma grand-mère gisait là, se refroidissant, bleuisant. Je me souviens que sa bouche était ouverte, j'aurais préféré qu'elle ait une pose de morte, comme dans un cercueil, les mains en croix et l'air détendu, mais je n'ai pas osé toucher

son visage, fermer sa mâchoire. On aurait dit qu'elle poussait un cri, un cri de soulagement. Elle n'avait pas l'air souffrante.

Avant de quitter, je suis sortie pour déneiger ma voiture. Il faisait encore noir. L'action de pelleter m'a semblé surréelle. J'ai pensé qu'elle aurait détesté que je prenne la route par un temps pareil, et que si elle avait pu, elle m'en aurait empêché. Je ne voulais pas être présente lorsqu'on viendrait chercher son corps, alors j'ai continué de pelleter. La civière, le sac, le corbillard, je ne l'aurais pas supporté.

Je suis retournée dans sa chambre, lui dire au revoir. J'ai remis la radio en marche et laissé sur le mur le montage de photos de ses enfants et petits-enfants.

J'ai fait quelques allers-retours entre l'ascenseur et sa chambre. Je ne savais ni rester dans sa chambre ni la quitter. Je ne me souviens pas des derniers mots que je lui ai dit. Sans doute *je t'aime*, qu'est-ce que j'aurais pu dire d'autre ?

Je suis tombée enceinte six jours après sa mort. Ce n'est pas tout à fait juste d'utiliser les mots « tomber enceinte », parce que le transfert d'un embryon dans un processus de fertilité n'a rien à voir avec le verbe « tomber ». Ce n'est ni une chute ni une surprise, mais quelque chose comme un résultat prévisible, qui survient au bout d'un enchaînement d'étapes bien calculées. Dans ce contexte, « tomber enceinte » signifie attendre dans une jaquette d'hôpital la vessie pleine, parmi cinq ou six autres femmes qui « tomberont enceinte », ou non, puis se faire insérer des instruments dans le corps pour une énième fois. Ça se termine par une photo ressemblant à des gouttes de pluie dans une boîte de pétri, envoyée par l'embryologiste par message texte, après l'intervention, avec un message : *votre embryon, bonne chance !*

Ça n'a pas duré. Le cœur du fœtus a cessé de battre, une échographie l'a révélé, un instant qui ressemblait au basculement d'un dernier souffle, un instant irréversible. En l'apprenant, j'ai pensé à cette phrase, dans *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy : « Souvent, disait ma mère,

c'est au moment où l'on va toucher au désir de toute une existence que tout à coup, il nous est ravi<sup>22</sup> ! ». J'ai subi un curetage et tout a été fini.

\*

Quand j'ai reçu la confirmation que j'étais enceinte, j'ai immédiatement pensé à ma grand-mère. J'ai pensé qu'elle était responsable de cette grossesse, qu'elle « m'envoyait » le bébé. J'ai eu envie de joindre mes mains ensemble vers le ciel et de la remercier. J'ai eu envie de prier, de la prier, elle. « La prière est un état d'attente d'une parole dont on sait qu'elle ne viendra pas, mais qui en même temps est là en vous, déposée de tout temps. Quel autre espace semblable existe-t-il<sup>23</sup> ? », écrit Anne Dufourmantelle.

J'invoquais ma grand-mère pour tout ce qui concernait le bébé : pour que la grossesse se poursuive, pour que je n'aie pas trop d'inquiétudes et de symptômes, pour que l'enfant soit en santé. Je n'avais jamais prié de ma vie, sauf quand ma grand-mère me le demandait lorsque j'étais toute petite, avant de dormir. Voilà que, maintenant, depuis sa mort, je priais tout le temps, tous les jours, dans ma tête, en marchant, sous la douche. Je ne priais pas Dieu, je la priais, *elle*, ma grand-mère qui venait de mourir.

Pendant les dix semaines qu'a duré ma grossesse, j'ai souvent pensé : *si c'est une fille, elle portera son prénom.*

Et aussi : *et si c'était elle, dans mon ventre ?*

Parfois, quand je pensais à elle, j'avais des vagues de chagrin que je n'arrivais pas à contenir, et j'éprouvais une culpabilité immense de ne pas me trouver uniquement dans la joie de l'existence de l'enfant à venir. La veille de l'annonce de la mort du fœtus, j'avais passé la soirée à pleurer, incapable de m'arrêter. Je m'étais endormie au bout de l'épuisement provoqué par les larmes.

---

<sup>22</sup> Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2010 [1972], p. 182.

<sup>23</sup> Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, *op.cit.*, p. 70.

Aujourd'hui, je me demande si je n'ai pas mené mon bébé vers la mort, si la mort qui habitait mes pensées n'a pas trouvé son chemin jusque dans mon ventre. Peut-être que le bébé se sentait à l'étroit à cause de ma peine, et que malgré moi je lui ai laissé croire que c'était dans le deuil, que se trouvait l'amour.

\*

Je cherche depuis des mois comment réfléchir à la mort, je cherche à la lier à l'écriture, sans trop savoir comment y parvenir. Chaque fois, la page blanche comme un cercueil dans lequel je n'ai pas envie de déposer mes morts, comme si éviter de les écrire les retenait un peu dans la vie, me permettait de nier quelques instants de plus la fatalité de leur départ.

Dans un article à propos de l'écriture du deuil, Barbara Havercroft écrit : « Lors de telles expériences douloureuses de perte, tous ces écrivains du deuil font face à des enjeux scripturaux épineux d'ordre énonciatif et éthique, car ils doivent affronter à la fois la nécessité de parler et l'extrême difficulté de trouver les mots appropriés<sup>24</sup>. » Écrire sur la mort de ma grand-mère signifie la quitter, pour de bon, cesser de faire des allers-retours entre l'ascenseur et la chambre 229, laisser son cadavre derrière moi. Cela signifie assumer que je l'ai quittée. Cela signifie accepter qu'il y ait eu cette nuit de tempête où je l'ai veillée, seule, qu'elle est morte alors que j'étais endormie, que malgré le romantisme tragique avec lequel je peux décrire cette scène, je porte la culpabilité de ne pas lui avoir tenu la main au dernier instant.

\*

Pendant des années, j'ai ressenti l'urgence d'écrire sa vieillesse, et lorsque sa mort est arrivée, l'écriture m'a semblé impossible, inutile, peut-être même qu'elle m'a semblé une sorte de trahison. « Horreur d'imaginer un livre sur elle. La littérature ne peut rien<sup>25</sup> », écrit Annie Ernaux au lendemain du décès de sa mère. Ma grand-mère est morte et mes mots se sont évaporés en même temps que les siens. Comme si elle contenait tout le langage à elle seule : je

---

<sup>24</sup> Barbara Havercroft, « Les traces vivantes de la perte, la poétique du deuil chez Denise Desautels et Laure Adler », *Narrations contemporaines au Québec et en France : regards croisés*, volume 36 no1, automne 2010, p. 80.

<sup>25</sup> Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », *op. cit.*, p. 100.

ne savais plus comment écrire sans que la source de l'écriture ne soit elle, ses histoires, ses expressions, sa voix, ses mots. Je n'avais plus rien à dire, si ce n'était pas avec elle, grâce à elle, pour elle, que j'écrivais.

Pendant la grossesse, j'ai essayé de me laisser prendre au jeu à nouveau : j'ai tenté de donner à l'écriture un nouveau visage, celui de l'enfant à venir. Et soudainement, il n'y avait plus personne. Je ne savais plus comment, pourquoi, pour *qui*, écrire.

« Derrière ceux qui quittent ce monde, le temps s'anéantit<sup>26</sup> », écrit Simone de Beauvoir, elle aussi après la mort de sa mère. Je ne sais plus à quel temps j'appartiens : ni tout à fait dans le temps de la mort ni tout à fait dans le deuil. L'écriture est revenue, mais habite des limbes, ou plutôt, un couloir. L'écriture appartient à ce temps-là, le temps de l'hésitation, de la décision impossible : si j'écris les morts, la douleur se prolonge ; si je ne les écris pas, j'ai l'impression de les perdre à nouveau, de les laisser partir sans tenter de les retenir.

\*

Dans les semaines qui ont suivi la mort de ma grand-mère, j'ai lu et relu « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », texte dans lequel Annie Ernaux relate les derniers mois de la vie de sa mère atteinte d'Alzheimer. Je n'arrivais plus à écrire, mais j'avais l'impression que ce livre me racontait à la fois la fin de vie de ma grand-mère, et ce que j'avais ressenti à titre de proche aidante : la détresse, la peur, l'incrédulité, la culpabilité, la fatigue, l'impuissance, l'amour, l'amour infini. Tandis que je les vivais, tous ces affects me paraissaient impossibles à identifier, mais maintenant que je les lisais dans les pages d'Ernaux, je commençais à comprendre ce qui m'était arrivé. Je pleurais d'un bout à l'autre du livre, et pourtant, il me consolait. « La tristesse apaise ce qu'en même temps elle affûte comme une lame de samouraï<sup>27</sup> », écrit Anne Dufourmantelle. Et malgré cela, je ne lisais pas « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » comme un livre sur la mort,

---

<sup>26</sup> Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, op. cit., p. 147.

<sup>27</sup> Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, op. cit., p. 79.

l'attente de la mort, ou le deuil. Car dans ce livre, c'est de vie dont il s'agit : « Quand j'écrivais sur elle après les visites, est-ce que ce n'était pas pour retenir la vie<sup>28</sup> ? », écrit Ernaux.

Il y avait un second livre qui occupait mon temps de lecture : le recueil *Emprunter aux oiseaux* de l'écrivaine et psychiatre Ouanessa Younsi, qui porte sur sa grand-mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. De mort, il n'en est pas question dans ce recueil non plus. Il s'agit d'un livre qui porte sur la mémoire et le langage, sur la filiation qui s'effrite en même temps qu'elle se renforce. Younsi consacre également une partie de son essai *Soigner, aimer* à sa grand-mère. Elle écrit : « Regardant ma grand-mère dans les yeux, ses yeux d'Alzheimer dans la brume, je comprends qu'il me faut parler d'elle. La garder vivante<sup>29</sup>. »

Entre les pages de ces livres, je retrouvais non pas la mort, mais la vie de ma grand-mère, et aussi mon rôle de témoin, de gardienne de sa vieillesse. En les lisant à répétition, je cherchais l'intensité des instants que j'avais vécus, leur tendresse.

Je ne m'en apercevais pas, mais je cherchais aussi à m'éloigner de la mort, à revenir dans la vie, dans l'écriture.

\*

Pendant des mois, j'ai pensé que le rapprochement inespéré entre la mort de ma grand-mère et la vie qui poussait en moi ne pouvait être le fruit du hasard, que ce miracle avait eu lieu : elle était morte pour permettre à mon enfant de vivre. J'ai refusé de croire à la coïncidence des événements, je ne savais pas les penser séparément. Après la mort du fœtus, il a fallu croire à un autre récit, il a fallu réinterpréter. Je ne croyais plus au miracle de la vie qui surgit après la mort, mais à quelque chose comme un effet boule de neige : la mort avait entraîné la mort. Toujours pas de coïncidence : *j'aurais dû* voir venir la mort du fœtus.

---

<sup>28</sup> Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », *op.cit.*, p. 104.

<sup>29</sup> Ouanessa Younsi, *Soigner, aimer*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, p. 83.

On se raconte bien des histoires pour traverser le deuil. On tisse des liens là où il n'y en a pas, on solidifie nos croyances, on s'accroche à des détails qui renforcent la version de l'histoire que l'on s'est inventée. On cherche simplement à survivre au chagrin.

Mais pour écrire, il faut prendre le risque que ces histoires nous quittent. Il faut admettre que ce ne sont que des histoires, et être capable d'y renoncer. L'écriture doit pouvoir s'ouvrir à toutes les possibilités, elle ne peut pas connaître ce vers quoi elle avance avant d'être parvenue à la fin.

Si j'avais une définition de ce qu'est l'écriture ce serait celle-ci : découvrir en écrivant ce qu'il est impossible de découvrir par tout autre moyen, parole, voyage, spectacle, etc. Ni la réflexion seule. Découvrir quelque chose qui n'est pas là avant l'écriture. C'est là la jouissance - et l'effroi - de l'écriture, ne pas savoir ce qu'elle fait arriver, advenir<sup>30</sup>, écrit Annie Ernaux.

L'écriture doit se montrer patiente, ne pas s'emparer de la première conclusion possible. La coïncidence entre la mort de ma grand-mère et la vie, puis la mort du fœtus, a existé. Il me faut prendre le risque, par l'écriture, de ne pas en faire une fatalité.

\*

Dans son ouvrage *Le temps et l'autre*, Emmanuel Levinas s'interroge sur le lien entre l'avenir et la mort : « Quel est le lien entre les deux instants, qui ont entre eux tout l'intervalle, tout l'abîme qui sépare le présent et la mort, cette marge à la fois insignifiante, mais à la fois infinie où il y a toujours assez de place pour l'espoir<sup>31</sup> ? » Il y a cette période étrange après la mort d'un proche, quelques jours, pendant lesquels on ne peut pas croire que la personne aimée ne sera plus jamais vivante, où l'on espère se réveiller d'un cauchemar. C'est peut-être à cet espoir que Levinas renvoie, un espoir sans issue, mais nécessaire à la survie, à l'acceptation de ce qui est irréversible. L'espoir que le dernier souffle soit l'avant-dernier, que le temps s'étire toujours

---

<sup>30</sup> Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau : entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, 2011 [2003], p. 136.

<sup>31</sup> Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 68-69.



un peu plus. Est-ce que le deuil, c'est la part de nous qui reste pour toujours dans cette marge, dans cet espoir ?

\*

On croit qu'il n'y a plus d'attente dans le deuil. On croit que la douleur ne prendra jamais fin. On ne croit plus qu'à la tristesse, au manque, à l'absence. Ma grand-mère a cessé de m'attendre et j'ai cessé d'attendre un enfant. J'ai cru qu'il n'y aurait plus jamais rien à espérer. « Je ne souhaite rien d'autre que d'habiter mon chagrin<sup>32</sup> », écrit Roland Barthes après la mort de sa mère.

Et pourtant on se trompe. L'attente devient une alliée du deuil. Elle est même indispensable : attente que l'on se saisisse du réel, que le choc passe, que la violence de la douleur des premiers jours s'estompe doucement, que l'on parvienne à saisir le monde à nouveau en l'absence de la personne aimée. L'attente est patiente avec la mort. Elle est douce.

« Sans doute pourrais-je attendre avant d'écrire sur ma mère. Attendre de m'être évadée de ces jours. Mais ce sont eux la vérité, bien que je ne sache pas laquelle<sup>33</sup> », écrit Ernaux au lendemain du décès de sa mère. Il faudrait peut-être attendre avant d'écrire sur la mort, ou peut-être pas. Il faut peut-être se laisser guider par l'écriture, par la tristesse, par l'attente qui n'attend plus. Il faut peut-être « épuisier cette douleur, la fatiguer en racontant, décrivant<sup>34</sup> », propose Ernaux à nouveau. Est-ce là que se trouve le mystère de l'écriture, dans la tentative de nommer quand nous croyons en être incapables, tout comme l'on parvient à attendre sans imaginer que c'est possible, ne serait-ce qu'un seul instant de plus ?

\*

L'écriture est en elle-même constituée d'attente : on attend que l'inspiration vienne, on attend que le mot juste nous apparaisse, que les phrases s'enchaînent, on attend que le cerveau effectue

---

<sup>32</sup> Roland Barthes, *Journal de deuil*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, p. 186.

<sup>33</sup> Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », *op. cit.*, p. 104.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 99.

le travail d'organiser les idées qui nous habitent, que la nuit nous éclaire sur l'ordre des fragments, que la distance et le temps permettent de continuer, que le deuil s'achève pour reprendre une pratique régulière. On a peut-être tort de se montrer impatient·es. L'attente est peut-être la meilleure amie de l'écriture.

Annie Ernaux a avoué tant de fois qu'elle ne parvenait pas à écrire. Que ses textes étaient comme retenus, pendant des années, sans qu'elle ne puisse les coucher sur papier. Combien de temps a-t-elle passé à attendre que les histoires qui la constituaient trouvent le chemin de l'écriture ?

« Depuis vingt ans, je note “58” dans mes projets de livre. C'est le texte toujours manquant. Toujours remis. Le trou inqualifiable<sup>35</sup> », écrit-elle au début de *Mémoire de fille*. Quant à l'œuvre *Une femme*, elle en a déchiré la première version, qui ne lui convenait pas. Et pourtant, au bout de l'attente et de ces recommencements, au bout des tentatives inachevées, les textes ont fini par émerger.

Lorsque Ernaux écrit qu'elle ne peut imaginer un livre sur sa mère au lendemain de sa mort, elle dévoile tout le paradoxe qu'incarne la publication de « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* ». Le livre a existé. L'écriture a surgi. La littérature a surmonté le chagrin, le deuil, l'attente. Ce paradoxe révèle qu'il est possible d'écrire à nouveau, après la mort. C'est ce qui m'a convaincue de recommencer à écrire.

\*

Jusqu'au dernier jour de sa vie, même s'il était évident qu'elle ne se remettrait pas, je n'ai pas cru possible que ma grand-mère meure. Ce n'était pas du déni. Je *savais*, logiquement, qu'elle allait mourir, mais je n'y *croyais* pas. Lorsque je la regardais respirer, ce n'était pas la mort que je surveillais, mais sa vie, son souffle, le soulèvement de sa cage thoracique, et aussi le mouvement de ses sourcils lorsqu'elle rêvait, la chaleur de sa peau, l'agitation de ses doigts au son de la musique, encore et encore. Je comptais ses inspirations et ses expirations pour ne rien

---

<sup>35</sup> Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016, p. 17.

manquer de ce qui lui restait de vie. Je suis encore dans cet étonnement : un instant ça respire, et le suivant, c'est terminé.

D'une certaine façon, je n'arrive pas à m'expliquer que je ne suis pas morte avec elle. Qu'elle a rendu son dernier souffle, et que moi, j'ai ouvert les yeux, continué de respirer.

Parfois, on a l'impression d'attendre d'avoir quelque chose à dire, alors que tout est là, il suffit d'y aller, il faut s'y risquer. « En réalité, cette manière qu'a l'écriture de frayer un passage est un art de renoncer à souffrir. Car renoncer à souffrir, cela demande beaucoup de courage<sup>36</sup> », écrit Anne Dufoumantelle.

Est-ce dans le renoncement à mourir avec elle que l'écriture cherche à se frayer un passage ?

\*

Il faudrait maintenant essayer d'imaginer la suite, un temps d'après la mort. À propos de l'avenir, Levinas écrit : « La relation avec l'avenir, la présence de l'avenir dans le présent semble encore s'accomplir dans le face-à-face avec autrui. La situation de face-à-face serait l'accomplissement même du temps [...] La condition du temps est dans le rapport entre humains ou dans l'histoire<sup>37</sup>. » Il s'agirait donc, pour imaginer l'avenir, pour le considérer et le réintégrer dans le présent, d'entrer en relation avec autrui. Mais que faire lorsque « autrui » disparaît ?

\*

Quelque chose rapproche l'écriture de la proche aidance, du soin. Pendant les années où j'ai accompagné ma grand-mère dans sa maladie, j'ai envisagé l'écriture comme un espace où il était possible de la soigner, c'est-à-dire de prendre soin de sa démence, de la reconnaître, de la faire exister. Mais c'était aussi un espace où je prenais soin de l'attente, de l'attente de l'enfant

---

<sup>36</sup> Anne Dufoumantelle, *Éloge du risque*, op. cit., p. 215.

<sup>37</sup> Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*, op. cit., p. 68-69.

qui ne venait pas. Mon sujet d'écriture permettait de combler ce vide, de ne pas laisser les pages entièrement blanches.

Dans son essai *Soigner, Aimer*, Ouanessa Younsi aborde la question du rôle de l'écriture dans le contexte du soin. S'adressant à elle-même, elle écrit : « Écrire est pour toi une activité intérieure, l'une des rares occupations qui te comble plus qu'elle ne te vide. Oh tu aimes tes patients, tu aimes soigner, mais écrire te soigne de toi-même, et tu peux mieux accompagner autrui<sup>38</sup>. » Et quelques pages plus loin, elle ajoute : « On devient soignant car se trouve quelqu'un qu'on ne réussit pas à soigner<sup>39</sup>. »

Je me demande à mon tour : est-ce qu'on n'écrit pas comme on soigne, car se trouve quelqu'un, quelque chose, qu'on ne parvient pas à écrire ? Est-ce que les lignes écrites ne contiennent pas toujours les absences, les vides, les fantômes, et aussi la part de soi qui requiert un soin ?

\*

Quelques heures avant le décès de sa mère, alors qu'on la prévient de l'imminence de la mort, Simone de Beauvoir hésite à se rendre à son chevet :

Je ne tenais pas particulièrement à revoir maman avant sa mort ; mais je ne supportais pas l'idée qu'elle ne me reverrait pas. Pourquoi accorder tant d'importance à un instant, puisqu'il n'y aura pas de mémoire ? Il n'y aura pas non plus de réparation. J'ai compris pour mon propre compte, jusque dans la moelle de mes os, que dans les derniers moments d'un moribond on puisse enfermer l'absolu<sup>40</sup>.

Malgré l'hésitation, elle s'y rend. C'est cet « absolu » qui l'y mène, l'ultime instant de relation à l'autre, ce qui se trame entre deux personnes jusqu'à la toute fin, quelque chose comme l'amour, la compassion ou la tendresse. Cet « absolu », c'est l'ultime main tendue à la personne que l'on aime et qui se meurt.

---

<sup>38</sup> Ouanessa Younsi, *Soigner, aimer, op. cit.*, , p. 79.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>40</sup> Simone de Beauvoir, *Une mort très douce, op.cit.*, p. 88.

La proche aidance est une expérience prolongée de l'« absolu ». Accompagner une personne dans la maladie nous lie, nous attache à l'autre qui souffre. Contrairement à ce que l'on croit, la proche aidance n'est pas un « don de soi » infini, mais un rapport construit à deux, dans un état de codépendance. L'écriture de la proche aidance est déchirée entre le constat inéluctable que l'on ne sauvera pas l'autre, et le désir de tenter le sauvetage une ultime fois, par le langage. Mais c'est peut-être encore davantage une manière de consolider les liens entre les deux expériences, celle de la personne malade et de l'accompagnante, une manière de mettre des mots sur l'impuissance commune, l'amour commun, le désir réciproque de la présence de l'autre. Être proche aidante ne se fait pas uniquement *pour* l'autre, mais *grâce* à l'autre. Est-ce ce que l'écriture cherche à traduire ? Une reconnaissance de ce que la personne soignée apporte à la personne soignante ?

\*

En introduction de « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Ernaux écrit à propos de ce texte qu'il s'agit du « résidu d'une douleur<sup>41</sup> ». En lisant ces mots, j'ai pensé que la *douleur* à laquelle elle fait référence n'est pas la mort de sa mère, mais plutôt la douleur de l'expérience de la proche aidance. Si l'écriture est le résidu de cette douleur, c'est peut-être la part de cette expérience qui ne guérira jamais, la part de l'autre que l'on n'arrive pas à soigner. L'écriture n'est pas un pansement, une cicatrice, c'est une plaie ouverte. Si la mort est l'échec ultime, c'est davantage l'accumulation des années à voir la personne aimée perdre ses facultés physiques et cognitives qui use, qui blesse. Écrire sur la proche aidance, ce serait peut-être à la fois un aveu qu'on n'arrive pas à soigner l'autre, et la tentative ultime, désespérée, du soin par l'écriture.

\*

Il n'a jamais été question d'intégrer la mort de ma grand-mère dans mon texte de création. Je savais qu'elle pourrait mourir au fil de l'écriture, mais j'avais le sentiment que cet événement viendrait diminuer l'importance de tout ce qui l'avait précédé, et qu'à cause de sa nature tragique, il réduirait la vieillesse de ma grand-mère à cet ultime instant. Je voulais parler de ses

---

<sup>41</sup> Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », *op.cit.*, p. 13.

dernières années sans les lier à sa mort, pour dénouer cette association trompeuse. Du moment où je me suis mise à écrire sur elle, sur sa maladie et sur le contexte dans lequel elle vivait, il a toujours été question pour moi de rester au plus près d'elle, de sa vivacité, de sa parole, de sa vie.

C'est ici, dans l'essai, ou plutôt dans cette reprise de l'essai, que j'ai trouvé comment aborder le sujet de sa mort. Blanchot écrit : « La littérature [...] commence avec la fin qui seule permet de comprendre. Pour parler, nous devons voir la mort, la voir derrière nous<sup>42</sup>. » Pour écrire la mort de ma grand-mère, il fallait pouvoir écrire ces mots, *elle est morte et je suis vivante*, sans trembler, sans vouloir les effacer. Il fallait assumer un « je » qui n'était pas seulement l'interlocutrice de ma grand-mère, son porte-voix, mais qui pouvait être autonome. À présent, je parviens à écrire ces mots : *elle est morte*. Et je m'aperçois que malgré tout, elle est là, elle ne disparaît pas entièrement. Que je peux quitter le couloir entre l'ascenseur et sa chambre, et qu'un « nous » existe encore. Elle reste, malgré tout, pour toujours.

\*

J'ai cru longtemps que je ne parvenais pas à écrire sur l'enfant absent parce qu'il ou elle n'avait jamais existé, mais même le fœtus qui a grandi quelques semaines dans mon ventre, il me semble toujours impossible de l'écrire. « On n'écrit pas ceci, on n'écrit rien sur le ventre plein puis vide, rond puis plat<sup>43</sup> », écrit Martine Delvaux à propos de sa fausse couche, dans *Ventriloquies*, cet échange épistolaire entre elle et Catherine Mavrikakis. Elle érige cette limite : on ne peut pas dire plus que ça, c'était là, ça n'est plus là. Je ne sais pas non plus aller plus loin que cette opposition, ce basculement. Aucun détail de la grossesse n'a de sens, ni les symptômes ni la joie débordante, ni la naïveté d'avoir cherché un prénom ni l'achat précoce de pantalons de grossesse. Rien. Et sur la fausse couche peut-être encore moins, car elle n'est que violence.

\*

J'ai entamé *Ventriloquies* pendant ma grossesse. Je l'avais déjà lu, je savais qu'il commençait avec la fausse couche de Martine Delvaux et qu'il se concluait avec sa grossesse, une autre

---

<sup>42</sup> Maurice Blanchot, « La littérature et le droit à la mort » dans *Kafka à Kafka*, op. cit., p. 51.

<sup>43</sup> Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, *Ventriloquies*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2021 [2003], p. 80.

grossesse qui se rendra à terme, cette fois. J'avais envie de le lire à nouveau à cause de cette fin qui me donnait espoir, et je n'ai plus voulu le terminer pour la même raison.

Ma fausse couche survient quelque part entre la dureté des mots de Catherine : « toi, Martine, que je ne saurais consoler, toi, Martine, la mère en devenir, toi Martine, l'infanticide », et la douleur de Martine : « le corps de la lettre est comme l'enfant étendu dans son tombeau : ses parents sont arrivés trop tard, la cérémonie est déjà terminée, le cercueil glisse au fond de la terre noire, et ce qui reste est à recomposer<sup>44</sup>. »

Alors que j'étais toujours enceinte, je me souviens avoir trouvé les mots de Mavrikakis si violents, si froids. Comment osait-elle qualifier son amie d'*infanticide* ? Je n'arrivais pas à en comprendre la portée, l'intention. Je n'arrivais pas à imaginer autre chose que la douleur de recevoir ce mot comme une gifle. C'est à ce livre et à ce mot, *infanticide*, que j'ai pensé alors que j'étais couchée dans la salle de repos après mon curetage, après qu'on m'a libérée du fœtus mort. J'ai pensé que j'étais devenue moi aussi une femme, une mère infanticide. Le mot ne m'a plus heurté. J'avais envie de ma douleur, de ma culpabilité, de ma peine. J'avais envie d'être infanticide et de le rester. J'avais envie que la littérature me l'envoie au visage, à moi aussi.

Il y a aussi cela, dans la littérature : le pouvoir de nommer l'échec.

\*

Lorsqu'on m'interroge sur le sujet de mon mémoire, je ne dis jamais qu'il est question de désir d'enfant, d'absence d'enfant. Je ne parle pas de l'attente. Je parle de ma grand-mère et de proche aidance, de démence et de soin. J'évite de nommer ce qui est confrontant, douloureux. Les mots à ce sujet se dérobent, mon corps se referme, je veux me terrer, je ne veux pas partager ma peine, ma colère, mon sentiment d'impuissance. C'est seulement dans l'écriture que je m'accorde le droit de nommer. Comme si les pages, davantage que le dialogue, permettaient

---

<sup>44</sup> Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, *Ventriloquies*, op. cit., p. 61.

aux émotions de se déployer, de creuser leur sillon jusqu'à la vérité. L'écriture attend, patiemment, que ça cède. Est-ce à force d'écrire qu'on arrive à tout dire ?

\*

Pendant des semaines après ma fausse couche, j'ai pensé que je n'attendais plus rien. Ni la prochaine visite à ma grand-mère qui venait de mourir ni le bébé que j'avais espéré, et encore moins que l'écriture soit d'une quelconque utilité.

Malgré tout, j'attendais encore quelque chose de la littérature. J'attendais qu'elle me distraie, me trouble, m'émeuve, m'occupe l'esprit, ou qu'elle m'accorde le droit de plonger dans les deuils.

Dans son essai *Ce qui meurt en nous*, Mathieu Bélisle réfléchit à la manière dont nous avons traité la mort (les morts) dans le contexte pandémique. Si un de ses constats révèle que « nous ne savons pas parler de la mort » et que « nous sommes incapables de [...] comprendre ce qu'elle peut signifier<sup>45</sup> », il constate aussi l'importance de la littérature dans les situations d'adversité comme l'a été la pandémie.

C'est ici que la littérature nous vient en aide, dans la mesure où elle peut nous apprendre à vivre dans la précarité, nous permettre de tenir en équilibre sur les bords de l'abîme, nous maintenir, vivants, sur le seuil de notre disparition. [...] [l]a littérature nous enseigne à nous mesurer au vide et à l'Absence, au manque et à la nécessité, et à les combler grâce aux ressources infinies de l'imagination.<sup>46</sup>

Ernaux, Younsi, Beauvoir, Delvaux et Mavrikakis... ce sont les livres de ces écrivaines qui ont été les lieux de mes deuils, qui ont été des refuges. Elles avaient la capacité de dire ce que je ne parvenais pas à dire, à me révéler ma peine. Non pas comme si leurs œuvres produisaient un effet miroir, mais comme une manière de me permettre d'appartenir à une force collective, à un deuil plus grand que le mien, à un deuil de femmes, de filles, de petites-filles, de mères. À force de lire, il n'y avait plus que les morts : il y avait les mots, il y avait les expériences communes,

---

<sup>45</sup> Mathieu Bélisle, *Ce qui meurt en nous*, Montréal, Leméac, 2022, p. 20.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 91.



multipliées. Le langage n'appartenait plus qu'à ma grand-mère, il appartenait à toutes celles qui écrivent. Il pouvait donc m'appartenir à nouveau.

Je n'aime pas imaginer la littérature comme salvatrice, ou cathartique. Je ne crois pas que des pages peuvent me dire qui je suis ou me sauver de quoi que ce soit. Mais je crois que la littérature *accompagne*, qu'elle a le pouvoir d'élargir les murs de nos couloirs rétrécis par la peine, la peur, la souffrance. Je crois qu'elle m'a ouvert un chemin nouveau à emprunter, pour me permettre de sortir du couloir dans lequel j'étais coincée. « De la vie, on n'attend plus rien, mais de la fiction, on espère toujours le trouble [...] La littérature est le réservoir de l'inouï [...] »<sup>47</sup>, écrit la philosophe Claire Marin.

Peut-être que la littérature est une sorte de proche aidance, une sorte de don qui existe hors du temps, qui existe grâce à la rencontre des êtres qui écrivent et des êtres qui lisent. Elle ne sauve pas, mais peut-être qu'elle apaise, qu'elle permet de nous détacher de nos expériences ou de mieux les comprendre. « [I]l faut peut-être encore et toujours se cogner la tête sur le mur si dur de la compréhension, écrit Mavrikakis à Delvaux après sa deuxième fausse couche. [...] Il faut encore vouloir comprendre<sup>48</sup>. » Peut-être que c'est ce désir, celui de comprendre, que contient le geste d'ouvrir un livre après une mort, une fausse couche, un deuil.

Peut-être qu'il faut accepter qu'on ne doive pas toujours écrire.

Peut-être qu'il n'y a rien à ajouter sur la mort de ma grand-mère, sur la fausse couche.

Peut-être que tout est contenu dans les mots des autres, qu'il s'agit d'une expérience de l'écriture en différé, par procuration, par filiation.

Peut-être qu'il faut accepter d'être accompagnée à son tour, d'être soignée.

---

<sup>47</sup> Claire Marin, *Les débuts : par où recommencer ?*, Paris, Flammarion, coll. «Autrement», 2023, p. 42.

<sup>48</sup> Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, *Ventriloquies*, *op. cit.*, p. 85.

RECOMMENCER

J'ai su qu'il me fallait toucher le bout du fil  
qui venait de se rompre brutalement,  
pour tout refaire, tout reprendre à zéro.

Hélène Dorion, *Recommencements*

Ça recommence. Ça pousse en moi, il y a un cœur qui bat, un clignotement, comme la lumière d'une luciole, dans le creux de mon ventre, et qu'on me montre sur un écran. Suis-je naïve d'espérer, d'attendre encore ?

Je dois recommencer l'essai, pour une deuxième fois, le reprendre, le raccommoder à partir de ce qui est là, maintenant : la mort, puis la vie à nouveau. Un essai avorté, puis ressuscité d'entre les deuils, renouvelé.

L'attente est revenue là où je ne l'attendais plus. Je me laisse croire que je lui accorde une deuxième chance, mais ce n'est pas ainsi qu'elle fonctionne : « L'attente n'attend rien. Quelle que soit l'importance de l'objet de l'attente, il est toujours infiniment dépassé par le mouvement de l'attente<sup>49</sup> » écrit Blanchot. Cette fois, tout de même, je choisis de me laisser emporter par elle, par son mouvement.

\*

« Par où commencer ? Cette question, je me la suis posée des dizaines de fois devant la page blanche. Comme s'il me fallait trouver la phrase, la seule, qui me permettra d'entrer dans l'écriture du livre et lèvera d'un seul coup tous les doutes<sup>50</sup> », dit Annie Ernaux en amorçant son discours de réception du prix Nobel, en 2022. Cette question me hante, maintenant que l'écriture de l'essai est entièrement dépassée par le réel : *par où commencer* pour écrire ? Ou plutôt, par où *recommencer* ?

\*

Au mitan de sa vie, ma grand-mère a décidé qu'elle tiendrait un journal intime, ce qu'elle n'avait pas fait depuis plus de trente ans. Dans la deuxième de couverture de son premier journal, elle a écrit : « Première journée du reste de ma vie. »

---

<sup>49</sup> Maurice Blanchot, *L'attente, l'oubli*, op. cit., p. 39.

<sup>50</sup> Annie Ernaux, Nobel Prize lecture : Annie Ernaux, Nobel Prize in Literature 2022 », [vidéo], 2022, en ligne, <[https://www.youtube.com/watch?v=s5Qy\\_r50bvk&t=5s](https://www.youtube.com/watch?v=s5Qy_r50bvk&t=5s)>, consulté le 29 décembre 2023.

Je lis et relis cette phrase, ébahie par son audace, son ampleur. N'est-ce pas une phrase que l'on s'attend à retrouver dans le journal d'une adolescente qui a la vie devant elle, la naïveté de croire que tout est possible ? On dirait qu'elle la dépose là, au hasard de sa vie. Est-ce que cette phrase ne signifie pas qu'elle espérait encore que la vie lui livre quelque chose d'inattendu, d'heureux ? N'est-ce pas sa manière de lutter contre une attente insoutenable, celle de ne pas mener une vie à la hauteur de ses rêves, de s'engager dans le recommencement, dans l'espoir ? « Nous n'avons pas l'âge que le temps imprime à nos corps, tant que nous continuons à espérer d'autres commencements<sup>51</sup> », écrit Claire Marin.

Peut-être que c'est ainsi, qu'il faut tenter d'écrire, en recommençant, en reprenant tout depuis le début, en se jouant du passé tout en s'accordant le droit de basculer vers autre chose, en s'accordant le droit d'entamer la *première journée du reste de [s]a vie* à tout moment de notre existence. Peut-être qu'il faut écrire comme si l'on avait cinquante-six ans, avec le désir ardent de vivre. Ou encore comme si on était atteint·e de démence et que tout semblait possible, et l'attente toujours neuve. Peut-être qu'il faut utiliser les mots comme les marches d'une échelle qui nous permettraient de retrouver l'horizon. « La question des débuts est aussi celle des recommencements. Elle se pose dans la tension tragique d'une vie qui hésite, au bord du basculement<sup>52</sup>. » Peut-être qu'il faut s'autoriser à recommencer, écrire là où on a l'impression que ça bascule, quelque part entre une fausse couche et un enfant à naître, dans la tension entre la perte et l'espoir.

\*

Le livre *Recommencements* d'Hélène Dorion s'entame alors que sa mère s'apprête à mourir. L'écrivaine lui chuchote des mots doux à l'oreille. Elle lui décrit la mort :

Derrière nous, c'est le vide. Et devant, un ciel, immensément bleu. Nous le savons, voilà la route ; nous allons jeter notre corps du haut de cette falaise en espérant un

---

<sup>51</sup> Claire Marin, *Les débuts : par où recommencer?*, op. cit., p. 25.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 142.

autre ciel, plus haut encore, une autre mer, un lieu si vaste, pressenti toute notre vie,  
et qui est là, maintenant, juste là<sup>53</sup>.

En lisant ce passage, j'ai l'impression qu'elle décrit une naissance.

\*

Ça fera bientôt trois ans que j'ai entamé l'écriture de mes visites à ma grand-mère dans un grand carnet, à la main. J'ai pratiqué l'écriture manuscrite longtemps, trop longtemps, avant de retranscrire une première fois une cinquantaine de pages à l'ordinateur. Je me souviens de l'affolement d'une amie, après que je lui ai raconté avec beaucoup de désinvolture que j'écrivais ces visites dans un cahier que je trimbalais partout, et que ce manuscrit constituait la version brute de mon mémoire de maîtrise, sans que je n'en possède aucune version numérique. Il aurait suffi que je l'oublie dans le métro ou que je renverse un café dessus pour que tout soit perdu. À cette époque, je n'ai pas su lui expliquer pourquoi je prenais le risque de mettre en péril ce projet.

Aujourd'hui, ça m'apparaît évident : il y avait dans cette mise en danger du cahier, une mise en danger de l'écriture, quelque chose qui me semblait reproduire la mémoire de ma grand-mère, le danger de tout perdre et de devoir recommencer. Je me risquais à l'écriture manuscrite parce que la possible disparition du cahier me semblait comporter une forme d'espoir, celle de faire advenir un autre texte, un nouveau projet, tout comme ma grand-mère continuait d'espérer une autre vie parce qu'elle oubliait son âge, sa maladie, ses conditions de vie. Cette idée me donnait envie d'écrire plus que jamais. Anne Dufourmantelle écrit : « Car risquer de perdre, c'est encore espérer gagner, pouvoir re-miser, attendre, [...] c'est avancer dans le noir soyeux de l'ombre en croyant que tout ne se refermera pas sur vos pas, en espérant que quelque chose réapparaisse, se déplie, s'ourle<sup>54</sup>. »

Je risque maintenant l'écriture au temps de cette deuxième grossesse, malgré la peur qu'elle prenne fin, que le texte se trouve à nouveau dépouillé de son sens. J'écris contre le temps, contre

---

<sup>53</sup> Hélène Dorion, *Recommencements*, op. cit., p. 13.

<sup>54</sup> Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, op. cit., p. 127.

l'attente, avec la vie, la mort. Je recommence, je jongle dans cet espace des mots, avec peur et excitation, sans connaître l'issue de cette troisième version de l'essai. Claire Marin écrit :

S'il faut refaire le récit, le reprendre, c'est qu'il a déjà été entamé, sans jamais parvenir à autre chose qu'à des redites et un engourdissement nauséeux. Commencer véritablement, ce serait se confronter à ce qui n'a pas encore été dit de cette histoire, à ce qui résiste. C'est chercher ce que les mots cachent bien plus qu'ils ne révèlent [...] Ainsi on commence parfois à écrire sans savoir ce qui va s'écrire, presque malgré nous, en deçà de nous ou par-delà. On commence à écrire sans imaginer ce que ce geste nous apportera, sans en comprendre la nécessité<sup>55</sup>.

Je ne sais pas ce que je m'apprête à écrire, ni si l'écriture sera en mesure de résister à l'attente une fois de plus, ou à la mort du fœtus, toujours possible.

Mais je veux tenter de reprendre, de recommencer, malgré la superposition des deux grossesses. La fausse couche est impossible à oublier. Il y a la peine et il y a la joie. Il y a le fœtus mort et celui qui vit. Il y a l'expérience qui heurte et une autre qui cherche à réparer la première, sans y parvenir tout à fait. On dit qu'après une fausse couche, il reste dans le corps de la mère des cellules de l'enfant avorté, pour toujours. Le recommencement n'est pas synonyme de remplacement.

Je ne sais pas ce que je m'apprête à écrire : je sais seulement qu'il faut que l'écriture explore la possibilité que la vie l'emporte.

\*

Ma grand-mère a maintenu sa pratique d'écriture pendant près de trois décennies, jusqu'à ce que sa maladie l'en empêche. Elle écrivait à la main, dans sa calligraphie soignée et ses lettres minuscules, avec une discipline hors du commun. Elle ne se contentait pas d'écrire quelques phrases : elle remplissait parfois jusqu'à deux à trois pages par jour, détaillant avec précision les événements qui étaient survenus dans sa vie.

---

<sup>55</sup> Claire Marin, *Les débuts : par où recommencer?*, op. cit., p. 112.

J'ai eu longtemps du mal à comprendre ce qu'elle tentait de saisir par l'écriture. Peut-être qu'encore aujourd'hui je ne comprends pas tout à fait. « Le journal, à moins qu'il ne serve d'annales, me semble être un lieu où le sujet tourne en rond jusqu'à l'épuisement de lui-même<sup>56</sup> » écrit Nicole Brossard dans *Journal intime*. C'est l'impression que j'ai eue en lisant les journaux de ma grand-mère, qu'elle s'épuisait à se raconter, à s'écrire, sans véritable visée, aspiration. Mais il m'a semblé également que pour raconter sa fin de vie, pour m'approcher d'elle, je devais reprendre ce flambeau, celui de l'écriture manuscrite. À propos du motif de reprise dans la littérature, Evelyne Ledoux-Beaugrand écrit : « Cet art de la reprise [...] acquiert aussi par un détour sémantique le sens d'une opération de reprisage, de raccommode ou même de recyclage qui a pour effet de produire quelque chose de nouveau à partir de l'ancien sans que ne soient toutefois effacées les traces, marques et cicatrices laissées par cette action<sup>57</sup>. » Il m'a semblé que ce geste qui avait comblé des milliers d'heures de la vie de ma grand-mère était tout aussi important que le contenu de mon projet littéraire, que c'était en reprenant sa pratique que je pouvais le mieux comprendre qui elle était, et ce que l'écriture avait représenté pour elle.

J'ai fini par transcrire mon texte de création à l'ordinateur. Mais les pages des journaux de ma grand-mère s'y sont faufilees, son écriture a fait son chemin dans mon texte. Il m'apparaissait que le projet d'écriture devait s'opérer de la même manière que dans le réel, dans la relation de proche aidance, c'est-à-dire dans un échange où toutes les deux, nous donnions, nous recevions. « La transmission n'est pas un mouvement à sens unique<sup>58</sup> », écrit la philosophe Françoise Collin. Je sentais que j'avais besoin de son écriture pour nourrir la mienne, que ses journaux, dont j'étais devenue une sorte d'héritière, devaient être redonnés au texte. Il fallait la laisser s'exprimer, car « [r]econnaître une femme, en effet, c'est reconnaître qu'elle parle et se fier à sa parole<sup>59</sup> », à son écriture.

\*

---

<sup>56</sup> Nicole Brossard, *Journal intime suivi de Œuvre de chair et métonymies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, p. 9.

<sup>57</sup> Ledoux-Beaugrand, Evelyne, *Imaginaires de la filiation : héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, Éditions XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2013, p. 100.

<sup>58</sup> Françoise Collin, « Un héritage sans testament », *Les Cahiers du GRIF*, no 34, 1986, . p. 82.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 87.



Ma grand-mère n'était pas féministe. Elle avait des idées de son temps sur le mariage, la maternité et le rôle des femmes dans la société. Elle rêvait de culture, de voyage et de liberté, mais ne voyait pas les liens entre le patriarcat dont elle avait subi les conséquences et l'empêchement de ses rêves. Pourtant, à un moment de sa vie, elle a choisi d'utiliser l'écriture comme une arme de résistance à l'ennui, à l'amertume, à la déception. Elle a trouvé un espace où elle pouvait être entièrement elle-même, et où il lui était également possible de nommer ce qui l'indignait. Elle s'est autorisée cette parole, cette écriture.

Selon la philosophe Françoise Collin, la transmission entre femmes a été transformée par l'émergence des féminismes, et elle s'éloigne désormais de la simple « transmission de la vie » pour s'approcher d'une forme d'« interpellation par laquelle une femme appelle l'autre à advenir et à intervenir, par laquelle une liberté en éveille une autre. » Elle ajoute qu'« [e]n s'autorisant à parler, [une femme] prend autorité et autorise. » Ma grand-mère s'est donnée cette autorisation à parler et à écrire, et elle me l'a transmise, offerte. En cela, elle était sans doute plus féministe qu'il n'y paraissait. Ce que je découvre lorsque je la lis, dans la répétition de son geste, dans sa discipline d'écrire jour après jour la température et la couleur du ciel, c'est sa détermination à s'affirmer, à ne jamais se résigner, s'effacer du monde. C'est son courage de savoir recommencer.

\*

« Attendre que ça meure ou que ça vive. Une incomparable passivité, un emprisonnement du temps<sup>60</sup> », écrit Martine Delvaux, à propos de la grossesse.

Et si, plutôt qu'être emprisonnée dans le temps, nous apprenions à le tolérer, à l'envisager, à l'anticiper ? Neuf mois. L'attente est prévue, calculée. Elle est à apprivoiser, encore une fois.

Le temps passe à la fois vite et lentement. Impossible de s'en saisir, de l'arrêter, sinon par l'écriture qui délimite toujours quelque chose, un instant, une photographie de la vie. Les dix semaines franchies lors de la première grossesse ont été dépassées, quelque chose de nouveau

---

<sup>60</sup> Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, *Ventriloquies*, op. cit., p. 30.

se construit. Suis-je capable d’y croire, de faire cohabiter cette réalité avec le souvenir de ce qui a été interrompu ?

Par l’écriture, je cherche à équilibrer la tension qui existe entre la vie et la mort qui envahissent mes pensées tour à tour, dans une opposition sans résolution. Je m’épuise à vouloir accorder une place aussi importante aux mort·es qu’aux vivant·es, dans l’idée qu’il ne faut négliger personne. « Nous sommes habitués à considérer l’existence à partir de la dualité, et par conséquent à nous sentir constamment séparés<sup>61</sup> », écrit Hélène Dorion. Est-ce possible alors, non pas de réconcilier par l’écriture cette opposition, mais de la laisser exister, de tenir les deux postures en même temps, de les penser ensemble ?

Il y a une première grossesse, interrompue, et maintenant il y a celle-ci, qui s’en éloigne tranquillement. L’anxiété me quitte, le bonheur me gagne. Malgré la douleur de la première fois, quelque chose se répare, s’adoucit. « La douceur est un rapport au temps qui trouve dans la pulsation même du présent la sensation d’un futur et d’un passé réconciliés, c’est-à-dire d’un temps non divisé. Ce temps réconcilié permet la vie<sup>62</sup> », écrit Anne Dufourmantelle.

\*

En voyant ma grand-mère vivre pendant des années dans des conditions difficiles, en plus d’être témoin de la perte de ses facultés cognitives et physiques, j’ai souvent pensé aussi qu’elle *aurait dû* vouloir mourir. Mais c’était tout le contraire : elle voulait vivre, plus que jamais. Elle se croyait encore jeune, elle voulait voyager, aller voir des concerts, retourner dans sa ville natale, rendre visite à ses frères et sœurs. Elle n’a jamais cessé de désirer vivre. « Les désirs d’action, de commencement seraient inscrits en nous. Il faut cette impulsion, en deçà même de notre volonté pour avoir le courage de vivre ou de revivre. [...] Même dans le désespoir, l’homme dans un soubresaut, envisage d’autres possibles<sup>63</sup>. »

---

<sup>61</sup> Hélène Dorion, *Recommencements*, op. cit., p. 64.

<sup>62</sup> Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*, op. cit., p. 94.

<sup>63</sup> F. Scott Fitzgerald cité par Claire Marin, *Les débuts*, op. cit., p. 172-173.

On a tort de penser qu'on ne rêvera jamais plus, que la douleur efface tout désir de vivre, de recommencer. J'ai souhaité mille fois que mon désir d'avoir un enfant disparaisse, qu'il se « raisonne », qu'il se dissolve. Même au plus creux de l'attente, puis du deuil, ça n'est pas arrivé.

\*

Je relis avec étonnement mes propres mots des derniers mois, quelques jours après la fausse couche : « Aucun détail de la grossesse n'a plus de sens ». Tandis qu'aujourd'hui rien d'autre n'a de sens que les nausées et la fatigue insurmontable. Je mesure à quel point le temps se joue de moi, comment il me tend des pièges. Comment est-ce possible de se renouveler malgré les deuils ? Pourquoi y retourne-t-on, pourquoi recommence-t-on ? Qu'est-ce qui anime cette flamme, qui la garde allumée, malgré tout ?

Claire Marin avance que le recommencement est une capacité presque innée des humains : « Nous sommes cette drôle d'espèce qui commence son existence dans la certitude de sa fin à venir. [...] Cette contradiction essentielle — commencer ou recommencer ce qui s'achèvera — se rejoue à chaque instant<sup>64</sup>. » Est-ce pour cette raison que l'on avance malgré l'attente éternelle, même lorsqu'on ne parvient pas à voir l'horizon ? Parce que nous sommes constituées avec l'idée de la fin ? L'idée de la mort rassure peut-être davantage qu'elle inquiète, car elle a le pouvoir de mettre fin à l'attente. Envisager que l'état des choses n'est jamais permanent est sans doute une des conditions de notre résilience, de notre capacité à renouveler l'espoir. C'est peut-être parce que la mort est survenue déjà, que j'entrevois la vie, cette fois-ci.

\*

« On devrait par exemple pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir, et cependant être décidé à les changer<sup>65</sup> », écrit F. Scott Fitzgerald, cité par Claire Marin. Peut-être que l'attente,

---

<sup>64</sup> Claire Marin, *Les débuts*, *op.cit.*, p. 175.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 176.

aussi pénible soit-elle, se bâtit à même cette détermination de ne pas abandonner, et que c'est ce qui la rend supportable, renouvelable.

Chaque semaine qui passe est une victoire gagnée sur le temps. Chaque image du fœtus qui bouge, qui danse, qui virevolte, est un triomphe. Le ventre qui grossit est un étonnement quotidien, et la peur de perdre, qui s'atténue, aussi.

Dans le recommencement, il faut accepter le doute comme la surprise. « On a sans doute trop tendance à penser que le début oriente la suite des événements qui en découlent, comme s'il décidait du reste de l'histoire. On est surpris quand ça bifurque. [...] Rien ne s'écrit dès les premières lignes <sup>66</sup>[.] » Est-ce pour cette raison que je risque l'écriture ?

Dans le cahier qui contient la version brute du mémoire, l'histoire de ma grand-mère a cessé de s'écrire. À sa suite, il y a eu les détails de la première grossesse, interrompue. Puis, un long silence. Mais il a fallu recommencer, s'y risquer : ce sont les détails de cette deuxième grossesse que j'y transcris dorénavant. « La réalité est une apparente certitude que le réel textuel déjoue<sup>67</sup> », écrit Nicole Brossard.

Le recommencement n'est ni le début ni la fin. Il est quelque part entre les deux, dans le centre. Il ne contient ni l'innocence du départ ni la gloire de la ligne d'arrivée. Le recommencement est un creux, une pause, un moment de calme.

\*

« Je t'écris pour voir de quoi il retourne dans cette fiction logée à l'intérieur de soi, cette hantise de la filiation, cette bataille folle pour le fruit de nos entrailles que personne ne peut gagner parce que ça ne se joue pas comme ça <sup>68</sup>», écrit Martine Delvaux à Catherine Mavrikakis. J'aime cette idée de l'écriture pour contourner les fictions qui concernent la grossesse, la filiation, le

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

<sup>67</sup> Nicole Brossard, *Journal intime suivi de Œuvre de chair et métonymies*, op. cit., p. 61.

<sup>68</sup> Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, *Ventriloquies*, op. cit., p. 28-29.

désir d'enfant, qui nous racontent toujours une sorte d'urgence, de miracle, de quête plus grande que soi.

Ancrer l'écriture dans le désir de l'enfant à venir permet de le penser hors de ces fictions. Il faut rester au plus proche de ce qui est : le fœtus qui flotte, qui grandit, la fatigue du corps, les hanches qui s'élargissent, les maux de cœur qui vont et viennent, la peur qui essaie toujours de se creuser un nid en même temps que la joie cherche à se déposer. Je n'invente rien, n'anticipe rien. Je me laisse guider par cet état des choses, par l'attente et le temps qui passe, par leur infinitude.

\*

Depuis quelques jours, je crois sentir le fœtus bouger. Je n'en suis pas absolument certaine, ce sont des mouvements imprécis, comme des petites bulles d'air, des vagues de marée basse qui traversent le bas de mon ventre. C'est la vie qui creuse son chemin sans y parvenir encore tout à fait. Comme la mort qui cherchait à s'installer pendant des mois dans le corps de ma grand-mère, lentement, à son rythme, vers le fil d'arrivée. C'est ce temps-là qui m'intéresse, le moment de l'histoire où l'on pense que tout est calme, alors qu'au contraire, tout est sur le point de basculer.

Est-ce que l'écriture est une manière de reconnaître, de faire apparaître ce point de basculement ? « Le mouvement perpétuel, c'est entre vivre et écrire », écrit Nicole Brossard. Mais elle ajoute, comme une énigme : « À vrai dire c'est peut-être entre écrire et écrire<sup>69</sup>. »

Est-ce ici, dans l'essai, que tout se joue ?

\*

À la toute fin de *Ventriloquies*, Catherine Mavrikakis annonce que sa lettre sera la dernière, qu'elle sera celle des deux qui apposera le point final. Mais voilà que Martine Delvaux renchérit avec un post-scriptum, qu'elle défie les règles de la correspondance, qu'elle annonce une fin

---

<sup>69</sup> Nicole Brossard, *Journal intime suivi de Œuvre de chair et métonymies*, op. cit., p. 33.

après la fin, un recommencement : elle attend à nouveau un enfant. « C'est là, dans mon ventre, la vie qui parle en moi, malgré moi, à travers moi. Ça bruisse, ça s'agite, ça murmure sans que je dise un mot, sans que je bouge les lèvres. Tu vois ? C'est de la magie. Je laisse parler. Ça m'appelle et ça parle pour moi<sup>70</sup>. »

Il faut tricher, oser le recommencement. Il faut laisser parler, laisser les vagues dans le bas-ventre être ce qu'elles sont : c'est le fœtus qui bouge, qui se manifeste, qui vit. Tout est là, tout y est contenu : les mots, l'attente, le risque, l'amour.

\*

Je sais, depuis le début de l'écriture de l'essai (le premier début, le second, puis le troisième) que la naissance de l'enfant que j'ai tant espéré ne peut pas en être la conclusion, comme la mort de ma grand-mère ne pouvait pas l'être pour le texte de création. C'est donc ici que l'essai prendra fin, à dix-huit semaines de grossesse, sans assurance que l'enfant vivra ni que la perte de ma grand-mère sera un jour entièrement acceptée, guérie. Pour ne pas faire de la vie et de la mort des finalités, des départs, mais des passages, comme l'écriture qui creuse sans donner de réponse, sans jamais vraiment s'amarrer.

Il faut que l'attente, la gestation, puisse être contenues entièrement par l'écriture. Il faut que l'écriture avance avec elles, seulement elles, et pas leur dénouement. Il faut qu'elles se suffisent à elles-mêmes, qu'elles soient souveraines.

Il faut qu'une part de moi reste ici, dans le texte, enceinte, avortée, endeuillée, prête à revivre, à risquer, prête à attendre, et à recommencer.

---

<sup>70</sup> Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, *Ventriloquies*, *op. cit.*, p. 171.

## BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, Roland, *Journal de deuil*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, 268 p.
- de Beauvoir, Simone, *Une mort très douce*, Paris, Gallimard, 1964, 167 p.
- Bélisle, Mathieu, *Ce qui meurt en nous*, Montréal, Leméac, 2022, 145 p.
- Blanchot, Maurice, *L'attente, l'oubli*, Paris, Gallimard, 1962, 162 p.
- \_\_\_\_\_, «La littérature et le droit à la mort » dans *Kafka à Kafka*, Paris, Gallimard, 1981, pp. 11-61.
- Boisclair, Isabelle et Karine Rosso (dir.), *Interpellation(s). Enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2018, 236 p.
- Brossard, Nicole *Journal intime suivi de Œuvre de chair et métonymies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 110 p.
- Collin, Françoise, « Un héritage sans testament », *Les Cahiers du GRIF*, no 34, 1986, pp. 81-92.
- \_\_\_\_\_, « Histoire et mémoire ou la marque et la trace », *Recherches féministes*, no 6 vol 1, 1993, pp. 13–24.
- Delvaux, Martine, *Histoires de fantômes : spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 226 p.
- Delvaux, Martine et Mavrikakis, Catherine, *Ventriloquies*, Montréal, Bibliothèque québécoise [Leméac], 2021 [2003], 172 p.
- Dorion, Hélène, *Recommencements*, Montréal, Druide, 2014, 219 p.
- Dupré, Louise, *La memoria*, Montréal, XYZ Éditeur, 1996, 211 p.
- \_\_\_\_\_, *L'album multicolore*, Montréal, Hélio trope, 2014, 270 p.
- Dupuis-Morency, Clara, *Mère d'invention*, Montréal, Triptyque, 2018, 195 p.
- Dufourmantelle, Anne, *L'éloge du risque*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2014 [2011], 286 p.
- \_\_\_\_\_, *Puissance de la douceur*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2022 [2013], 135 p.
- Ernaux, Annie, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, 112 p.
- \_\_\_\_\_, «Je ne suis pas sortie de ma nuit », Paris, Gallimard, 1997, 110 p.
- \_\_\_\_\_, *L'écriture comme un couteau : entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, 2011 [2003], 149 p.
- \_\_\_\_\_, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016, 150 p.
- \_\_\_\_\_, « Nobel Prize lecture : Annie Ernaux, Nobel Prize in Literature 2022 », [vidéo], 2022, en ligne, <[https://www.youtube.com/watch?v=s5Qy\\_r50bvk&t=5s](https://www.youtube.com/watch?v=s5Qy_r50bvk&t=5s)>, consulté le 29 décembre 2023.

Fort, Pierre-Louis, *Ma mère, la morte : l'écriture du deuil au féminin chez Yourcenar, Beauvoir et Ernaux*, Paris, Imago, 2007, 182 p.

Havercroft, Barbara, « Les traces vivantes de la perte, la poétique du deuil chez Denise Desautels et Laure Adler », *Narrations contemporaines au Québec et en France : regards croisés*, volume 36 no1, automne 2010, pp. 79-85.

\_\_\_\_\_, « Auto/biographie et agentivité au féminin dans «*Je ne suis pas sortie de ma nuit*» d'Annie Ernaux », dans Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis (eds.), *La francophonie sans frontière : une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 517-535.

Huet, Marie-Noëlle. « Maternité, identité et écriture : discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2018, 413 f.

Huston, Nancy, *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Montréal, Leméac, 1995, 238 p.

Huston, Nancy, *Journal de la création*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 276 p.

Irigaray, Luce, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, 327 p.

Jacob, Suzanne, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Éditions Boréal, 2008, 147 p.

Lamy, Suzanne, *d'elles*, Montréal, L'Hexagone, 1979, 110 p.

Ledoux-Beaugrand, Évelyne, *Imaginaires de la filiation : héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, Éditions XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2013, 326 p.

Levinas, Emmanuel, *Le temps et l'autre*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, 91 p.

Marin, Claire, *Les débuts : par où recommencer ?*, Paris, Flammarion, coll. « Autrement », 2023, 190 p.

Mihelakis, Eftihia, « Comprendre et faire comprendre le deuil de la mère dans Une femme d'Annie Ernaux », *M@gm@*, vol 8 no1, janvier-avril 2010, en ligne, <[http://www.analisiqualitativa.com/magma/0801/article\\_14.htm](http://www.analisiqualitativa.com/magma/0801/article_14.htm)>

Paterson, Janet M., « Entretien avec Louise Dupré », *Voix et Images*, vol 34 no2, hiver 2009, pp. 11–23.

Richard, Annie, *L'autofiction et les femmes : un chemin vers l'altruisme ?* Paris, L'Harmattan, 2013, 170 p..

Roy, Gabrielle, *Rue Deschambault*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2010 [1972], 285 p.

Saint-Martin, Lori, *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Éditions Alias, 2017, 442 p.

Smart, Patricia, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Éditions XYZ, 2003, 372 p.

Théoret, France, « Éloge de la mémoire des femmes », dans *La théorie, un dimanche*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 2018 [1988], pp. 196-217.

\_\_\_\_\_, *Journal pour mémoire*, Montréal, L'Hexagone, 1993, 240 p.



Woolf, Virginia, *A room of one's own*, Orlando, First Harvest Edition, 1989 [1929], 114 p.

Yaguello, Marina, *Les mots et les femmes*, Paris, Éditions Payot, 1992, 202 p.

Younsi, Ouanessa, *Soigner, aimer*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 135 p.

\_\_\_\_\_, *Emprunter aux oiseaux*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2014, 100 p.